LA REVUE MODERNE

15c

ROMAN COMPLET:

Les deux Jeanne

Par PIERRE MAEL

Canada français et industrie maritime

Par EMILE BRUCHESI

Poésies

Par JOVETTE-ALICE BERNIER
et ROSAIRE DION

La Gaspésie retrouvée

Par JEAN BRUCHESI

Chronique musicale

Par ANNETTE LA SALLE

La Vie Canadienne

Pages féminines

Par MARJOLAINE
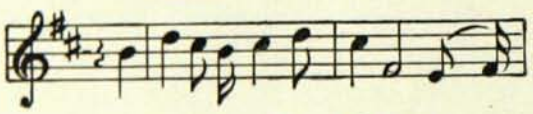
MONTREAL, CANADA — OCTOBRE 1930

11e ANNEE - NUMERO 12

GASTON et GEORGES

LES GARÇONS
de la
DOW





When good fellows
get to-gether

C'EST
La Bière

Dow

Old Stock

La Reine des Bières



Co-rédacteurs:
MADELEINE
Jean BRUCHESI

Administrateur:
Roméo CARON

Publicité:
E.-J. SHEARMAN

Service des abonnements:
E.-L. MIGNAULT

LA REVUE MODERNE
et...
LA VIE CANADIENNE
...fusionnées

Président-Directeur:
NOËL-E. LANOIX

Bureaux:
320 est, rue Notre-Dame
Tél. Harbour 6195

Représentants
G.-M. RAE, Toronto
J. W. HASTIE, New York
Franklin E. WALES, Chicago
Thos.-J. STOBART, Londres, Ang.

11e Année — No 12 *MONTREAL, CANADA* *Octobre 1930*

Canada français et industrie maritime

Par C.-Emile BRUCHESI

LE PLUS beau fleuve du monde baigne les rivages québécois. A près de 1,000 milles de l'Océan, nous avons un port magnifique, QUEBEC, capable d'abriter toute une flotte. Et Montréal, métropole du Dominion, port de mer, tient la clef du Saint-Laurent à l'ouest.

Situation géographique remarquable; population aux quatre-cinquièmes française à Montréal même. Et il faut que les Canadiens de langue française chantent victoire parce qu'un des leurs, pour la première fois, vient d'obtenir la présidence de la commission qui préside aux destinées du port de Montréal...

Une tradition est brisée; les journaux anglais ont tonné, crié, pleuré; certains ont jeté l'injure et le mépris. Au lieu du troisième violon, nous avons cette fois le premier. Serait-ce le commencement d'un réveil?

Avouons-le carrément; nous n'avons souvent que ce que nous méritons. Nous manquons d'aplomb, nous manquons d'audace, et ceux qui se mettent à notre tête, on s'y laissent porter, ne sont parfois que des lâcheurs. Nous acquiesçons trop volontiers à cette légende saxonne que les nôtres n'entendent rien aux affaires. L'exemple part de haut Notre trésorier provincial, par tradition, ne doit-il pas par être anglais? Une affaire s'organise-t-elle, où les deux groupes ethniques sont représentés, presque infailliblement il se trouve un "canayen" pour proposer un trésorier de langue anglaise. Tirez les premiers, MM. les Anglais! Quand cela changera-t-il? Nous n'avons qu'à le vouloir.

Il sied qu'au Port de Montréal un de nos compatriotes occupe le fauteuil présidentiel, fût-il simple membre du Barreau.— Relisons quelques pages de notre histoire: nous y verrons la large part que prirent autrefois les gens du Québec dans le développement de l'industrie maritime.

Nos explorateurs et nos découvreurs, les Nicolet, les Marquette, les La Salle, les La-Vérendrye étaient tous de hardis navigateurs. C'était un des nôtres, ce Lemoyne d'Iberville dont les expéditions à la Baie d'Hudson font l'égal des plus célèbres officiers de la marine française.

Experts à manier la voile et l'aviron, nos ancêtres ne tardèrent pas à s'essayer dans la construction des navires.

Dès 1606, à Port-Royal, Pont-Gravé lançait deux petits navires; en 1663, le Conseil Souverain établissait, à Québec, un premier chantier maritime auquel Jean Talon, premier intendant de la Nouvelle-France, devait donner un essor remarquable. En 1670, des navires y étaient construits et équipés pour le voyage aux Indes Occidentales, avec escale en France et retour; notre commerce d'exportation s'inaugurait.

Les chantiers de la rivière Saint-Charles, devenus trop petits, sont agrandis. De 1740 à 1750, pour le seul commerce des Indes Occidentales, une quarantaine de navires sont livrés aux marchands français, et, en 1753, le ministère de la marine fait construire une dizaine de navires, dont l'un, "l'Algonquin", est une frégate armée de soixante-et-douze canons.

Après 1760, sous le régime anglais, c'est un regain d'activité.

Le commerce de la Grande-Bretagne exigeait de nombreuses cales. Le Canada se chargea de lui en fournir. L'industrie maritime atteint son apogée de 1850 à 1875. Durant la seule année 1864, sur 500 navires construits dans les provinces du Nouveau-Brunswick, de la Nouvelle-Ecosse et de Québec, notre province fournit près de la moitié, soit 120,000 tonnes. La moitié de la population de la vieille capitale tirait sa subsistance de la construction navale. Et ces meilleurs chantiers de Québec appartenaient aux Canadiens français. L'un d'eux, Brunelle, construisait, en 1860, un voilier capable de faire ses 14 nœuds à l'heure. Cette belle popularité allait bientôt s'évanouir. Les coques d'acier parurent, qui chassèrent de la haute mer les jolis navires de bois.

Rappelons pour mémoire que le premier navire à vapeur fut lancé à Montréal en 1809. C'était "l'Accomodation". Le premier navire qui put traverser l'Océan, sans autre secours que la vapeur de ses bouilloires, le "Royal William", était lancé à Québec en 1831.

Quelle a été la part des gens du Québec dans le développement de l'industrie maritime au Canada? Toujours la main d'œuvre canadienne française fut prisée très haut dans tous les chantiers maritimes, sous le régime anglais comme sous le régime français. Jusqu'en 1857 Québec construisait la moitié du tonnage total. Quand on se mit à construire en acier, les nôtres abdiquèrent, les chantiers québécois diminuèrent d'importance, puis changèrent de mains.

Que nous reste-t-il à nous, Français du Québec, de tous ces travaux, de tous ces succès? Sont-ce les chantiers de Lévis où les nôtres fournissent la main-d'œuvre? Sont-ce les chantiers de Sorel où l'on daigne parfois faire construire quelques remorqueurs, crue-môles ou marie-salopes?

Sont-ce les chantiers de Montréal, où les nôtres sont appréciés grâce à leur labeur de braves gens, sages, pondérés, ennemis des grèves et satisfaits de peu?

Il faut bien l'avouer: de toute la belle industrie d'autrefois, tout ce qui est demeuré nôtre, non seulement en main d'œuvre mais en capital, ce sont les chantiers de Verchères, berceau de la fameuse chaloupe à fond plat, favorite des pêcheurs à la ligne.

Nos compatriotes avaient fondé la compagnie Richelieu, devenue depuis, *The Canada Steamship Lines*. Quelle y est notre part d'influence aujourd'hui? Les remorqueurs de la Cie Sincenne ne sont-ils pas devenus ceux de la maison James Playfair?

Lesquels, parmis les nôtres, s'occupent de transport maritime? Quels sont les gros exportateurs ou importateurs qui, par leurs chiffres d'affaires, s'imposent à l'attention, exercent de l'influence, alimentent les assurances? Quels sont ceux qui approvisionnent les nombreux navires qui nous visitent annuellement? Quels sont les arrimeurs? Quels sont ceux qui vivent de la vie du port? La vieille maxime est toujours vraie: *Trade follows the flag*. Nous aimons trop jouer troisième violon.

Nous venons de faire un premier pas. A quand le deuxième?

SOMMAIRE

Canada français et industrie maritime, *Emile Bruchési* 3
La Gaspésie retrouvée, *Jean Bruchési* 4-5
Le jardin du poète 6
Quelques livres 6
Chronique musicale, *Annette La Salle* 7
L'amitié Savoyarde 8
Concarneau, *Berthe Délisle* 8
LA VIE CANADIENNE 10
ROMAN
Les deux Jeanne, *Pierre Maël* 11
PAGES FEMININES, *Marjolaine*
Eve au miroir, *Celia Caroline Cole* 17
Quo doivent manger les enfants 22
Le bon goût 26
Modes 28-34
Comment entretenir les planchers 41
Le courrier du mois, *Marjolaine* 43
L'éducation des enfants, *Marjolaine* 46
Vous désirez quelque chose de personnel 47
La Petite Poste 50
Etudes Graphologiques 50

La Gaspésie



Photo C. N. R.

Mouettes et goélands à Percé

ON a parfois comparé notre Gaspésie à l'antique Bretagne "taillée comme un navire". Habitées toutes deux par une population de pêcheurs, la Bretagne et la Gaspésie, qui sont toutes deux la pointe avancée d'un continent, offrent le spectacle d'une nature grandiose passant sans transition de l'aspect rude et sauvage au pittoresque et à la grâce des plus doux paysages. Mais il ne faut pas pousser plus loin la comparaison après avoir rappelé cependant que la Gaspésie est, comme le pays d'Armor, quoique à un degré moindre, une terre de légendes. C'est le propre des pêcheurs et des marins, écumeurs d'océans dont les yeux ont l'habitude des horizons illimités, de donner libre cours à une imagination qui fait d'eux des poètes et des rêveurs. La "grande câline", qui est presque leur berceau et, combien souvent! leur tombeau, nourrit à la fois les corps et les cœurs.

Plus rapprochée du nord que la Bretagne, la Gaspésie ne connait généralement pas cette douceur du climat que le voisinage du Gulf Stream donne au pays des calvaires, et l'on y chercherait vainement cette température quasi-tropicale dont s'enorgueillit la région de Roscoff. La saison d'été y est brève: rarement plus que juillet et août. Les nuits n'y sont à peu près jamais chaudes et il faut avoir quelque courage, sauf pendant quelques jours, pour prendre un bain de mer entre Matane et Cap-des-Rosiers.

Si la côte nord de la Gaspésie, plus pittoresque, offre le spectacle souvent grandiose de ses caps, de ses montagnes et de ses baies, c'est le versant sud qui rappelle davantage le reste de la Province. Il faut voir les villages du nord, y séjourner même un peu lorsqu'on en a le temps. Le touriste ne trouvera pas ailleurs une nature plus sauvage et tourmentée qui éblouit le regard et fait monter aux lèvres les cris d'admiration... Cap-Chat, Sainte-Anne-des-Monts, et Mont-Louis, Madeleine, Saint-Maurice, Rivière-au-Renard, Anse-au-Griffon, Cap-des-Rosiers! Autant d'étapes accueillantes sur une route qui provoque à la fois l'émotion et l'enthousiasme du voyageur le plus blasé. Gros ou petits villages, tous pareils, qui s'étirent au fond d'une anse ou d'une baie, de chaque côté d'une église dont on retrouve le style et le clocher sur tous les points de la Gaspésie! Petites et chères patries, adossées aux Shickshocks, mais ouvertes sur l'immensité de l'océan, et d'où, chaque jour, de mai à novembre, partent les barques noires et grises! Il n'y a pas encore longtemps, vous restiez hors du courant qui emporte les touristes à la recherche des paysages nouveaux, des coutumes et des légendes. Depuis qu'une route magnifique, qui tantôt domine la mer, à plus de mille pieds, tantôt se rapproche d'elle au point d'en recevoir l'incessante caresse ou les rudes coups, encercle la Gaspésie sur un parcours de quelque 550 milles, le voyageur peut vous admirer de près au lieu de vous saluer tout simplement du pont d'un navire rapide. Mais, s'il veut avoir plus de chaleur, un paysage plus doux, des coins de plages sablonneuses, le spectacle d'une bonne aisance et d'une terre plus cultivée, c'est le long de la baie des Chaleurs qu'il ira,

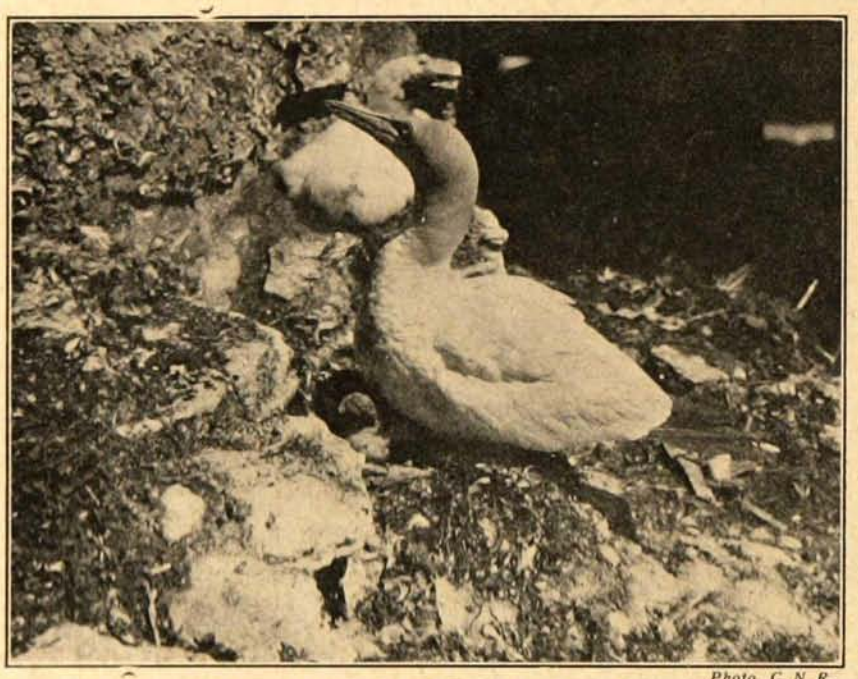


Photo C. N. R.

Femelle de Fou-de-Bassan sur son nid

entre Carleton et Gaspé, laissant derrière lui

...tes monts aux faîtes alanguis,
L'or de tes genêts roux, tes collines joyeuses.

(Blanche LAMONTAGNE-B)

***

Il y a près de quinze ans, j'avais mes premières vacances gaspésiennes. Le souvenir qui en est resté, venant s'ajouter à celui d'une croisière précédente dans le golfe et à l'inoubliable tableau de la baie de Gaspé, demeure, dans la mémoire, aussi frais que la jeunesse d'hier. Par la suite, d'autres séjours sur la rive rocailleuse de l'anse de Maria n'ont fait qu'enrichir les premières impressions.

Un soir, on prenait — on prend encore — le rapide et confortable *Océan* — l'Intercolonial d'hier.—Le lendemain, dans la lumière naissante, les yeux s'ouvraient sur la somptueuse vallée de la Matapédia. Petites gares misérables, forêts épaisses, rivière au cours rapide, sol de colonisation. Puis, il fallait descendre dans un cirque de montagnes, pendant que le long train noir s'en allait bien vite vers le sud, franchissant le pont de fer qui unit le Québec au Nouveau-Brunswick. A une heure incertaine, on se remettait en route, mais cette fois à bord d'un petit train mélancolique dont les voitures aux sièges de paille ou recouverts d'une espèce de velours jadis rouge ignoraient le confort et la propreté. Dans un bruit de ferraille et le grincement continu des roues sur l'acier rouillé, le train suivait prudemment la voie mauvaise. Par les

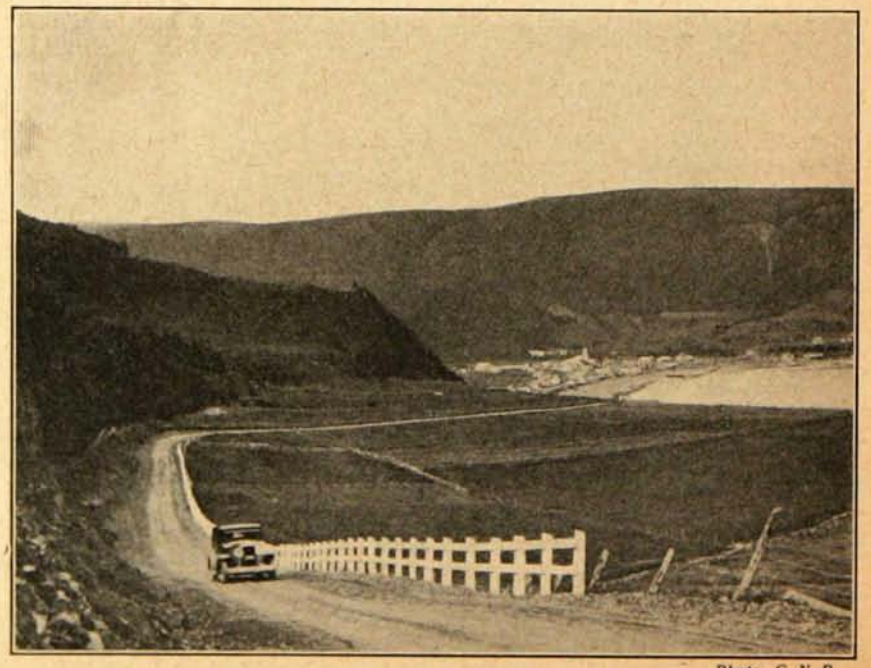


Photo C. N. R.

La route de Gaspésie, à Mont-Louis

Retrouvée

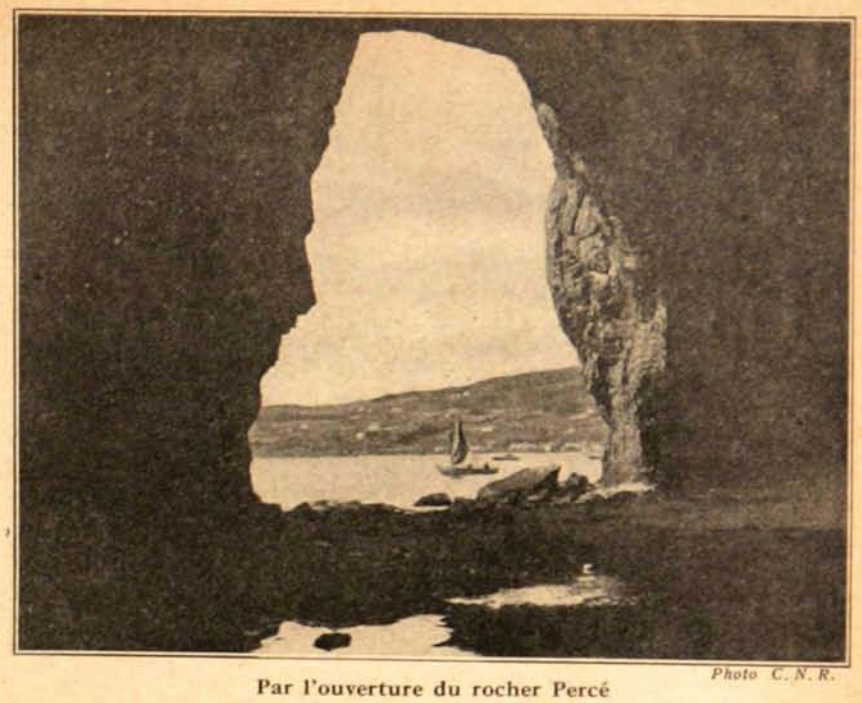


Photo C. N. R.

Par l'ouverture du rocher Percé

fenêtres ouvertes qui laissaient entrer la poussière et la fumée, on pouvait, à loisir, contempler le paysage aux scènes variées, resté le même alors que tant d'autres choses sont changées. Parfois, comme s'il était fatigué, le train s'arrêtait entre deux champs de blé ou tout au bord de la mer. Les voyageurs avaient le temps de descendre pour ramasser des fraises sauvages. Puis, soufflant, fumant, crachant, le train repartait. Les gares, peintes en rouges, pour la plupart, se succédaient à des intervalles irréguliers. Nous nous arrêtions à l'une d'elles, avec au moins deux heures de retard. Un chemin de campagne descendait vers la mer rutilante qui devenait, pendant des semaines trop courtes, l'objectif de tous les regards et la cause de rêves fous.

Je viens de revoir tout cela: l'église orientée vers l'ouest, les maisons clairsemées, très rarement peintes, la longue route sans trottoirs, le vieux pont Rouge où le feuillage épais d'un orme centenaire doit encore projeter son ombre, les rivières peu profondes qui descendaient de la montagne et leurs fosses pleines de truites mouchetées, le long quai de bois où, jamais, aucun navire n'est venu, lieu de promenade plus qu'autre chose, avec, tout au bout, un phare blanc dont un marin septuagénaire venait, chaque soir, allumer la grosse lampe à arc. Et la plage aussi, recouverte de galets, de coquillages et de troncs d'arbre, où l'on s'amusait à chercher des agates et que parcourait, le soir, dans le clair de lune, quelque héron craintif et silencieux.

Oui, comme la mer ramène les épaves sur la rive, ainsi le souvenir a fait subitement remonter à la surface des choses un passé qui ignorait le souci. Les noms, les dates, les objets se sont remis à vivre... Mais déjà, le train avait dépassé Maria, m'entraînant vers Chandler, vers Gaspé où m'attendait un vieil ami pour me conduire chez lui dans la paix et la solitude de l'Anse-au-Griffon. Ce n'est plus le train paresseux d'il y a dix ans, le train presque légendaire abandonné à lui-même par des administrateurs étrangers qui ne se préoccupaient pas du progrès de la Gaspésie. Enfin, après de longues années de protestations et de démarches, le chemin de fer de la baie des Chaleurs, qui traverse l'une des plus belles régions de notre pays, est passé en des mains plus dignes et plus fermes. Il fait désormais partie du réseau considérable du Canadien National. Déjà, l'on a consolidé la voie. Plus de régularité et d'exactitude dans les horaires, plus de confort à bord des trains, plus de rapidité dans le parcours: voilà autant d'heureuses constatations qui s'ajoutent à plusieurs autres dans des domaines différents.

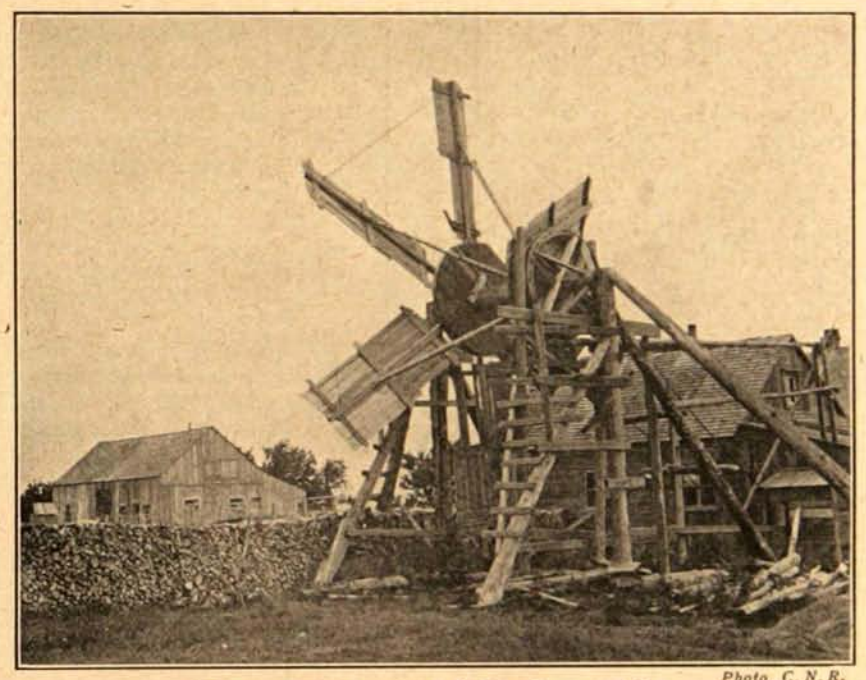


Photo C. N. R.

Vieux moulin rustique de fermier gaspésien



Photo C. N. R.

Port de pêche gaspésien

Il y a maintenant un évêque à Gaspé, un évêque au grand cœur qui voit loin et s'est consacré tout entier à cette terre historique dont Jacques Cartier prenait possession, un jour de juillet 1534. La Gaspésie doit déjà beaucoup à Mgr Ross qui lui a donné un hopital, un collège classique, des communautés religieuses, dont une d'origine gaspésienne, des coopératives, de pêche qui font une belle concurrence aux étrangers successeurs des fameux Robin, longtemps les maîtres absolus de la Gaspésie. L'évêque a trouvé de précieux appuis chez les hommes publics et groupé des énergies qui, jusque là, s'ignoraient. Ses efforts, ses succès prolongent ceux de quelques Gaspésiens d'hier — Gaspésiens de naissance ou de cœur — intéressés au développement de cette belle région, et au premier rang desquels il faut mettre l'ancien député de Gaspé — aujourd'hui sénateur — l'honorable Rodolphe Lemieux.

La Gaspésie est riche: riche en rivières poissonneuses et en forêt que l'étranger, hélas! exploite en trop grande partie, à son seul bénéfice; riche en mines à peine connues; riche par sa population honnête qui a besoin d'être mieux comprise, davantage aidée; riche par une partie de son sol qui pourrait être utilisée de façon plus pratique et donner de beaux fruits abondants; riche par ses pêcheries dont les méthodes devraient être rajeunies; riche par ce port de mer naturel qu'est Gaspé à 500 milles plus près de Liverpool que Halifax; riche surtout par ses perspectives d'avenir. Car, si l'on veut, si ceux qui ont en mains l'administration de la chose publique le comprennent, la Gaspésie remplira demain les magnifiques promesses qu'on entrevoit aujourd'hui. Il faut compter sur cet avenir qui lui donnera, à force de travail, de persévérance et de foi, la basilique nationale du centenaire, le port incomparable dont le Canada tout entier tirera profit et ce chemin de fer intérieur qui ouvrira un pays nouveau à la colonisation et au progrès.

Jean Bruchesi

Août-septembre 1930.

LE JARDIN DU POETE

CHOISIS CE QUE J'AI DE MEILLEUR

Depuis qu'il est parti, je n'attends plus personne,
Je n'ai plus que toi, le Printemps;
Et ne sois pas surpris qu'enfin je m'abandonne,
C'est toi qui seras mon amant.

Avant qu'il soit trop tard, prends toute ma jeunesse,
Au cœur des choses, jette-la;
Prends mes sens éperdus, mes humaines faiblesses,
Je n'ai plus besoin de cela.

Fais avec ma douceur des champs de violettes,
Et regarde si je n'ai pas
Un reste de sourire en mon âme inquiète
Pour le mauve frais des lilas.

Au creux de mon épaule, enlève la tendresse,
Il n'y reviendra jamais plus;
Que nul autre que toi, Printemps, ne la connaisse,
Ma lèvre tiède où il a bu.

Viens prendre le toucher de mes doigts lents et pâles,
Puisqu'il ne doit plus revenir;
Ote-moi ce cœur-la qui tremble et qui s'affale
Dès que s'approche un souvenir.

Si tu veux pour tes nuits des étoiles nouvelles,
Prends mes regards inapaisés;
Mes rires d'autrefois feront les cascatelles,
Mes soupirs, des bruits de baisers.

Tandis que mon chagrin versera ses orages,
Fais fondre tes plus doux pastels,
Et si triste qu'il soit, relève mon visage
Par le rêve d'un arc-en-ciel.

Epuise ce besoin solitaire et farouche,
Souffle sur ce désir que j'ai
D'avoir avidement sa bouche sur ma bouche
Puisque je n'y dois plus songer.

Printemps passionné, Printemps mâle et bohème,
Choisis ce que j'ai de meilleur,
Ce que j'ai de pâmant dans mes angoisses blêmes,
Ce que j'ai de beau: ma douleur.

Jovette-Alice BERNIER.

Sherbrooke, 1930
("Les masques déchirés" en préparation.)

CHOSES REVEES

Ce serait, sur les bords de la mer, un chalet...
Avec un jardin vert encerclé de galets.
La vague expirerait sur le perron de pierre,
Festonnant de varechs les ais de la barrière.
Au matin, nous irions sur les sables déserts
Quérir, dans nos paniers, moules et crabes verts.
Et puis, après avoir bien gavé nos prunelles
De l'azur du soleil dont la vague étincelle,
Ce serait le retour au chalet réveillé
Et devant l'âtre clair au repas familier.

Nous ferions très souvent, vers l'horizon qui s'arque,
Des voyages soudains. Seuls aux creux, de la barque,
Qui tangue au gré des flots, dans l'éparse clarté,
Nous voguerions sur l'eau du Rêve illimité.
Parfois, ramenant à l'amarre l'aviron,
Dans un rocher formant un asile profond,
Bercés au calme oubli du monde et de sa fièvre,
Comme le gouffre amer m'attirerait ta lèvre.

Nous goûterions les soirs profonds, mystérieux,
Les soirs inquiétants, quand nous irions tous deux
Sur les sables mouillés encor de la marée,
Nos doigts s'entrelaçant par la fraîche soirée,
Seuls comme en un désert, deux flammes, deux fétus,
Longeant l'immense abime et les roches battus.

Ah! par ces soirs bénis ou l'amour divin rôde,
L'azur, comme un bassin étamé d'émeraude,
Formerait pour nos cœurs une intime cloison,
Et le ciel et la mer seraient notre horizon.

Dans la nuit reposant dans la paix, côte-à-côte,
En écoutant la mer frapper la haute côte,
Quel bonheur de goûter un désir incessant
Et vert comme le flot qu'émousse le brisant,
Avec un cœur le bruit de la mer moutonnante
Et des flots de douceurs en nos âmes chantantes.

. . . . . .
Sur les bords de la mer, ce serait un chalet.

Rosaire DION

Hampton-Beach, 1930.
[Poème inédit.]

Quelques livres

Dieux blancs, hommes jaunes — Une vision de l'Extrême-Orient singulièrement nouvelle. Races jaunes et pays tropicaux n'ont-ils pas subi, ces dernières années, de surprenantes transformations? Colonies britanniques? Indochine?... Il appartenait à Luc Durtain, dont les livres d'Amérique et de Russie se classent parmi nos révélations majeures sur ces pays, de tracer l'étonnante figure de l'Asie actuelle, telle qu'elle est, grandeurs et lacunes.

Forêt vierge ou plantations d'hévéas, cérémonies royales ou pagodes, cités grouillantes ou étranges retraites du plaisir et de l'opium, Chinois, Khmers, Annamites ou Français, partout et vers tous l'écrivain vous conduit hardiment, en enquêteur, en savant, en poète. Et sans jamais oublier ce qu'il y a d'humain dans toute race, dans chaque vie.

Œuvre de haut style et de celles qu'il faut avoir lues pour connaître le monde moderne. Hier, c'était le *New York* de Paul Morand. Aujourd'hui, Luc Durtain, avec *Dieux blancs, hommes jaunes* (Flammarion, éditeur, 1 fort volume, 15 francs) apporte au grand public, avec des tableaux inoubliables, le plus poignant des problèmes.

Les Galériens du Kaiser — Nos lecteurs connaissent l'énorme succès du livre d'Eric Remarque, *A l'Ouest, rien de nouveau.* Le réalisme de cette oeuvre, – à laquelle on peut par ailleurs adresser de sévères critiques, – servi par une habile propagande pacifiste, en explique le formidable tirage et la diffusion à travers le monde. Toute une littérature de guerre, traduite de l'allemand en français, a suivi l'ouvrage de Remarque. Après les récits de la guerre des tranchées, voici l'histoire de la vie des marins allemands: *Les Galériens du Kaiser*, par Théodor Plivier, traduction de C. Burghard, (1 vol. chez Flammarion).

Le presse allemande a déjà fait de grands éloges du livre de Plivier, du moins la presse allemande qui a des allures pacifistes et républicaines. Le lecteur, qui se procurera ce livre intéressant, tout plein de scènes dramatiques, d'ou se dégage parfois une certaine monotonie, ne devra pas oublier que l'oeuvre de Plivier, comme celle de Remarque, ne présente qu'un côté de la médaille, qu'une vision raccourcie et incomplète d'une guerre atroce, certes, mais fertile en actes d'héroïsme, de noblesse et de grandeur.

* * *

Bernardin de Saint-Pierre — La collection de "L'Histoire de la Nature vivante" vient de s'enrichir d'une oeuvre remarquable, susceptible d'intéresser les savants autant que les littérateurs. *Bernardin de Saint-Pierre et l'harmonie de la nature* tel est le titre de ce livre dont l'auteur est M. Louis Roule, professeur au Muséum national d'Histoire naturelle de Paris (1 vol. chez *Flammarion*).

Les élèves des écoles, couvents et collèges ne connaissent généralement Bernardin de Saint-Pierre que par son livre célèbre, *Paul et Virginie.* Et encore, bien peu ont lu en entier cette histoire romantique qui fit pleurer tant de jolis yeux. Le livre de M. Louis Roule, contenant une biographie complète du célèbre écrivain et une analyse de ses oeuvres, se termine par une étude sur l'harmonie de la nature, telle que la biologie moderne permet de la comprendre. Cette étude classe parmi les naturalistes Bernardin de Saint-Pierre qui, le premier, "eut l'idée d'étudier la vie générale et s'efforça d'en obtenir une interprétation morale."

CHRONIQUE MUSICALE

LE PARFAIT DISCOPHILE

Par Annette LA SALLE

EN ce qui touche directement le sujet des disques, cet article aura d'autant plus l'aspect d'un froid documentaire, que je me suis mesurée la place comme à plaisir. C'est qu'avant d'en commencer la rédaction, j'ai eu le tort de lire les pages que Jean-Richard Bloch, dans la revue *Europe*, consacré précisément à la musique mécanique. Toutes les idées qui me sont chères y sont exposées avec une netteté et une originalité telles, que je ne puis résister au plaisir d'en reproduire ici quelques extraits.

"Tout a changé", écrit Jean Richard Bloch. "La sans-fil, la machine parlante, provoquent une révolution analogue à la découverte de l'imprimerie. On a vu, en moins de cinq ans, des réputations de chefs d'orchestre, de virtuoses, de chanteurs, s'épandre à la surface du monde avec la même puissance irrésistible que, dix ans plus tôt, la figure fraternelle de Charlie Chaplin. Avant la guerre, une gloire musicale demandait, pour s'imposer, une vie entière, de longues tournées, de pénibles voyages. Portée aujourd'hui par les ondes ou les disques, elle touche le monde entier en quelques semaines.

"Le mois, même où j'écris ces lignes, une grande maison d'édition phonographique met à la portée de tout esprit curieux la *Judith*, de Honegger, *l'Orestie*, de Darius Milhand, deux grands ouvrages d'une exécution hérissée de difficultés. C'était, en janvier dernier, le *Sacre du Printemps*, dirigé par Strawinsky en personne, et la belle *Ibéria* de Debussy, que seul, un Parisien pouvait se flatter d'entendre tous les deux ou trois ans. C'était, le mois dernier, *Till Eulenspiegel*, sous la baguette de Richard Strauss.

"Je cite ces exemples au hasard. Nous entrevoyons le jour où Gramophone, Columbia, Polydor seront les Calmann-Lévy, les Fasquelle de l'édition musicale, et verront naître, à leurs côtés, des Grasset, des N. R. F., des Rieder musicaux, bâtiments d'avant-garde, offerts à la jeunesse.

"Si *le drame postule un public présent à tout moment dans l'esprit de l'auteur*, la musique, drame de l'inconscient, subit les mêmes lois. La présence occulte, dans la pensée du compositeur, d'un public de dix millions de personnes, agira sur son inspiration tout autrement que l'espérance hésitante de quelques centaines de dilettantes.

"Nous sommes à la veille d'entendre un nouveau langage musical. Il s'adaptera aux moyens titaniques que l'on met à sa disposition. Il s'élèvera à la hauteur de l'attente universelle.

"Il y aura autant de différence entre la musique de demain et celle d'hier qu'il y en eut entre la phrase destinée à la soigneuse calligraphie, sur un parchemin, par les soins d'un scribe, au fond d'un couvent, et la parole directe, qui, multipliée à volonté, atteint l'esprit avec la rapidité d'un projectile.

"Il a fallu un siècle pour que le langage s'habituât à l'imprimerie, dépouillât les longues circonlocutions de la rhétorique monacale, sentit naître son public nouveau et trouvât, pour le toucher, un rythme nouveau. Ce qui a demandé cent ans, à la Renaissance, la musique l'accomplira aujourd'hui en vingt".

***

Entrons maintenant dans le vif du sujet. Devant forcément me limiter, je me contenterai de signaler brièvement les "grandes vedettes" de la phonogenie, ainsi que les œuvres jusqu'ici les plus représentatives. Elles nécessitent absolument, j'en veux prévenir le lecteur, le concours d'appareils perfectionnés, dans le sens de la qualité sonore comme de la puissance et de la précision.

Voici d'abord Toscanini, à la tête de l'Orchestre Philarmonique de New York, et voici Furtwangler et son orchestre de Berlin. Le grand chef italien a fourni à *Victor Gramophone* une réalisation merveilleuse de la Symphonie de Haydn, dénommée l'*Horloge*,et du *Songe d'une Nuit d'été*. Furtwangler a donné aussi une version de cette dernière œuvre pour la firme *Polydor*, version en tous points admirable; mais pour parler comme il convient de *l'Air de la Suite* en ré de Bach, je laisse ici la place à l'écrivain Florent Fels: "C'est le Pater de la musique. Il nous élève, il ne nous étonne plus. Et cependant, sous la direction du génial Wilhelm Furtwangler, conduisant l'Orchestre Philarmonique de Berlin, une émotion inconnue nous détient de toute son emprise. Le pas solennel du vieux Bach résonne sous des architectures prodigieuses, les mélodies captées par un esprit très respectueux de la technique musicale et la plus rigoureuse, sont filtrées par une âme de la sérénité d'un dieu antique. Si un sentiment y trouve son compte, c'est celui de la paix magistrale, non des sanctuaires, mais des sommets sans nuages et sans présences vivantes".

J'ai parlé déjà dans mon précédent article de ces chefs-d'œuvre que sont *Petrouchka*, *Le Sacre*, *l'Oiseau de Feu* que leur auteur Strawinsky, a dirigés pour Columbia. On ne saurait assez louer son magnifique effort: loin de reculer devant certains problèmes spéciaux présentés par l'enregistrement, il les attaque directement, il tourne à son avantage les difficultés, travaillant à même, si je puis dire, la matière sonore; et comme il est le plus grand technicien de notre temps, une sorte de Paolo Uccello de l'orchestre, il ne pouvait que réaliser en ce sens des créations d'un prix unique et inestimable. Chez Polydor, la musique symphonique de Mozart a trouvé en Richard Strauss son plus habile interprète sur le disque; quant à ses propres œuvres, elles n'ont également pas de meilleur traducteur que leur auteur lui-même. Parmi les autres réalisations opérées par les grandes phalanges orchestrales, voici quelques-unes de celles qui sont au tout premier plan, et qu'aucun discophile ne doit ignorer:

Escales de Jacques Ibert; Prélude à l'Après-midi, d'un fanne par Walter Straram et son orchestre de Paris.

Symphonie écossaise de Mendelsohn; *Symphonie en la*, de Beethoven; *Symphonie No 39*, de Mozart, par Weingartner et l'orchestre Philarmonique de Londres.

Le Tricorne de Manuel de Falla, par Enrique Arbos et l'Orchestre de Madrid.

L'Ouverture de *Matrimonio Segreto* par Molojoli et la Symphonie de Milan.

La Péri de Dukas; *le Tombeau de Couperin* par Gaubert et son orchestre. Tous ces derniers disques sont édités par Columbia. Ajoutons le *Pacific 231*, et *Rugby* d'Honegger, sous la direction de l'auteur, chez Odéon, firme allemande représentée ici par Columbia.

La production de Victor Gramophone nous est plus familière. Il serait superflu d'insister sur la valeur d'un Stokowsky, l'un des premiers à produire des disques d'orchestre d'une grande perfection. Mentionnons aussi Pierre 'Monteux et la traduction excellente qu'il a fourni de la Polonaise du *Roi Malgré lui* de Chabrier. Aux éditions Polydor, citons: *La Symphonie No II* de Beethoven et l'*Inachevée* de Schubert, par l'orchestre de l'Opéra National de Berlin. Sous la baguette d'Oscar Fried, c'est la *Petite Musique de nuit* de Mozart que le même orchestre rend avec un sentiment délicieux. Enfin, la Philarmonique de Berlin, dirigée par Hans Pfitzner donne une exécution absolument incomparable de l'Héroïque de Beethoven. Et il ne faut pas oublier la symphonie *La Surprise* de Haydn, non plus que ces *Divertissements* de Mozart, musique "colorée comme un tableau vénitien", pure merveille que l'on est tenté d'alourdir de littérature, tant est adorable l'enchantement qu'elle nous dispense.

A la liste des grands chefs déjà nommés, ajoutons les noms de Bruno Walter, Mengelberg, Weigaert, Sir Hamilton Harty, Albert Wolf, W. Damrosh, Thomas Beechman, Dan Godfrey, Léo Blech, Pierné. De ce dernier, je recommande tout particulièrement l'interprétation de l'exquis poëme musical de Debussy, *Sirènes*, avec chœurs féminins. Tous ces chef ont produit des disques dont plusieurs mériteraient une longue étude. Au domaine symphonique également, ressortissent les Concertos de Beethoven, Bramhs et Mendelsohn, qu'un Kreisler plus maître que jamais de son art, exécute avec l'Orchestre de Berlin. Pour orchestre et chœurs, l'œuvre capitale demeure la *Messe en si mineur* de Bach, par la troupe de l'Opéra National de Berlin.

Pour orchestres réduits, le Trigentuor Lyonnais, dans un louable effort pour sortir des sentiers battus, interprète brillamment *Ma Mère l'Oye* de Ravel, les *Saudades du Brésil* de Milhaud, et cette œuvre charmante, "si délicieusement française, dit un critique, et qui fait songer aux premiers Bonnard et à Laprade, le *Festin de l'araignée* d'Albert Roussel". Pour les fervents de musique espagnole, de Falla joue au piano son Concerto, avec quelques uns des meilleurs musiciens de Straram; et pour les fervents du... jazz, cette dernière forme musicale apparait sur un plan supérieur avec la *Rhapsody in blue* et le *Concerto en fa* de Gerswhin, splendidement exécutés par l'auteur et l'orchestre de Whitemann.

La musique de chambre est impeccablement représentée par le Quatuor Capet, le Quatuor Flonzaley, et le Trio de Casals, Cortot et Thibaud, ce "miracle à trois voix" dit Fels, parlant du *Trio à l'Archiduc*. Et il ajoute: "C'est une inondation d'harmonie où rien ne se résout que dans une logique inattendue, la plus heureuse et la plus rare". Le Trio Op. 99 de Schubert, et les Sonates de Franck et de Fauré que Thibaud joue avec Cortot, bénéficient d'une aussi parfaite exécution.

La troupe de Bayrenth, avec le concours de Straram, a donné la plus notable contribution à l'opéra par disques, en enregistrant intégralement les *Niebelungen* et *Tristan*. Sont aussi reproduits entièrement ou en partie: *Boris Godounov* par l'Opéra de Paris, *le Barbier de Séville*, *l'Heure espagnole* de Ravel, *la Délivrance de Thésée*, ("opéra-minute")de Milhaud. Chaliapine (dont la voix ne gagne pas précisément à l'enregistrement,) Thill, Ninon Vallin, Elisabeth Schumann, Germaine Lubin, Karen Branzell, Piccaver, Lotte Lehmann y font leur marque. Qu'on m'excuse de ne pas parler de ces as du bel canto qui ont une voix merveilleuse et généralement très phonogénique: tout le monde sait cela, et il n'y a rien de plus à en dire. Le champ du lied est naturellement moins exploré. Léo Slezak, Kipnis, Marcelle Gérar, Fugère, Lotte Schone sont, avec les chanteurs déjà nommés, ceux qui s'y distinguent le plus. Je fais une place à part à une Maria Barrientos, une Conchita Supervia qui s'illustrent dans des chants de caractère nettement ibérique, qu'elles interprètent toutes deux avec un art incomparable. La musique vocale fournit aussi dans le domaine religieux des réalisations magnifiques: je signalerai surtout les chants polyphoniques de Palestrina et de Vittoria, par les Chœurs de la Scala de Milan. La maîtrise Saint-Jean de Lyon donne les délicieux "Noëls" de Costeley, et des chorals de Bach. Le Requiem de Mozart est chanté par le Chœur Saint-Guillaume de Strastbourg. Dans un autre ordre, j'ajoute ici les Fisk Jubilée Singers dont les "spirituals" ont des accents si profondément humains.

Il y aurait beaucoup à dire sur la musique populaire; et je voudrais pouvoir parler longuement d'une Nina de Los Penes, cette gitane dont

(*Suite à la page 44*)

N. B.— Nous accusons réception du livre de M. Léo-Pol Morin, "*Papiers de Musique*", édité à la Librairie d'Action Canadienne-française. Nous en parlerons dans notre prochaine chronique musicale.

L'Amitié Savoyarde

Dans les derniers jours de 1929, l'Académie des Jeux Florimontains qui siège à Chambéry (Savoie), rendait un gracieux hommage à quatre littérateurs canadiens-français. Son chancelier, M. l'abbé Alfred Berthier, adressait au sénateur Thomas Chapais, au poète Nérée Beauchemin, à notre directeur littéraire, M. Jean Bruchesi, et au poète Robert Choquette le diplôme de Maître es Jeux Florimontains.

Il existe ainsi, partout à travers la France, des sociétés littéraires, des groupements scientifiques qui se font les serviteurs des coutumes et de l'histoire locales. La Savoie possède heureusement l'une de ces vaillantes associations qui, enrichissant l'âme d'un petit coin de la grande patrie, enrichissent en même temps et sauvent l'âme de cette grande patrie. C'est l'Académie des Jeux Florimontains qui s'appelait d'abord, à l'époque de sa fondation, en 1851, la Société Florimontaine et qui poursuit l'œuvre de la première Académie Florimontaine, créée en 1606, à Annecy, par monseigneur François de Sales, évêque et prince de Genève.

Les *Annales Florimontaines*, publication officielle de l'Académie, viennent de nous arriver. C'est un volume de plus de deux cents pages d'une grande variété de fond et de forme. On y peut lire, avec intérêt, l'histoire de l'Académie due à la plume du brillant abbé Berthier, histoire qui est en même temps presque celle de la Savoie littéraire. Pour le bénéfice de nos lecteurs, nous en extrayons cette page:

"L'Académie des Jeux Florimontains, ou Grandes Floralies Savoisiennes, Allobrogiques, Rhodaniennes et des Pays anciennement unis à la Savoie, est une Institution autochtone d'une large envergure, qui a ses racines profondes dans nos traditions ancestrales et la terre de nos pères: *terra patria*, et ses titres de très antique noblesse dans notre longue et glorieuse Histoire...

"On a tort de l'appeler parfois "Académie des Jeux Floraux de Savoie".

Au sens rigoureux des termes, il n'existe pas plus d'"Académie des Jeux Floraux de Savoie" qu'il n'existe d'"Académie des Jeux Florimontains du Languedoc".

L'Académie des Jeux Florimontains n'oublie point que le terme "Académie", alourdi au cours des âges d'un sens de gravité roide et pompeuse, a désigné primitivement, non pas un froid édifice de style plus ou moins pseudo-classique, trop souvent temple du pédantisme et de l'ennui, mais un jardin... un délicieux jardin légué à la République d'Athènes par le généreux citoyen Académos, où le divin Platon, philosophe et poète, enseigna sa haute et séduisante sagesse, à l'ombre des platanes et des oliviers, au chant des oiseaux et des cigales.

"Le "Jardin" des Jeux Florimontains, éden de notre Flore régionale, déroule ses allées sinueuses, ombragées de pampres opulents, aux flancs d'une verdoyante colline toute irradiée d'un chaud et clair soleil, du haut de laquelle l'artiste contemple à loisir le féerique panorama de nos champs multicolores, de nos lacs de turquoise miroitant dans leurs conques d'émeraude, de nos pics étincelants et de nos monts aux neiges éternelles qui se profilent sur un ciel déjà italien.

"A côté de l'amandier à la merveilleuse floraison rose ou blanche, auquel est indulgent le vif printemps allobrogique et rhodanien, l'Oranger Salésien aux fleurs et fruits perpétuels: *Flores fructusque parennes*, libéré des entraves de son orangerie, y plonge ses racines en pleine et bonne terre sabaudienne. Et, dans une lumière dorée et le capiteux parfum des tilleuls, des roses, des iris, des gentianes bleues, des lis, des œillets, du thym et du serpolet, des pêches au délicat velouté rose et des grappes bleuâtres ou ambrées, y bourdonnent harmonieusement et y butinent sans trêve les infatigables "avettes" chères à S. G. Mgr François de Sales, Evêque et Prince de Genève.

"A mi-côte, s'élève un petit château, ou plutôt un élégant pavillon avec *loggia* à l'italienne, analogue à ce délicieux "Caramagne" voisin de Chambéry, où fut signé le contrat de mariage du semi-Savoisien Alphonse de Lamartine et de Marie-Elisa Birch. Nous l'avons baptisé: le Pavillon de Flore... Nous l'avons décoré de tableaux de nos artistes. Nous y avons installé notre bibliothèque pleine des livres de nos écrivains et de nos amis de l'étranger. Nous y avons rangé nos harpes, nos luths, nos théorbes, nos violes et nos lyres; une place d'honneur y est réservée à la défunte *Vielle Savoyarde*, jadis l'âme de nos "vogues" et compagne de nos émigrants, dont Lamartine, dans ses "Confidences", a décrit la tremblante et mélancolique mélodie... Nous y organisons des soirées amicales, des thés poétiques. Après mûres délibérations, nous y choisissons nos Maîtres ès Jeux, nos Correspondants, nous y désignons les vainqueurs de nos Concours et de nos Tournois..."

Le livre renferme aussi les noms de tous les membres, mainteneurs et maîtres de l'Académie avec quelques notes biographiques et bibliographiques, des poèmes en plusieurs langues. Ce n'est pas sans émotion que nous y avons lu les lignes suivantes sorties du cœur de l'abbé Berthier:

"L'Académie est particulièrement heureuse et fière de compter parmi ses Maîtres es Jeux et Membres Associés ces quatre écrivains franco-canadiens, si distingués, si représentatifs de notre génie français demeuré bien vivant et actif dans ce beau Canada séparé de nous et par l'océan et par deux siècles, et d'autre part si loyalement fidèle à la Grande-Bretagne. Tous parlent admirablement notre langue française dont ils connaissent tous les secrets, toutes les ressources, toutes les nuances. Montréal se glorifie à bon droit d'être la plus grande ville française après Paris. Langue, foi, coutumes de leurs ancêtres — qui sont les nôtres — les fiers Canadiens les ont conservées intactes, en dépit d'obstacles de tous genres. Leurs paysans parlent eux-mêmes un français très clair, mêlé de savoureux archaismes et provincialismes (comme celui de nos paysans de France).— Chers Collègues canadiens, notre grand Paris vous octroya de splendides lauriers. A son tour, notre Province française vient vous dire son affectueuse admiration. Agréez la gerbe d'humbles fleurs des Alpes que, cordialement, vous offre, à défaut de lauriers, la lointaine Académie des Jeux Florimontains!..."

CONCARNEAU

Cinq août! Une simple date s'inscrit à nouveau, et voilà qu'une légion de souvenirs se lèvent. L'an dernier, le 5 août, j'étais à Concarneau, en Bretagne.

L'excursion à Concarneau est délicieuse. Je la fis avec une artiste peintre originale, un peu maniaque, et pas du tout commode. Nous étions parties très tôt de Quimperlé, dans un de ces petits trains omnibus, amusants certes, mais qui nous font, quand même, regretter nos beaux wagons canadiens.

Il y avait marché ce jour-là... Les grosses vieilles bretonnes de partout, causaient de leur voix rude, basse, toujours un peu triste... Est-ce le voisinage de la mer qui leur donne cette voix à la fois âpre et douce?... Leurs coiffes blanches, de formes diverses, jetaient une note gaie, semblable à un vol d'oiseaux. Les hommes portaient la blouse de toile bleue, ample, et le large chapeau de velours noir. Leur teint hâlé par la bise accentuait la rudesse de leur type de pêcheurs racés.

Après avoir erré dans les rues, nous nous rendîmes sur les quais. Les thoniers, — bateaux de pêche, — arrivaient précisément. Il me semblait rêver un peu. Ainsi, elles sont vraies toutes ces légendes bretonnes que nous contaient, nos grands-pères, le soir, quand nous avions été sages? Oui, elles sont vraies, et je les ai vus "de mes propres yeux", ces marins, pour qui la mer est plus qu'une mère, plus qu'une fiancée, presque plus que la vie.

Les petits bateaux arrivaient par douzaines, voiles déployées, formant sous le soleil de midi, un spectacle féerique.

"Regardez cette voile, bleu crayon, est-elle jolie"? "Et la "brique" là-bas"! "Oh! puis celle-ci blanche et noire"! "Et cette autre toute noire... là, dans le lointain"... "Que c'est beau! ! !"... Nous nous taisons. L'artiste voit les détails et les peint, moi, je vois l'ensemble j'essaie de le mettre dans ma mémoire pour le peindre, à ma façon, un jour, aux chers éloignés, qui, eux, ne le voient pas.

Instinctivement, j'ouvre larges les bras. C'est trop beau! Je veux emprisonner cette beauté, pour qu'elle illumine mon horizon, plus tard, si, parfois, il est sombre. Et je reste là, les bras tendus, quand, près de moi, un gros rire, presque vulgaire, jaillit. "Ah! la petite dame salue son homme"?... Je me retourne, hautaine; le rire se fige sur la face bistre du pêcheur. "Pardon", dit-il en soulevant sa casquette. Je quitte mon air offensé, et lui sourit. "Il n'y a pas de quoi", dis-je. Il faut être aimable; et j'interroge. Il m'offre de m'asseoir sur un poteau qui sert, sans doute, à nouer les câbles d'attache; lui se met à terre... et nous causons. Il trouve merveilleux que je voyage ainsi seule; je sens que, cependant, il ne m'envie pas; sa rude vie de pêcheur doit lui paraitre encore plus extraordinaire. Il n'a que trente ans. En l'examinant plus attentivement, je constate que son expression est plutôt dure que vulgaire. Il sourit rarement, mais alors le sourire est doux, lointain, "vague". J'apprends qu'il est marié depuis un an et père d'un gros gars, "Servan". Il parle de sa vieille mère, avec émotion, de sa femme avec amour, de son "gâs" avec douceur, sa voix a une flexibilité remarquable.

Lorsque je le questionne sur son "bateau", sa "pêche", la "mer", je me trouve en face d'un homme transformé, un surhomme qu'une passion forte, raisonnée, aimée, soulève au-dessus de la masse. Il s'emballe en vrai breton, il parle de ses triomphes, de ses défaites, des nuits étoilées, des jours de "gros temps" où la mer, "leur mer" tant aimée semble un fauve guettant sa proie...

"Mais *not* Sainte-Anne veille; vlà pourquoi je suis là à vous embêter avec mes histoires"... Je reviens sur terre. "Mais... mais vous ne m'embêtez pas; "votre mer" m'avait prise par vous, et j'en remercie votre Sainte-Anne... Oh! savez-vous bien qu'il est deux heures, et nous n'avons pas encore déjeuné. Au revoir, Monsieur Yonnec". "A *Diou*, la demoiselle, bonne chance". Une franche poignée s'échange, et, dans un même gros rire, le pêcheur disparaît.

Quels types que ces marins! ! ! Il faut les entendre s'enthousiasmer pour comprendre la grande force d'un idéal vrai, accepté dans la pleine lumière d'une pensée réfléchie, et, réalisé dans la lutte quotidienne avec l'enthousiasme des vaillants, l'optimisme conscient des meutris et la foi du croyant.

Berthe DELISLE

Ottawa, 5 août 1930.



Photo C. P. R.

Nos pères s'amusaient. Ils avaient emporté avec eux cette bonne et franche gaieté angevine, tourangelle, poitevine ou normande. La danse, qui, depuis toujours, et sous toutes les latitudes, sert à traduire la joie, la douleur, le respect, la passion, tenait une large place dans les fêtes publiques ou familiales. Les danses populaires, les danses villageoises, qui sont à l'origine des danses de cour, avaient traversé l'océan, originaires de Normandie, de Bretagne ou d'Auvergne. On les dansait dans les bals de campagne, comme nous le représente cette gravure, un peu fantaisiste, des débuts du XIXe siècle.

La Semaine du Folklore au Chateau Frontenac

les 16, 17 et 18 octobre

CHANTS

DANSES

COSTUMES



Photo C. P. R.

Séjournant à Port-Royal, en 1606, Samuel Champlain avait fondé une association de joyeux compères connue dans l'histoire sous le nom de "L'Ordre de Bon Temps". On oubliait, ainsi, à certains moments, la rigueur des hivers et l'on se donnait l'illusion, devant les tables chargées et les verres "pleins de soleil", d'être plus rapprochés de la terre natale. En outre, c'était là une excellente manière de maintenir les vieilles traditions françaises de vie joyeuse et de bonne chère. Il existe aujourd'hui un opéra-ballade composé sur ce thème et que des artistes de Montréal interpréteront lors du prochain festival organisé à Québec par le Pacifique Canadien en octobre prochain.



Photo C. P. R.

Les Métis, descendants des voyageurs qui, les premiers, s'enfoncèrent dans les solitudes de l'Ouest, ont conservé, en les modifiant parfois au contact des Indiens et des traiteurs écossais, les danses du terroir apportées de France. Voici un groupe de ces Métis, danseurs et violoneux, vêtus du costume à la mode vers 1860, originaires de Saint-Paul (Alberta), qui remportent le plus vif succès partout où ils vont.

La Vie Canadienne

Nos Freres Acadiens

Le 20 août, les Acadiens, qui partagent avec nous l'honneur des mêmes origines, des mêmes croyances et de la même langue, célébrèrent avec éclat l'anniversaire du "grand dérangement". Une imposante délégation, venue de la Louisiane, se rendit à Grand-Pré, passa par Québec, et Montréal, nous apportant le salut des descendants de ceux qui furent, il y a cent-soixante-quinze ans, ignominieusement chassés de leur petite patrie. Nous leur avons fait fête dans la mesure de nos moyens, heureux de renouer, avec ces cousins du sud, des liens plus forts que l'épreuve et le temps. Et il paraît que, dans un avenir rapproché, nous pourrons, à notre tour, descendre en Louisiane pour rendre la visite qui nous a charmés.

D'aucuns, oublieux des faits historiques, incapables de saisir le sens de semblables manifestations, ont pu s'étonner qu'un groupe français et catholique célébrât avec tant de fierté l'anniversaire d'une tragique aventure susceptible de porter au deuil plutôt qu'à la joie. Mais, ne cessons de le redire, ce que les Acadiens veulent rappeler, ce n'est pas tant l'expulsion elle-même, dont les auteurs portent à jamais le fardeau devant l'Histoire que la magnifique résurrection dont l'acte des bourreaux de 1755 est le prélude.

On leur avait tout pris à eux qui demandaient simplement de vivre en paix, attachés à leur terre et à leurs morts. Après avoir mis le feu à leurs maisons, on les avait traqués comme des bêtes, chassés à tous les vents, séparés les uns des autres, dans l'espoir qu'avec les Acadiens disparaîtraient à jamais les derniers vestiges d'un passé de labeur et de gloire. Ceux-là s'étaient trompés. Les Acadiens ont survécu au désastre dont c'était l'heure du rappel, en août dernier. Ils se sont multipliés, s'étant remis à faire de l'histoire sur le sol d'où on avait cru les chasser sans retour. Ils se sont maintenus énergiquement aux marches du Canada français; et, cent-soixante-quinze ans après la douloureuse épreuve, ils sont fiers de nous offrir l'émouvant spectacle d'un patrimoine agrandi, enrichi, d'où jaillissent d'étincelantes promesses d'avenir.

Nous sommes heureux de pouvoir ici, dans cette Revue, qui a l'ambition de servir les meilleurs intérêts de notre petit peuple, offrir à nos frères de l'est l'expression de notre attachement et nos vœux de prospérité avec l'espoir que les liens se resserreront dans les luttes de demain.

*
* *

Jean Brunhes

Le Canada vient de perdre un sincère ami dont le désintéressement égalait la profonde connaissance de notre pays que possédait ce maître de la science française. Une dépêche nous apprenait, en août dernier, la mort soudaine de M. Jean Brunhes, qu'on pourrait appeler le père de la géographie humaine, dans sa forme modernisée.

Jean Brunhes était venu nous voir à plusieurs reprises. Il avait traversé le Canada, de l'Atlantique au Pacifique, cherchant d'abord à enrichir ses connaissances dans l'intérêt de cette géographie humaine à laquelle il s'était voué corps et âme et qui est "la science des rapports réciproques de la terre et de l'homme." Il avait fait à notre pays une belle place dans ses traités. Ses recherches scientifiques l'avaient rapproché de quelques-uns des nôtres et de solides amitiés avaient pris naissance. Il avait donné dans nos principales villes, avec cet entrain et cette fougue qui ne dissimulaient pas la solide documentation, de remarquables conférences. Une année, il s'était fait accompagner de sa fille qui partageait elle-même son temps entre les études scientifiques et l'œuvre admirable des Equipes sociales fondée par Robert Garric.

En France, Jean Brunhes ne laissait pas passer une occasion de bien parler de nous. Au Collège de France, dont il était l'un des membres et l'une des gloires, à la Société de Géographie, partout où on le demandait, il donnait des conférences sur le Canada. Tout récemment encore, lors de l'exposition canadienne organisée dans le préau de l'Ecole Boulle par M. Jean-Marie Gauvreau, il parlait du Canada, du Canada français en particulier si cher à son cœur. Nous ne dirons jamais assez quel ami désintéressé nous avions dans Jean Brunhes. La chose est plutôt rare; et c'est pourquoi nous y insistons.

*
* *

Les Elections Federales

Elles sont déjà vieilles de deux mois et les péripéties, parfois violentes, auxquelles elles ont donné lieu, appartiennent au passé. A la Revue Moderne, on ne fait pas de politique... Mais que nos lecteurs nous permettent cependant quelques brèves remarques en marge de ce gros événement de notre vie publique.

Le parti libéral, qui était au pouvoir, à peu près sans interruption, depuis 1921, a dû céder la place aux conservateurs dont M. Bennett est le chef. Si, à l'imposante majorité de députés élus, on ajoute celle des voix obtenues, on peut dire, sans crainte d'exagérer, que la victoire des conservateurs est une victoire mémorable dont les proportions ont surpris même les partisans les plus optimistes.

Les conservateurs ont tiré un parti habile du malaise économique dont souffrent, à l'heure présente, tous les pays du monde sans exception. Ils ont utilisé une solide organisation et fouetté sans relâche une opinion publique qui commençait à s'inquiéter. Ils se sont surtout appliqués à détruire le solide bloc du Québec — maintenant toutefois le solide bloc conservateur de l'Ontario.

Le parti de M. Bennett, ayant remporté une victoire éclatante, il faut se réjouir, dans l'intérêt de notre province et du groupe français, que les conservateurs aient pu faire élire quelque vingt-cinq députés dans Québec. Si ces derniers le veulent, ils pourront faire beaucoup pour notre province. S'ils savent mettre l'intérêt général avant leurs petites ambitions personnelles, ils rendront de précieux services à leurs compatriotes. Mais le voudront-ils? Donneront-ils une preuve de cette solidarité qui nous fait tant défaut?

Jusqu'ici il semble bien que les conservateurs ne nous aient pas servis comme les libéraux. L'exemple le plus frappant est cette ridicule opposition, finalement victorieuse, à une majorité française dans la Commission du Port de Montréal, ville aux trois-quarts française. On peut en trouver un autre dans la distribution des ministères. Tandis que la minorité anglaise et protestante de notre province a deux ministres, dont un sans-portefeuille, nous n'avons que trois ministres dont les fonctions sont loin d'être les plus importantes si on se place à un autre point de vue que celui du patronage. S'il n'y a pas, dans ce domaine et dans plusieurs autres, un changement d'orientation, la victoire des conservateurs dans Québec risque de n'avoir pas de lendemain.

*
* *

Une Decoration Meritee

Tout récemment, le gouvernement français épinglait la médaille d'officier de l'Instruction publique sur la soutane d'un prêtre éminent du diocèse de Shérbrooke. Monseigneur Edmond-Charles Tanguay, l'heureux titulaire de cette distinction, est un prélat du Pape, l'ancien procureur du séminaire de Sherbrooke, l'ancien aumônier-major des carabiniers de cette même ville et chanoine de la cathédrale. Si Mgr Tanguay, à cause de tous ces titres qui représentent une activité inlassable, méritait plusieurs fois une décoration française, son titre de membre d'honneur de l'Union musicale de Sherbrooke ne dut pas moins contribuer à provoquer le beau geste du gouvernement français. Ce dernier a bien voulu reconnaître le dévouement de Mgr Tanguay "à la cause de l'expansion française dans les Cantons de l'Est et sa protection accordée à l'éducation populaire et à l'art". En passant félicitons aussi l'Union musicale de Sherbrooke dont l'œuvre magnifique a droit à nos encouragements les plus sincères.

Jean-Baptiste

UN DEUIL POUR L'ART CANADIEN

Madame Angers-Delage

Une artiste douée d'un grand talent, une amie sincère de l'art, vient de disparaître dans la personne de Madame Lucille Angers-Delâge.

Cette mort est une perte pour le monde artistique canadien qui s'enorgueillissait à bon droit de cette cantatrice charmante dont on reconnaissait unaniment la technique sûre, la diction parfaite et le timbre chaud de sa belle voix de mezzo-soprano. Artiste admirée et appréciée d'un public sympathique, durant sa carrière hélas! trop courte, Madame Angers-Delâge n'a recueilli partout que de constants succès et les plus grands éloges lui ont été décernés.

Bonne, aimable et exquisément douce, Madame Angers-Delâge était estimée et aimée de tous ceux qui la connaissaient. Son dernier chant — sept jours avant sa mort — fut comme l'expression de son courage et de sa vaillance.

"Oui, j'eus l'âme ravie
"Par tout ce qui fut beau.
"Mais, j'ai trop bu la vie
"Et j'accueille le tombeau.

Ceux qui l'ont entendue gardent et garderont un souvenir inoubliable de ce faible et doux "Chant de Cygne", dernier écho de cette voix mourante. Et le nom de cette brillante artiste rappellera toujours une gloire canadienne.

La *Revue Moderne* offre à la famille de Madame Angers-Delâge l'expression de sa profonde sympathie.

Marjolaine

ROMAN COMPLET

□

Par Pierre MAËL

LES DEUX JEANNE

Reproduction autorisée par la Société des Gens de Lettres

PREMIERE PARTIE

I

La crête du rocher émergeait à peine du brouillard dense qui enveloppait toutes choses. Elle présentait une plate forme triangulaire; sur l'une des faces, un peu de granit se soulevait avec une large fissure formant grotte. Dans ce creux, une pierre s'allongeait, déjà grise et rongée de mousse, une pierre tombale autour de laquelle tout un parterre de roses, les roses les plus variées, formait une suave corbeille. Sur la pierre, deux noms étaient gravés: "Jeanne Marie — Le Tianek; au-dessous on lisait: 22 ans, mûre pour Dieu.

Un homme avait gravi le rocher. C'était un gars de haute taille, au pâle et fin visage, annonçant la noblesse de l'âme et celle du sang. Tête nue, vêtu d'un pantalon et d'une vareuse de laine bleue, il s'avança d'une démarche traînante. Arrivé à la pierre tombale, il fléchit le genou et joignît ses deux mains un peu hâlées, mais aristocratiques et nerveuses. Puis, il s'approcha des arêtes du roc.

Le spectacle était merveilleux, le spectacle d'une de ces brumes matinales que l'haleine de l'océan étend en un voile épais à la surface des flots de la terre.

Tout à coup, une cloche retentit, loin, bien loin dans l'est. La voix d'argent roula ses tintements en notes effilées; puis, de tous les points de l'horizon des angelus s'envolèrent, secoués par cent clochers. Il était cinq heures, cinq heures des premiers jours de mai.

Et voici que l'Orient devint rose, puis s'embrasa. Un disque énorme, incandescent, monta du sein de la brume, qui, à l'instant, se prit à descendre, tandis que des lambeaux de vapeurs déchirées se fondaient dans l'atmosphère irradiée jusqu'au zénith.

Une ligne vague, d'abord bleue, puis violette, enfin d'un jaune d'or en fusion, se dessina en bordure à l'ouest. Le matineux spectateur, assis sur un quartier éboulé, put découvrir quelques points connus, au loin: le sémaphore du cap Lihou et la flèche de Notre-Dame de Granville. En même temps, par le plus magique des phénomènes, des pointes noires trouèrent l'épais rideau vers le nord, à deux mille à peine du rocher.

Ce furent d'abord des pommes de mâts, des barres de perroquets; puis des verges qui paraissaient surgir d'un gigantesque mirage. Et, comme il arrive toujours en pareil cas, brusquement, tout le brouillard tomba, comme si un coup de vent eût dissous l'amalgame de ces fumées impondérables. La mer et la terre se laissèrent voir au même regard.

L'escadre arrivait maintenant en vue de l'île. Simultanément les couleurs furent hissées aux cornes de brigantines. Ou put voir à l'arrière des bâtiments les pavillons se déployer sur les drisses et battre l'air de leurs faceyements joyeux. Même à cette distance, tant les timoniers allaient vite à la besogne, on eût dit l'inflammation rapide d'une rampe de gaz s'allumant sous le porte-feu d'un lampiste.

Ce furent d'abord les deux torpilleurs qui arrivèrent à la hauteur de l'îlot. A l'épaisseur de la fumée, au déhanchement de la marche, il devint visible qu'ils pressaient leur allure.

Puis le premier des cuirassés, maintenant tout blanc sous le grand jour, se trouva dans le parallèle du roc, allongeant les gueules de ses canons immobiles. Tout à coup, ces gueules s'empanachèrent de fumée blanche. L'air vibra sous le frémissement de ces tonnerres. De la terre, le canon de la citadelle de Granville répondit. Et pendant quelques minutes, il y eut un échange de saluts grandioses. Toute l'escadre défila de la sorte; puis, obliquant décidément, elle gagna la côte.

Le spectateur solitaire avait retiré de sa poche une paire de jumelles. Il les braqua sur le point où les bâtiments venaient de stopper. Grâce à la puissance du rapprochement, il put discerner les faits qui s'accomplissaient là-bas. Un aviso était sorti du port et une baleinière s'en était détachée qui avait mis le cap sur le vaisseau amiral. Il y eut une façon de transbordement après lequel la baleinière regagna l'aviso. Derechef, le canon tonna, régulièrement, espaçant méthodiquement ses salves, auxquelles, de la terre, une autre artillerie répondit. Puis il sembla au contemplateur qu'une musique jouait... Bientôt, il n'en douta plus. Le vent, fléchissant à l'est, apportait merveilleusement adoucies et fondues, les sonorités des cuivres.

Le solitaire abaissa sa lunette et passa sa main gauche sur ses yeux. Mais l'instant d'après, fébrilement, il y rattacha son regard. Un tressaillement le secoua. Tout au bout du verre qui abrégeait les distances, l'un des vaisseaux présentait son arrière puissant, et un nom s'y lisait, en lettres d'or, que le jeune homme prononça d'une voix sourde:

—Le "Marengo"!

Ce nom devait être pour lui le résumé de quelque poignant souvenir, car, pendant quelques minutes, l'inconnu cessa de regarder. Les bras croisés, serrant fièvreusement les jumelles entre ses doigts contractés, il laissa ses yeux vagues s'abaisser au pied même de son piédestal de granit, que le flux enveloppait de plus en plus, comme si une attraction de l'abime l'eût sollicité à se laisser choir dans l'écume des vortex.

Un coup de canon l'arracha à sa contemplation douloureuse.

L'escadre reprenait son chemin.

Elle changea de route, et, laissant Granville à bâbord, gagna la haute mer, selon l'oblique qui régulièrement aboutit à St-Malo. Le jeune homme la vit fuir et maintenant plus alerte, marcher vers le sud-ouest.

C'en était fait. La vision avait passé. Le fantôme de la vie ardente, de la gloire superbe, des triomphes par la lutte, venait de traverser le tableau enchanté. Il ne restait plus que le cadre de la seule éternité que l'homme perçoive en ce monde, celle de la mer mobile et capricieuse, étalée en ce moment sous le soleil au zénith. L'abîme demeurait avec sa voix murmurante, et, au-dessus de l'abîme, ce morceau d'une terre brisée dont une volonté plus haute avait dispersé les débris à la surface de l'Océan.

Et sur ce morceau de terre, debout près d'une tombe, un vivant, immobile, contemplait alternativement l'infini des cieux et de la mer, enfermant le néant de l'homme.

Un soupir gonfla sa poitrine; une plainte vint à ses lèvres:

—Et moi aussi j'ai été tout cela!

Alors, comme honteux de sa faiblesse, de ses regrets, il s'agenouilla sur la pierre, et, gravement, il murmura:

—Pour toi, Jeanne, c'était pour toi!

II

Cette année-là, juillet avait été superbe et août commençait brûlant.

Granville avait reçu ses visiteurs habituels et même extraordinaires. La plage de St-Pair, ce rendez-vous des moyennes fortunes et des familles nombreuses, regorgeait de monde. Le parcours de la ville à la plage est si facile. On monte si allègrement la côte de quarante cinq mètres qui mène à la plate-forme de l'église Notre-Dame et, de là, la mer est si merveilleuse, que l'on se porterait en plus grand nombre sur ce point de la côte, si l'on connaissait mieux au sein de nos agglomérations urbaines, les admirables tableaux qu'on peut être appelé à y contempler.

A la descente de la côte qui s'abaisse en pente douce vers St-Pair, parmi les ondulations du amelon central de Granville, se dresse un chalet tout neuf, construit en briques, entouré de baliveaux naissants et déjà flétris par les vents salés.

C'était, parmi les habitués des deux plages, un sujet à commentaires que la vue de ce chalet, ouvrant pour la première fois ses huit fenêtres sur la mer.

On l'avait achevé en mai de bâtir, après l'avoir commencé en janvier; on venait de le meubler en juillet, et déjà, selon l'expression consacrée, il se trouvait des gens pour en "essuyer les plâtres".

Or, ceux qui habitaient ainsi cette demeure improvisée n'étaient point des locataires, mais bien les propriétaires eux mêmes. M. de Buheil, riche financier parisien, et sa fille Jeanne, dont la rumeur qui l'avait précédée disait qu'elle était belle à miracle.

M. de Buheil et sa fille n'arrivèrent pas seuls à Granville. Mlle Jeanne avait une demoiselle de compagnie, chaperon passablement nécessaire à cette beauté tyrannique. En outre, deux dames et deux petites filles, ces dernières âgées de douze à quinze ans, faisaient escorte, le tout sans préjudice d'une garde d'honneur formée par MM. Gustave de Mallans, Georges Dugardin et Paul Hautfrion, trois des plus renommés sportsmen de la capitale, et l'Anglais Davis Elphinstone, champion de tous les jeux et distractions du Royaume-Uni, le plus infatigable nageur de l'Europe.

Tout ce monde s'était abattu bruyamment sur Granville et St-Pair, au grand désespoir de Dinard et Paramé, leur port d'attache habituel. M. de Buheil, en effet, grand vieillard tout blanc, très beau et très digne sous ses larges favoris britanniques, possédait à Paramé une villa superbe, proche le palais indien que le prince de Galles a fait transporter, pièce à pièce, pour son usage personnel, dans cette station essentiellement mondaine.

On se demandait même à Granville pourquoi les nouveaux venus avaient déserté leur centre habituel d'opérations et d'extravagances pour se rabattre sur la plus tranquille, la moins turbulente des retraites.

Jeanne de Buheil donnait gain de cause aux bons comme aux mauvais propos. Véritable statue animée, chef-d'œuvre accompli par la nature dans la plus séduisante des argiles humaines, elle pratiquait, à l'endroit de ce qu'on nomme les convenances, le plus insouciant dédain dont une femme puisse faire montre. Quand elle descendait sur la plage, dans son costume de flanelle blanche, la chevelure débordant de la résille qui la contenait à grand'peine, c'était dans l'assistance un frémissement électrique, un effet de ce magnétisme souverain que la beauté épand autour d'elle en effluves enivrants.

Avec cela elle était bonne—bonne autant qu'on peut l'être. Insoucieuse et rieuse, elle laissait d'or couler de ses doigts roses. Or, elle en avait beaucoup de cet or, que son père, véritable idolâtre, répandait au moindre de ses caprices. Les pauvres la connaissent bien; n'ayant pas de raisons pour être envieux, ils pouvaient d'autant plus aisément lui témoigner leur reconnaissance. Avec ces qualités du cœur et du visage, Jeanne avait tous les dons de l'esprit. Artiste en tous genres, elle peignait comme une fée, touchait à ravir le piano et la harpe, accompagnant elle-même la plus incomparable voix de contralto qui ait jamais chanté dans la gorge d'une femme.

Les adorateurs ne lui manquaient pas. Elle en riait et les laissait perdre leur temps et leurs soupirs. Le flegmatique Elphinstone — il n'y a que les Anglais pour faire de ces propositions-là—l'avaient défiée à la nage. Elle l'avait battu dans une course de Dinard à Paramé, avec escale à St-Malo. Il avait demandé une revanche, et Jeanne avait répondu:

"Quand vous voudrez."

Le matin même où elle se montra pour la première fois à Granville, elle tint une conversation fort gaie à l'une de ses compagnes de séjour, Mme Dumarroy, la mère d'une d'une des petites filles.

—Voyez-vous, ma chère amie, mon père n'en fait point d'autres. Je lui demande en décembre de louer, pour cette saison, un pied-à-terre, à Granville. Il me répond: "Allons! Jeanne, encore un caprice!" Il me tape sur la joue; nous n'en reparlons plus, et, naturellement, j'oublie. Or, il y a quatre jours, il entre dans ma chambre, me met son baiser habituel au front, et, sans préambule:

—Fais tes malles, fillette. Nous partons demain.

—Nous... partons?

—Mais, assurément. Est-ce que tu ne t'y attendais pas un peu?

—Moi? Pas le moins du monde. Et où allons-nous?

—A St-Pair, inaugurer notre chalet

—Je vous laisse à ma stupéfaction. Voilà comment mon père fait les choses.

Le Mariage de Servanne

Par Marie STEPHANE

sera publié dans notre numéro d'octobre, et nos lecteurs goûteront ce délicat roman où l'infâme jalousie d'une femme trame d'odieuses machinations pour séparer deux coeurs sincèrement unis et pour briser un foyer heureux. Digne dans sa douloureuse épreuve, fière dans son amour et forte de son droit d'épouse, l'héroïne fait bravement face au danger et elle a tous les courages pour reconquérir son bonheur.

A prix de luttes et de sacrifices, la jeune femme réussit à déjouer les intrigues de la méchante créature . . . mais nous laissons à nos lecteurs les surprises de la lecture émouvante des dernières pages de ce roman délicieux.



Festival
16-17-18 Octobre

de la Chanson, des Danses et des Métiers du Terroir

UN autre Festival de la Chanson, des Danses et des Métiers du Terroir aura encore lieu à Québec cet automne, au Château Frontenac—les 16, 17 et 18 octobre. Ce sera le renouvellement des brillants Festivals qui, en 1927 et 1928, firent accourir à Québec tous ceux qui s'intéressent à nos vieilles traditions et qui savent goûter le charme de notre foklore.

Le programme préparé pour cette célébration sera intéressant et varié. Il comprendra la représentation de "L'Ordre de Bon Temps", un opéra-ballade inspiré par un épisode de l'hivernement de Champlain à Port-Royal en 1606—d'une noce canadienne du bon vieux temps, avec gigues, cotillons et violoneux—de vieilles danses françaises, avec costumes pittoresques de l'époque.

Un groupe de Métis de l'Ouest viendra exécuter des danses caractéristiques, qu'ils tiennent des anciens "voyageurs", leurs ancêtres. Des fileuses et tisseuses expertes, y donneront des démonstrations de leur art en chantant les vieilles complaintes d'antan.

Les séances de ce Festival seront données dans les salles spacieuses du Château Frontenac, où la plus cordiale bienvenue sera réservée à tous les visiteurs.

Pour brochurette et tous renseignements, s'adresser aux bureaux du Pacifique Canadien.

Des taux spéciaux seront en vigueur au Château Frontenac pour la durée du Festival: $8.00 par jour pour chambre double, avec bain, occupée par deux personnes. $5.00 par jour pour chambre simple avec bain. Système européen.

Château Frontenac

Un hôtel du Pacifique Canadien

LES DEUX JEANNE

Quand elle eut parcouru la plage d'un bout à l'autre, ce qui se fait très vite, elle revint à la Tranchée des Anglais. En moins de deux heures, étant données les distances, elle avait visité la côte, vu St-Pair et la Ville-Haute, escaladé le roc du Sémaphore. Quelques points bruns de l'horizon attiraient ses regards. Elle s'approcha d'un vieux pêcheur qui fumait en paix son brûle-gueule.

—Mon ami, demanda-t-elle, qu'est-ce qu'on aperçoit là-bas?

Le bonhomme se retourna, ôta sa pipe d'entre les dents noircies qui la retenaient, et, saluant respectueusement la belle jeune fille qui l'interrogeait:

—Ça là-bas, mam'zelle, c'est les trois Houguenants, l'île Longue, la Grande-Ile, sans compter les trois petites,—qu'on les nomme aussi les îles Chausey.

—Les îles Chausey! Ah! Est-ce qu'on peut y aller?

—Dame! puisque tout le monde y va.

—Et quelle est la distance?

—Dame! mam'zelle, ça varie.

Jeanne éclata de rire.

—Comment, ça varie?

—Pour sûr. Pour un boulet de canon, c'est à 11 kilomètres trois cent dix-sept mètres, ou, comme nous disons, nous autres marins, six milles et demi. Mais pour un nageur ou pour un bateau, c'est quelquefois plus long et quelquefois plus court, selon que le vent souffle de la Manche ou de la côte.

—Ah! très bien! s'écria Jeanne. J'ai compris.

—Oui, poursuivit le vieux. C'est même le plus souvent trop près, attendu qu'on touche tout de suite à l'éternité. J'ai connu de bons marins qui n'en sont pas revenus, et il y a des malins qui rient quand on leur conte que le diable se loge plus souvent qu'on ne croit dans les cent cinquante cailloux que vous voyez là-bas. Mais enfin, c'est pas pour vous faire peur, et quand il vous plaira d'y faire un tour, je vous y mènerai tout de même, ma belle demoiselle, sans que vous ayez besoin de craindre, tant seulement un petit quart d'heure. Le père Yvon Toulfran, que je m'appelle, il en a vu bien d'autres, allez, dans les parages de l'île de Sein.

—Tiens, vous êtes donc Breton, mon brave!

—Un peu, je vous écoute. Même qu'il n'y a pas plus Breton que moi. Seulement ma femme est de ce pays-ci, et je me suis établi baigneur à St-Pair, pour vous servir.

—Eh bien! j'aurai recours à vous, maître Yvon Toulfran. A propos, elles sont inhabitées, ces îles?

—Oh! pas toutes. Il y a des carrières de granit, du varech pour les chimistes. Il y a même un ogre dans une qu'on appelle le Grand-Bouf.

—Vous dites?

—Je dis: un ogre. Même qu'il est bien connu par ici.

Ce mot "ogre" avait fait accourir la petite Dumarroy, qui jeta une exclamation gouailleuse dans le dialogue.

Le vieux marin hocha la tête et sourit:

—Faut pas en rire, ma petite demoiselle. Pour le certain que ce n'est pas un ogre qui mange les enfants. Tout au contraire, c'est un homme jeune, très beau et très bien et qui connait la navigation. Seulement, on l'appelle comme ça, par ici, parce qu'il habite tout seul avec une domestique sur le Grand-Bouf, qu'il navigue tout seul, qu'il ne dit jamais un mot à personne quand il vient à terre, et que les gens qui passent en vue du rocher l'ont vu souvent le soir, assis au bord de la mer, occupé à regarder les étoiles.

—Oh! oh!—se récria Jeanne—voilà assurément un étrange personnage! Est-ce qu'on ne peut pas aller le voir?

—Bien sûr, ça se peut, mam'zelle. Seulement, ce n'est pas très commode. Je suis un vieux matelot, eh bien! je ne répondrais pas d'aborder l'îlot sans encombre à marée haute. Il a une vraie ceinture de ressac.

Jeanne fit claquer ses mains l'une contre l'autre.

—Vous me mettez en goût, maître Toulfran. Il faudra que vous m'y conduisiez.

—Tout de même, mam'zelle, à marée basse.

—Non pas, à la haute mer, s'il vous plaît. Et peut-on y aborder à la nage! Vous me mèneriez à moitié route avec votre bateau.

—Hum! Trois milles, c'est trop pour un homme, donc encore plus pour une femme.

—Qui dit que c'est trop?—interrogea une grosse voix à l'accent britannique très prononcé.

On se retourna. C'était Davis Elphinstone qui avait parlé. Le matelot fit une grimace.

—Les Anglais—risqua-t-il—sont des casse cou dont je n'ai pas la garde. S'il plaît à milord de se noyer, qu'il le fasse Je ne l'en empêcherai pas.

Jeanne interpella Elphinstone.

—Vous entendez, *dear sir?*

—Oui, fit l'Anglais avec un sourire bruyant et puisque vous me devez une revanche, mademoiselle, vous ne trouverez pas mauvais que je vous la demande en cette occasion.

Elle allait répondre. Le baigneur s'interposa.

—Ne faites pas cela, mam'zelle. Ce serait trop drôle de courir le risque de vous noyer pour faire plaisir à quelqu'un qui n'a pas de bon sens, pour le sûr.

L'Anglais s'irrita.

—Dites-donc, l'homme, taisez-vous, je vous prie. Je sais ce que je peux faire, entendez-vous, et je ne suis pas fou.

Mais Toulfran était lancé. Il poursuivit avec véhémence:

—J'ai dit que vous n'aviez pas de bon sens et je le répète. Savez-vous bien ce que c'est que trois milles passés à la nage, monsieur? Et ce sont des milles qui comptent double, parce que la mer, par ici, est pleine de surprises et de pièges. J'ai déjà vu trois de vos compatriotes se noyer en tentant des folies du même genre. Je refuse en tous cas de vous accompagner.

En ce moment, tout un groupe s'était formé à l'entour des causeurs. Les habitués de la plage, en vrais badauds, faisaient le cercle. D'autres voix s'élevèrent.

—Mademoiselle de Buheil, fit M. de Maillans, ce brave pêcheur a raison. Nous n'autoriserons jamais une pareille extravagance.

Jeanne se redressa, l'œil étincelant, la lèvre tremblante. Surexcitée par quelques sourires sceptiques de la foule, elle répondit:

—Monsieur, je n'ai d'autorisation à prendre que de moi-même, et je vous prie de le croire. J'accepte donc le défi de M. Elphintone. Vous nous suivrez en bateau, si le cœur vous en dit, et nous aurons alors toutes les chances d'en réchapper au cas d'un danger vraiment sérieux.

Le vieux Yvon avait baissé le front. Il ôta son bonnet.

—Mam'zelle, dit-il, vous avez un père et une mère n'est-ce pas!

—J'ai un père, mon ami.

—Eh bien! je ne vous contrarierai pas. Seulement promettez-moi de vous en tenir à mes avis.

—Oui, si vos avis ne sont pas contraires à ma résolution.

—Voici ma demande: Attendez seulement huit jours. Nous avons des grains depuis plus d'une semaine, et le vent tient constamment au Noroît. Mais, en cette saison, il tombe presque toujours à l'Est ou au Sud. Laissez les grosses vagues disparaître.

—Soit! répondit Jeanne émue. Vous êtes un brave homme, maître Toulfran, et je vous remercie. J'attendrai huit jours.

Et comme elle reprenait le chemin de la ville:

—Huit jours, monsieur Elphinstone! cria-t-elle allègrement à l'Anglais. Vous avez tout le loisir de vous entraîner. La traite sera longue et dure. Prenez vos dispositions en conséquence.

. . . . . .

Personne, en la circonstance, ne prit garde à l'arrivée sur la plage, et proche du groupe, d'un jeune homme au teint hâlé par le soleil et l'air de la mer, à la démarche singulièrement fière et noble. Celui-ci fit une halte de quelques minutes, tendit distraitement l'oreille aux bruits de la conversation, et, haussant les épaules, s'éloigna d'un pas alerte dans la direction de St-Pair. Les mains dans ses poches, la marche cadencée par ce balancement propre aux marins, il paraissait tout à fait étranger à la vie exubérante de la station balnéaire.

Quelques personnes l'aperçurent lorsqu'il était déjà assez loin. Une rumeur courut parmi les baigneurs.

—L'ogre! Voilà l'ogre!

En ce moment, Jeanne de Buheil et ses compagnons remontaient la côte. Tous entendirent le cri. La jeune fille s'arrêta curieusement.

—Ha! ha! C'est donc là ce mystérieux philosophe qui vit seul dans une île déserte de l'océan! Je donnerais quelque chose pour voir en face de Robinson du 19e siècle. Par malheur il nous tourne le dos.

—Voulez-vous que j'aille vous le cherche offrit galamment le beau jouteur Paul Hautfrion.

—Eh! vous en seriez bien capable! plaisanta la jeune fille. Mais tenez-vous tranquille. Ne devons-nous pas, dans huit jours, aller lui rendre visite jusque dans ses domaines?

—Vous avez raison, répondit le sportsman. M'est-il permis de vous poser en passant une toute petite question?

—Posez, posez, mais perdez en l'habitude.

Hautfrion se mordit les lèvres.

—En vérité, est-il possible qu'une bouche aussi charmante puisse distiller autant de méchantes paroles à l'adresse de ceux qui vous adorent!

—Pardon! rectifia la jeune fille, ceci est une réflexion que je goûte d'autant moins qu'elle retarde la question que vous voulez m'adresser.

—En ce cas, je m'exécute.

—Bien, soyez bref! S'il s'agit pour vous d'un suicide, ce n'est pas une raison pour assassiner autrui de vos indiscrétions. Je répondrai s'il me convient.

Le jeune homme hasarda une interrogation.

—Mademoiselle, il nous est bien permis, ce me semble, de vous demander par quels moyens il nous serait possible de vous conquérir. Nous sommes ici quatre malheureux, les derniers survivants ou peu s'en faut, d'une nombreuse légion que vous avez impitoyablement immolée sous vos dédains. Or, nous tenons à vivre, et, tous les quatre, nous nous sommes juré alliance. Celui d'entre nous que vous honorerez du choix sera, par là même, respecté des trois autres. Nous le proclamerons le plus heureux homme de la terre, et nous courberons le front sous le malheur de nos destinées opposées.

Jeanne se mit à rire de bon coeur.

–Ah! monsieur Hautfrion, voilà des déclarations qui vous relèvent grandement dans mon esprit. Et, si je ne choisis pas?

—Ca, c'est impossible! dit gravement Elphinstone.

—Tiens, milord, et pourquoi donc?

—Parce qu'une noble jeune fille comme vous ne pourra se résoudre à faire, pour toute leur vie le désespoir de quatre dignes gentlemen comme MM. de Maillans, Dugardin, Hautfrion et moi.

—En ce cas, messieurs, faites huit jours de retraite. Pratiquez le jeûne des folies et l'abstinence des extravagances Tâchez d'oublier que vous êtes des hommes du monde, et tâchez de n'être plus que des hommes. Qui sait? Je vais me recueillir moi-même. Peut-être, au bout du compte, me serai-je résolue à ce choix â qui doit faire le malheur de trois d'entre vous. Allez, maintenant; nous nous reverrons dans huit jours.

Et, comme fatiguée d'avoir été trop longtemps sérieuse, elle leur donna congé d'un joyeux éclat de rire, tout en leur jetant un adieu amical du bout de sa main gantée.

Les quatre jeunes gens s'inclinèrent, et, sans prononcer une parole, sans laisser échapper un murmure, la regardèrent gravir la côte jusqu'au moment où elle franchit le perron de la villa de briques. Alors, ils se retournèrent, la mine un peu basse.

—*Well*, demanda l'Anglais, messieurs, est-ce que notre convention tient toujours!

GRATIS — Service d'Argenterie de 26 pièces
"TUDOR PLATE"

Voir page 37

LES DEUX JEANNE

—Toujours, répliquèrent ses trois compagnons.

Ils échangèrent des poignées de main et se séparèrent.

III

Jeanne, rentrée chez elle, éprouva le besoin de s'isoler. Elle alla tout de suite s'enfermer dans sa chambre.

C'était sur la mer que prenait jour la chambre de Jeanne, une chambre tendue de rose, capitonnée de satinette, aux rideaux mollement arrondis autour des fenêtres et du ciel de lit. De ce point, la vue embrassait l'admirable panorama.

La jeune fille s'assit dans la baie, sur une chaise longue, et, distraite, rêveuse, laissa ses regards errer sur l'étendue.

Elle la connaissait bien, cette mer, et toute la côte, de St-Jean-de-Luz à Dunkerque, la connaissait aussi. Dans cette nature de femme nerveuse et impressionnable, la mer seule avait laissé son empreinte indélébile. Ni les joies bruyantes du monde, ni les fêtes raffinées de Paris, ni les satisfactions, ou plutôt les satiétés d'une existence continuellement riche et heureuse, n'avaient pour Jeanne les attraits puissants de ce voisinage solennel.

Elle avait aimé la mer d'abord comme on aime l'inconnu, c'est-à-dire par un sentiment où se mélangent à doses égales la curiosité, l'admiration et la crainte. Puis, énergique et folle, elle avait bravé cet inconnu, se l'était rendu familier, domptant la vague, se jouant des obstacles, se riant des périls. Et l'Océan l'avait payée de retour; il aimait cette fille audacieuse, excessive.

N'avait-elle pas comme lui des caprices sans frein ?

Elle était le bonheur et la terreur de son père. A vingt et un ans, elle n'était point mariée, se refusant obstinément à tous les partis qu'on lui offrait.

Il y avait douze mois que les quatre beaux fils qui s'attachaient à ses pas avaient entrepris de vaincre ses dédains. Chacun d'eux avait ses mérites, très réels. Le plus âgé, Davis Elphinstone, à trente-six ans en marquait vingt-huit. Fort comme plusieurs Turcs, cadet de famille que, d'un instant à l'autre, la mort d'un oncle sans enfants allait rendre lord et quinze à vingt fois millionnaire, il était généreux et brave, mais trop infatué de sa personne, sous les dehors les plus modestes.

Gustave de Maillans, cavalier accompli, lui aussi, brave comme un héros d'Homère, tombé percé de deux balles sur le champ de bataille de Gravelotte, était, à cette heure, chef d'escadrons de réserve, porteur d'un joli portefeuille de valeurs très sûres et d'une des plus fines têtes d'homme de trente ans que l'aristocratie française possède encore. Georges Dugardin, simple, bon, désintéressé, imberbe, aimait Jeanne comme on aime les saints, et si ce grand amour n'était point payé de retour, il était certain, d'avance, que ce doux garçon, au cœur et au regard de vierge, embrasserait avec joie les sublimes mortifications de la chair.

Restait Paul Hautfrion, redoutable et redouté, même du flegmatique Davis, même de l'impétueux Maillans. C'est qu'en effet quand on voulait l'étudier, on se trouvait en présence d'un être hybride et compliqué, singulière combinaison d'astuce et de générosité, de courage physique et de lâcheté morale.

Ce n'était point que Paul Hautfrion fut ce qu'on appelle un "méchant homme", loin de là. Mais il était susceptible de le devenir au gré des circonstances, étant, par excellence, de cette famille d'êtres haïssables qu'on nomme des égoïstes. Egoïste, il l'était dans toute l'acception odieuse de ce mot. S'il obligeait un ami, s'il aimait une femme, s'il secourait un malheureux, ce n'était que pour lui-même. Sa fortune, très inférieure à celle de ses amis, était prudemment administrée. Hautfrion n'était ni joueur ni avare.

Il mangeait au total ses vingt-cinq mille livres de rentes, mais en homme qui sait que la jeunesse a un lendemain, et que, pour la prolonger le plus loin possible, il faut savoir ménager, ainsi qu'on ménage un bon cheval, les ressources du bien être, d'une santé robuste, d'un estomac effarouchable, d'une cervelle exigeant l'équilibre.

De sa chaise longue, Jeanne regardait la mer. C'étaient les vagues, sans doute, qui lui portaient ces réflexions sur les hommes et les choses. Elle arrivait à une heure critique de la vie des jeunes filles, celle où l'idéal primitif, adoré, poursuivi en dépit de toutes les railleries, ne résiste pas à l'usure lente de la désillusion. Quand la froide raison se fait jour dans une âme féminine, elle a tôt fait de corroder et d'user les tissus de gaze, les trames féeriques de l'imagination. Jeanne n'avait jamais cru beaucoup aux paladins.

Mais elle avait toujours aimé à se dire que le paladin n'est pas une pure chimère. La logique enseigne que "ce qui est possible est".

Mlle de Buheil avait encore une petite place réservée aux espoirs qui flattent l'amour-propre. Le mari de choix, ce mari impossible que les banalités de la première jeunesse confectionnent avec les morceaux de leurs propres désirs, était devenu pour elle un être de raison auquel elle pouvait, devait croire. Ce qui n'était point fait pour les autres devait l'être assurément pour elle.

Mais telle était la suprême concession qu'elle faisait à la folle du logis. Et déjà elle se sentait hantée par ces retours de la sagesse pratique qui conseille aux jeunes filles de se résigner à la transformation de l'idéal, de prendre leur parti de la fuite des rêves. En ce moment même, accoudée, baignée par la brise, bercée par le clapotis des lames, elle passait en revue les quatre candidats qu'elle venait de congédier. Elle trouvait Elphinstone fat et gourmé, Maillans hautain et irascible.

La pure et calme tendresse de Dugardin l'eût peut-être charmée, si la nature même de son caractère, de son éducation, de ses goûts, ne l'eût inclinée au dédain d'un époux moins viril qu'elle même. Quant à Hautfrion, il était certain qu'il avait le plus de chances.

Jeanne l'admirait de son entière et constante possession de lui-même; elle goûtait sa réserve froide, son sarcastique mépris de l'universalité des hommes, et bien qu'au fond du cœur elle se découvrit une instinctive antipathie pour cet homme si parfaitement supérieur aux enthousiasmes, elle ne sentait pas moins le rouge lui monter au front chaque fois que ce regard froid et hardi la dominait. Un peu lasse de méditer, elle abaissa le store et, ses pensées s'apaissant dans une profonde rêverie, il lui parut qu'elle lisait pour la première fois dans le livre de sa vie.

IV

Les huit jours de retraite que Jeanne avait imposés à ses soupirants touchaient à leur fin. Dès la veille du jour fixé pour l'accomplissement du pari, elle reçut les quatre cartes de bristol glacé portant les quatre noms. Aussitôt, elle fit savoir aux quatre amis qu'elle désirait les voir sur le champ pour déterminer avec eux les conditions du match. Aucun d'eux ne se fit attendre, d'autant plus que M. de Buheil avait enveloppé le rendez-vous d'une invitation à déjeuner.

Il était fort inquiet, cet excellent M. de Buheil, le modèle des pères complaisants. Cette fois, pourtant, le caprice de sa fille l'avait réellement alarmé. Il était allé aux renseignements et avait appris la distance des îles Chausey à la côte. Onze kilomètres, soit près de six kilomètres à faire à la nage en plein courant de flot ou de jusant, puisqu'il était convenu qu'une embarcation les conduirait toujours à moitié route du rivage. Il prit donc Jeanne à part, lui fit des remontrances un peu vives, auxquelles la folle créature répondit en se jetant impétueusement au cou du vieillard.

—Que veux-tu qu'il m'arrive ? demanda-t-elle avec son insoucieuse gaieté. Le temps est magnifique, et tu sais comment je nage. D'ailleurs, par surcroît, je serai accompagnée d'excellents nageurs. Enfin, les bateaux ne manqueront pas, et nous avons pris soin de retenir le meilleur patron de la côte, Yvon Toulfran.

En cette dernière assertion, Jeanne dépassait la vérité, car la vérité était qu'elle n'avait fait encore aucune démarche auprès du vieux baigneur. Mais, ici encore, son incroyable chance la servait, et même en pensant mentir, elle ne mentait pas. Davis Elphinstone avait pris les devants et retenu la place. Après le dîner, la



Un beau manteau de cuir est indispensable

Aucune garde-robe n'est complète sans une jaquette de cuir. Elle est très utile en plusieurs occasions, toujours élégante, distinguée et confortable. Les modèles "ACME" sont les plus beaux par leur coupe élégante et leur "caractère" personnel. Demandez à votre marchand les jaquettes de cuir ACME.

ACME GLOVE WORKS LIMITED

MONTREAL

Le téléphone le plus occupé de la maison



APRES TOUT, personne ne désire écouter les conversations de sa servante; ni lui refuser l'usage du téléphone. Et puis la cuisine c'est l'endroit d'où elle doit commander les provisions. De plus un téléphone dans la cuisine vous évitera bien des pas inutiles.

Vous épargnerez du temps et vous éviterez des ennuis avec des postes supplémentaires dans le boudoir, la chambre à coucher, le garage et la cuisine. Le coût en est très modéré.

Téléphonez à notre bureau d'affaires pour plus amples informations.

La Compagnie de Téléphone Bell du Canada.

THE BELL TELEPHONE COMPANY OF CANADA — LOCAL LONG DISTANCE TELEPHONE

LES DEUX JEANNE

conversation fut tout naturellement mise sur le chapitre du pari.

—Eh bien! demanda Jeanne nonchalamment, avez-vous pris toutes les dispositions?

—C'est fait, Miss, répliqua l'Anglais avec suffisance.

—Ah! Et quelles sont ces mesures?

—Voici: le patron Toulfran nous loue un grand cotre. Il n'a pas voulu nous conduire lui-même, disait qu'il ne prêterait jamais les mains à l'accomplissement d'une folie. Comme le bruit s'en est répandu en ville, bien des gens veulent assister à la partie. Nous serons dix suivants, plus deux à bord du cotre. Après ça nous ne défendrons pas aux curieux de nous accompagner en plus grand nombre.

—Très bien, monsieur, fit Jeanne en battant des mains, vous êtes un gentleman accompli; vous faites bien les choses. Et l'heure du match?

—Neuf heures. Ce sera le moment de la marée. Nous serons à dix heures au point précis du départ, c'est-à-dire au moment le meilleur du plein pour éviter les récifs et franchir les six kilomètres de parcours.

—Et le but?

—Le but? Mais vous l'avez fixé vous-même: c'est le Grand-Bouf, le domaine de "l'Ogre" en avant des Houguenants.

—Eh bien, conclut Jeanne, voilà qui va bien! Rendez-vous est pris pour huit heures et demie du matin, ici même, sur la plage. C'est d'ici que nous partirons en chœur.

Rentrée dans sa chambre, elle se fit apporter une carte de la côte et y étudia avec une scrupuleuse attention le théâtre de ses exploits.

En avant de la plus grande des Houguenants, se dresse un rocher plus élevé que les autres et d'où la vue peut s'étendre jusqu'à Jersey sans le secours de la lunette d'approche. Il porte simultanément le nom anglais de l'Ox, et le nom normand de Grand-Bouf ou Buf, corruption évidente de Boeuf, qui traduit le mot saxon Ox.

Le "Grand'Bouf" était le domaine de cet habitant assez étrange, celui-lé même qu'on appelait l'Ogre, sur la côte, non pour ses moeurs féroces, il jouissait au contraire de l'universelle vénération, mais pour la vie solitaire et recluse qu'il s'était imposée. Ce misanthrope ne venait jamais à terre que pour y faire ses provisions, soit qu'il y descendit seul soit qu'il fût accompagné d'une vieille femme, aussi taciturne que son maître, et que, dans le pays, on appelait "la Bretonne".

"L'Ogre" était un marin hors ligne. D'extraordinaires légendes couraient surlui. On ne comptait plus les bateaux de pêche qu'il avait sauvés, et toutes les sociétés de la Manche, de l'Ile et Vilaine, du Pas-de-Calais, de la Somme, du Finistère lui avaient prodigué leurs médailles. Le farouche sauveteur s'était contenté d'ordonner qu'on les suspendit dans la chapelle de la Vierge, à l'église Notre-Dame de Granville, et c'était un dicton dans la population maritime de la côte que l'Ogre était "fabricant d'ex-voto".

Tous ces détails, Jeanne de Buheil les ignorait. Mais ce qu'elle savait du personnage suffisait à exciter au plus haut point sa curiosité. Ce motif seul l'eût déterminée à tenir le pari.

Elle fut sur pied le lendemain à six heures, fille matineuse, en cela bien différente des belles mondaines de sa caste. La traite qu'elle allait fournir exigeait qu'elle fit provision de forces, et, d'autre part, l'exercice même de la natation lui ordonnait de manger assez à temps pour que la digestion n'eût rien à redouter d'une immersion dans l'eau froide.

Jeanne s'acquitta de ce soin avec la prudence et l'art d'un sportsman émérite. Elle ne mangea que fort peu, mais, en revanche, des choses tout à fait substantielles. Aussi, lorsque huit heures et demie sonnèrent, se trouva-t-elle allègre et bien entraînée, sur la plage, au pied même de la villa.

La mer montait. Ainsi qu'on l'avait prévu, un public nombreux s'était donné rendez-vous aux alentours du chalet. Une dizaine de petits yachts et de bateaux de plaisance se disposaient à suivre le cotre du père Yvon Toulfran, élégante et solide embarcation qui se balançait sur son ancre, pimpante et légère sous sa parure de galhaubans raidis.

Jamais circonstances ne s'étaient montrées plus propices à plus hasardeuse expédition. La brise soufflait du sud-est. La mer, unie et calme comme un lac d'huile, était entièrement bleue. Bleu aussi le ciel, où pas un flocon ne mettait sa tache blanche. La marée donnait à peine à l'œil la sensation d'un grossissement progressif de la nappe liquide, à l'oreille celle d'un susurrement analogue au glissement du sable sur le tamis des déchargeurs de quai.

Davis Elphinstone, vêtu d'un complet de coutil par-dessus son costume de bain s'approcha de Jeanne, la salua et, lui tendant la main.

—S'il vous plaît, mademoiselle, le moment est venu d'embarquer . . Elle ne se le fit pas dire deux fois. Ses doigts s'appuyèrent un instant sur le poignet de l'Anglais. Légère et vive, elle gravit la passerelle en tremplin et sauta dans une embarcation qui la transporta, avec Mme Dumarroy et ses compagnons, au cotre du père Yvon Toulfran.

Mme Dumarroy avait voulu être de la fête, beaucoup moins pour empêcher Mlle de Buheil de "faire des folies", selon son expression, que pour refléter au retour la gloire qui allait s'attacher à la hardie jouteuse.

Quand tout le monde fut installé, on entendit grincer la chaîne à l'avant, et l'ancre remonta sur le flanc du bateau. Les focs et la grand'voile furent hissés, et le cotre s'élança résolument contre le flot montant avec une fougue qui lui fit effleurer de son beaupré la crête de la première lame. L'instant d'après, il se dégageait de l'abri du cap Lihou et de la pointe du Lude. Alors, vent grand largue, il fila avec la grâce et la rapidité d'un goéland sur la tranquille surface, à peine ridée.

A sa suite, yachts, canots, baleinières, s'ébranlèrent d'un unanime mouvement. Ce fut comme le départ d'une vraie flottille, plus élégante et moins lourde que celle des bateaux pêcheurs de la côte, dont quelques-uns, pourtant, se laissèrent gagner par l'entrain de la curiosité. En même temps, de la plage, un hourrah s'éleva, au sein duquel il n'eût pas été possible de discerner les acclamations tout aussi enthousiastes des femmes et des enfants présents.

Puis les clameurs s'apaisèrent et se turent. C'est l'effet ordinaire de l'éloignement. Le cotre, qui avait pris la tête, dominait à vue d'œil. Le soleil levant couvrait d'or ses voiles et sa coque, et à mesure que la légère embarcation perdait ses couleurs chatoyantes il semblait qu'elles les versât à celles qui lui faisaient escorte.

A cent mètres environ de la Videcoq, on atteignit le point de départ de la joute. Le cotre amena ses voiles et stoppa. A la faveur de ce répit, tous ceux qui devraient prendre part à la lutte dépouillèrent leurs vêtements et se dressèrent sur le plat-bord.

—Un instant! cria Davis. A tout seigneur tout honneur. Que Mlle de Buheil s'élance la première.

Jeanne escalada le plat-bord. Même ceux qui se tenaient près d'elle n'eurent que la vision rapide comme un éclair de ses bras nus, tant fut prompt l'élan dans lequel, abandonnant son peignoir sur l'embarcation, elle se précipita dans la mer. L'eau la couvrit, et, la seconde d'après, elle apparut à vingt brasses en avant de la barque.

Alors elle se retourna, émergea à moitié de son humide couche et cria allègrement à son adversaire:

—Allons, monsieur Davis, j'y suis et je vous attends!

Déjà Elphinstone avait plongé. Et successivement, Maillans, Hautfrion, Dugardin et cinq ou six autres, stimulés par la railleuse bravade de cette fille folle, se mirent à tirer leur coupe le plus savamment qu'ils purent.

Certes, la mer se montrait débonnaire et encourageante. Les vagues avaient ces ondulations régulières du beau temps qui épargnent au nageur les efforts de la lutte et les fatigues de l'anhélation. Elles les portaient de toute la vigueur des deux ou trois cents mètres de profondeur de la masse. Ils étaient fort à leur aise pour se mouvoir et gagner du terrain. Les deux premiers kilomètres furent vivement parcourus. En réalité, la distance n'était plus que de trois mille cinq cents mètres. Mais c'est aux nageurs émérites qu'il faut demander combien de pareilles distances sont énormes à franchir quand on n'a pour avancer que la médiocre prise des paumes et du tarse.

Il devint bientôt évident que Jeanne et l'Anglais étaient les seuls concurrents d'importance. En effet, Dugardin rallia le cotre au bout du quart d'heure suivant. Cet exemple de défection amena immédiatement le rembarquement de plusieurs autres.

Jeanne, qui se jouait dans son élément familier, s'aperçut tout à coup de l'existence d'un courant changeant. En nageuse expérimentée, elle se laissa tout aussitôt saisir. Une sorte de déviation la fit obliquer de quelques pieds, mais par la même occurrence, elle prit sur Elphinstone, qui la serrait de très près, une avance de plus de cinquante brasses.

Alors, rassurée contre l'éventualité d'un échec, elle fit d'abord la planche et parcourut ainsi la moitié de l'étape dernière, pendant que l'Anglais, moins clairvoyant, épuisait son souffle à lutter contre les lames courtes, devenant plus dures à mesure que se faisait sentir davantage l'influence des roches à pic.

De fait, la situation commençait à offrir quelque danger. En effet, sur les arêtes très accores, l'eau semble prévenir le navigateur des périls ou, tout au moins, des difficultés de l'atterrissage. Plus la paroi lisse plonge profondément sous les flots, plus le ressac commence au-dessous de la ligne de ceinture, plus aussi le remous centrifuge oppose-t-il d'obstacles aux tentatives de ceux qui veulent aborder. Il faut une vigueur très caractérisée pour se risquer en de semblables parages à marée haute, car la lame qui vient heurter le rocher est redoutable, non seulement par son choc, mais surtout par l'obliquité de sa rechute sur elle-même.

Jeanne, infatigable, n'en éprouvait pas moins une crainte vague. Maintenant que la mer avait effacé recifs et brisants, elle redoutait les tourbillons subits que développe l'assaut de la vague.

La courageuse enfant se mit à nager en travers, d'une seule main, sentant toutefois un commencement de fatigue la gagner, maintenant quand même sa distance.

On voyait le "Grand-Bouf" émerger de l'onde, avec une de ses falaises en corne et l'énorme mufle de rochers qui lui tenait lieu de promontoire. Mais, en même temps, les hauts fonds grandissaient. L'eau très claire, les laissait apercevoir à dix ou quinze mètres de la surface. Le verdissement de la nappe, par plaques, indiquait même que, sur certains points, la profondeur n'était plus que de quelques pieds. Le cotre manœuvrait avec une extrême circonspection, car les courants se croisaient à présent en tourbillons glauques et confus. Encore cinq cents brasses et l'on atteindrait la côte. Seulement, par quel point l'aborderait-on?

Sur un signe que lui jeta la barque, Jeanne changea la route, et, doublant le cap à trois cents mètres, nagea hardiment vers le mur de granit qui simulait la corne du nord.

En ce moment, il se produisit à bord un mouvement. Le vent avait des sautes capricieuses, ce qui annonçait le passage d'un grain au large. On crut prudent d'amener la dernière toile et on navigua à l'aviron. Obligé de suivre les nageurs, le cotre s'engageait à leur suite, mais avec de visibles appréhensions. Les autres barques stationnèrent à distance respectueuse, n'ayant pas les mêmes motifs d'affronter le péril.

Il était évident qu'on s'était trompé, qu'on abordait le rocher par le mauvais côté. Si le père Yvon Toulfran eût été là, jamais on n'eût commis une semblable faute. Mais il était trop tard pour réparer la bévue. Il fallait la subir le moins désagréablement possible. En ce moment, le cercle centripète avait saisi l'embarcation et la portait droit sur l'angle formé par le promontoire du mufle et la corne du nord. On n'avait plus d'autre issue que de manœuvrer pour aborder la côte par le flanc, de manière à éviter un écrasement. Les nageurs s'entendirent héler à distance. Ils étaient tous épuisés, et, d'ailleurs, il n'y avait plus aucun mérite à poursuivre le match, car on pouvait considérer la partie comme terminée.

En arrière, à cinq ou six brasses, les autres embarcations faisaient cercle, immobiles, pour assister à la fin de l'épreuve; bon nombre d'entre elles, supposant que les jouteurs allaient prendre pied sur l'îlot, avaient déjà rebroussé chemin. Les bai-

LES DEUX JEANNE

gneurs suivaient de l'œil la hardie nageuse. Parmi les meilleurs nageurs, trois seulement tenaient encore et s'efforçaient de la rejoindre. Les autres avaient regagné la barque. Le vent tournait au Noroît. La mer devenait très grosse. Quelqu'un cria de la barque:

—Mademoiselle, arrêtez-vous. C'est assez.

Les roches du "Grand-Bouf" se montraient à cent cinquante brasses... Mais les brisants les cerclaient d'écume. En même temps, le ressac enflait les plus proches vagues comme des outres, qui se dégorgeaient en une seule explosion. M. de Maillans renonça à la lutte. Elphinstone et Hautfrion continuèrent. Mais, au bout de vingt brasses, Hautfrion éprouva un vertige. Une congestion le gagnait. Il se sentit couler et héla la barque.

Alors, Elphinstone se redressa un instant sur la vague et cria:

—Miss! assez, assez! Je suis battu!

Elle tourna la tête et lui jeta un éclat de rire insolent.

—Mais elle est folle! s'écria M. de Maillans, penché sur le plat-bord du cotre, —elle va se briser dans le ressac.

Et alors, tous ces hommes, pris de peur, sachant bien qu'aucun d'eux n'avait la force de l'arracher au gouffre si un tourbillon venait à se creuser, maudissant leur gageure stupide, se mirent à appeler simultanément l'imprudente fille, tout en accélérant la course du Jeune-Corentin. Une soudaine clameur d'angoisse leur échappa. Le cotre venait de talonner. A ce moment de la marée montante, les hauts fonds n'étaient pas suffisamment couverts. La quille venait de racler durement la ceinture de récifs de l'îlot. Force était de s'arrêter. On n'allait pas plus loin.

Les cris reprirent de plus belle:

Jeanne! mademoiselle! revenez, revenez, pour l'amour de Dieu. Mais elle ne revenait pas. Tout à coup, elle disparut. Elphinstone avait bondi à l'arrière et saisi un aviron pour virer. Le bateau donna violemment de la bande. Mal dirigé, l'impulsion de l'aviron le jeta à bâbord sur un mur de granit. La quille grinça de rechef. On venait de s'échouer par deux pieds d'eau sur fond de roche.

—Malepeste! Nous voilà pris! s'exclama Dugardin, consterné.

—Oh! répondit Hautfrion, nous, ce n'est rien. Avant dix minutes, nous serons à flot. Mais, elle?

Ils n'osèrent se regarder. Leurs appels furent vainement résonner l'écho. Aucune voix ne leur répondit. Alors ce fut pour eux un immense désespoir. Derrière eux, la côte de Granville s'allongeait dans le ciel clair. Le cap Lihou et la silhouette du Mont-Saint-Michel découpaient leurs arêtes vives. Devant, c'était la pleine mer sous le flux. Et juste à leurs pieds, commençait, en rampe à pic, l'un des promontoires de l'îlot. Ce cap les empêchait de voir plus loin, coupant leurs regards sur le reste de l'archipel.

Quand le flot vint les soulever sur leur piédestal, ils essayèrent d'en faire le tour. Mais alors ils s'aperçurent que le cotre avait une avarie grave, une voie d'eau à hauteur de la flottaison. Ils l'aveuglèrent du mieux qu'ils purent, et tous, pleurant comme des enfants, reprirent le chemin de Granville.

Qu'était-il donc advenu de Jeanne de Buheil?

V

Au moment où, du bateau, ses compagnons l'avaient rappelée, il n'était plus au pouvoir de Jeanne de revenir en arrière. Le premier cercle des remous venait de la saisir. Un choc très rude à la tête avait crevé son bonnet et dénoué sa chevalure. Elle en était étourdie. Brusquement, elle se sentit très lasse. Un besoin impérieux de repos pesa sur elle, alourdissant ses membres et ses paupières. Les grands nageurs connaissent ces défaillances. Elles sont, en quelque sorte, foudroyantes. C'est l'effet d'une congestion. Le cerveau s'engorge et s'alourdit; une paralysie momentanée immobilise les bras et les jambes, et l'on coule.

Jeanne se retourna. Derrière elle était la muraille de granit. Elle ne vit point le bateau. Elle jeta un cri. Un son vague jaillit de ses lèvres. Sa tête tourna. Mais, d'un suprême effort, elle franchit le cercle des grands blocs et prit pied.

Seulement, là, le vertige la reprit. Debout, elle sentit qu'elle allait tomber. Ses mains s'accrochèrent au vide.

Heureusement, en ce moment, une autre main vint vers la sienne. Un bras qui lui parut d'une grande vigueur la saisit à la taille et l'emporta. Elle se laissa faire, molle, alanguie, sans résistance. Et, pendant un temps inappréciable, elle demeura plongée dans une sorte d'assoupissement de tous les sens, un oubli de la vie qui fut presque une syncope. Une voix jeune et bien timbrée la réveilla comme en sursaut.

—Parbleu! madame, vous venez d'exécuter là un périlleux tour de force.

Elle leva les yeux et tressaillit. L'homqui lui parlait était d'une taille un peu au-dessus de la moyenne. Il avait cette maigreur caractéristique des marins, qui n'ont pas le temps de "faire de la graisse". Vêtu d'un complet de grosse flanelle bleue, le chef couvert d'un vaste chapeau de paille, les pieds chaussés d'espadrilles, il la regardait de deux grands yeux clairs et doux, la soutenant toujours de son bras gauche, sans effort.

Le sentiment de sa situation revint à Jeanne. Elle se rappela le lieu, l'heure. Elle se souvint de son costume, trempé d'eau de mer. En même temps, un frisson la secoua. Alors elle se dégagea, et, croisa ses bras sur sa poitrine.

Le jeune homme avait reculé de quelques pas.

D'un creux de roche, il détacha un paquet, et, de ce paquet, il tira un manteau d'homme, bleu comme le reste de son costume. Avec une autorité un peu brusque, il jeta le manteau sur les épaules de la jeune fille. Elle ne réfléchit pas et le revêtit en claquant des dents.

—Venez! prononça l'inconnu en se découvrant.

Elle fit quelques pas à sa suite. Mais, songeant à ceux qui l'avaient accompagnée, elle dit:

—Monsieur, j'ai des compagnons qui me cherchent, sans doute. Il serait... convenable que je les rejoignisse.

Il répondit:

—Madame, vos compagnons sont venus s'échouer, là, derrière cette pointe. Il n'est au pouvoir de personne de les rejoindre à cette heure, et ce qu'ils ont de mieux à faire, c'est de s'en aller dès que le flot les dégagera.

—Tenez, fit-il en lui montrant le cotre qui s'éloignait toutes voiles dehors, vous voyez, madame qu'ils ont suivi mon conseil.

Il avait un sourire ironique en prononçant ces mots. Un éclair passa dans les yeux noirs de Jeanne.

—Oh! s'écria-t-elle, est-ce donc ainsi qu'ils m'abandonnent!

Elle frémissait de colère. L'inconnu insista doucement:

—Ne vous irritez point. Peut-être qu'ils vous pleurent?

La jeune fille demanda à brûle-pourpoint:

—Est-ce ainsi que vous pleurez ceux que vous aimez?

La voix du jeune homme se fit sourde et rude:

—Je n'aime pas et je ne pleure pas.

Et, adoucissant les termes:

—Mais venez, madame. La brise fraîchit et vous courez le risque d'attraper une fluxion de poitrine. Chez moi, vous vous habillerez. Il y a du feu et un repas.

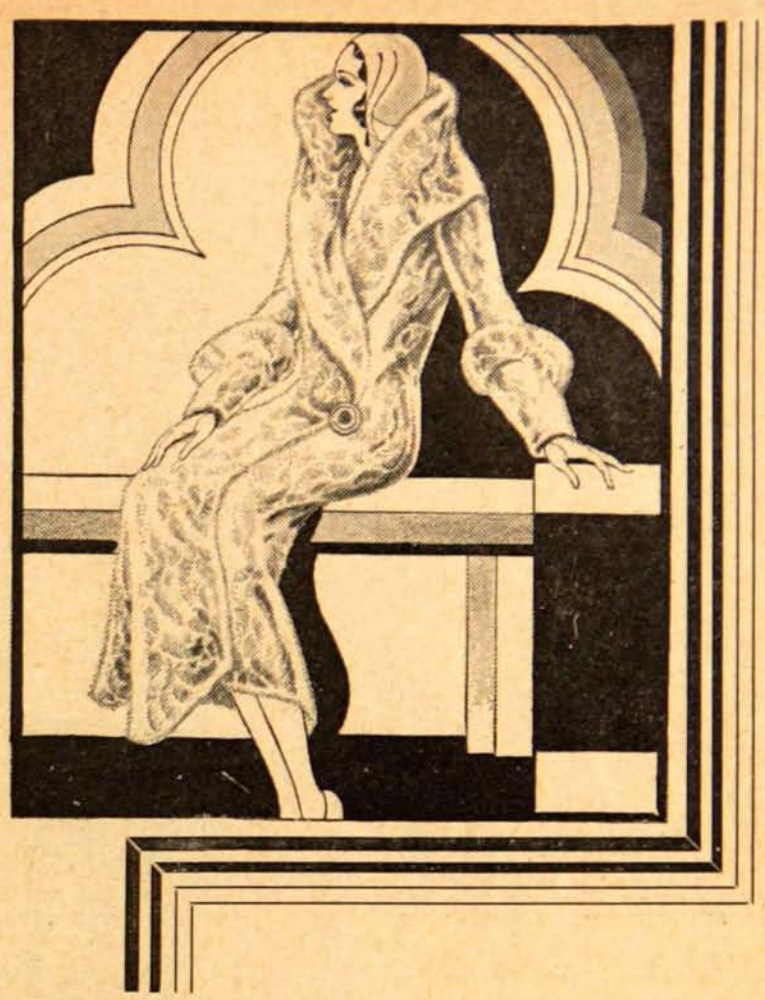
Comme elle hésitait, il ajouta:

—Et ma nourrice Mariannik, une médiocre femme de chambre, il est vrai; seulement elle est bonne, et cela me suffit.

Il dit cela simplement, mais la jeune fille crut y démêler une nuance d'émotion. Sans rien dire, elle le suivit. Maintenant, elle était sûre de ne pas se tromper. Elle l'avait reconnu. C'était l'homme qu'on lui avait montré sur la plage de St-Pair, le sauvage qui s'était condamné lui-même à la réclusion. Certes, le rocher n'était

OHE! LES GARS! — Gagnez une Tricyclette
C. C. M.

Voir page 37



DESJARDINS PRESENTE
SES CREATIONS 1930-1931

TEL un artiste dans la production d'un chef-d'oeuvre, à tout instant la vogue apporte à l'élégance quelque retouche nouvelle; et chaque automne, au Canada, les exquises créations Desjardins lancent la mode des fourrures.

L'harmonie de détails des modèles londoniens, le chic du dernier cri de Paris, le goût sobre des conceptions de New York ont place dans notre nouvelle collection 1930-1931, la plus riche et la mieux choisie que nous ayons réunie jusqu'ici.

Nous vous invitons cordialement à visiter nos salons, ne serait-ce que pour avoir un aperçu de la mode nouvelle. Vous pouvez ainsi, au début de la saison, faire votre choix parmi la variété complète de nos modèles.

Facilités de Paiement si Désirées

CHAS DESJARDINS & CIE. LIMITÉE

1170, rue St-Denis, Montréal

Les plus grands détaillants de fourrures de l'univers

A Paris et New York

LES CÉLÈBRES RÉDACTRICES DE BEAUTE

donnent le même avis pour avoir des

MAINS CHARMANTES



"Un soin de moins de 5 minutes par jour conserve les ongles brillants quand vous employez le nouveau Poli Liquide"

AVEC son instinct sûr pour tous les petits artifices qui accentuent son charme, l'élégante Parisienne a rapidement apprécié le flatteur brillant du nouveau poli liquide", dit la Rédactrice de la Mode de Femina.

"Ce merveilleux maquillage pour les ongles des doigts est si rapidement — si facilement — appliqué que même les femmes les plus occupées peuvent maintenant toujours avoir des ongles exquisement soignés — et brillants!

"Avec de si nombreuses nuances parmi lesquelles choisir — vous pouvez maintenant avoir une teinte pour chaque occasion. Les couleurs varient depuis l'incolore, en passant par les roses et les rouges, jusqu'à la splendide nuance grenat. Délicatement parfumées et éclatantes — elles rendent les ongles aussi gaies que des coquelicots."

"Des femmes de plus en plus nombreuses emploient le nouveau poli liquide parce qu'elles y trouvent quatre avantages définis", dit une célèbre Rédactrice de Beauté de New-York.

"Premièrement, il est si facile d'application qu'il a diminué la durée du manicure. Deuxièmement, il ne s'écaille pas. Troisièmement, il sert de protection splendide pour les ongles. Quatrièmement, pendant des jours et des jours après avoir été employé, les bouts des doigts brillent d'un lustre naturel, flatteur.

"De fait, avec un manicure par semaine vous pouvez conserver vos ongles toujours charmants en moins de 5 minutes par jour — juste assez de temps pour masser la cuticule et nettoyer sous les bouts des ongles.

"Trempez la cuticule — appliquez l'enleveur de cuticule. Ne coupez jamais la cuticule — repoussez-la doucement avec un bâton d'orange enveloppé d'une mince bande de coton trempé dans l'huile à cuticule, jusqu'à ce que la cuticule soit souple".

La Méthode de Manicure que les Femmes aux Mains Célèbres Emploient

1. *L'Enleveur de Cuticule et le Nettoyeur d'Ongle Cutex — pour mouler la cuticule et nettoyer le bout des ongles.* Frottez les ongles. Passez un bâton d'orange enveloppé de coton, saturé d'Enleveur de Cuticule et de Nettoyeur d'Ongle Cutex, autour de la base de chaque ongle pour enlever la cuticule morte. Avec du coton frais — nouvellement saturé — nettoyez sous chaque bout d'ongle. Asséchez et nettoyez avec un coton sec. Rincez les doigts.

2. *Le Poli Liquide Cutex protège et embellit les ongles.* Enlevez le vieux poli avec l'Enleveur de Poli Liquide Cutex. Contrairement à plusieurs enleveurs de poli, il n'a rien de ce huileux qui nécessite le rinçage. Appliquez le Poli Liquide Cutex en allant de la lunule vers le bout du doigt. Puis employez une parcelle de Crème ou Huile à Cuticule Cutex afin de conserver sa souplesse à la cuticule, et un peu de Blanc à Ongle sous le bout de l'ongle.

NORTHAM WARREN, NEW YORK, MONTREAL, PARIS

Le nouveau Poli Liquide Parfumé Cutex en six nuances élégantes, comprenant les trois nouveaux rouges — Corail, Cardinal, Grenat, 35c. Enleveur de Poli Parfumé, 35c. Poli Parfumé et Enleveur de Poli ensembles, 50c. (Naturel, Incolore ou Rose). Enleveur de Cuticule et Nettoyeur d'Ongle Cutex, 35c. Les autres préparations Cutex 35c. Vous les trouverez en vente aux comptoirs d'articles de toilette partout.

Tant de femmes élégantes l'emploient qu'il ne coûte que 35c . . . parfumé naturellement.

OFFRE SPECIALE D'INTRODUCTION — 12c

J'inclus 12c pour le Service à Manicure Echantillon Cutex contenant assez de préparations pour six manicures complets.

NORTHAM WARREN, Dépt OS-10
Casier Postal, 2054, Montréal, Canada.

Fabriqué au Canada

LES DEUX JEANNE

pas beau. Aucun arbre n'y verdissait sous les rafales des vents salés.

La maison était de celles qu'on appelle dans l'Est "chartreuses," dans le Midi "échoppes". Pas d'étage, un rez-de-chaussée long, avec des murs de casemate, de grandes salles carrelées, de hautes cheminées, mais le tout très confortablement meublé avec des tapis et des tentures. Une pièce entre autres, le cabinet de travail, était ornée avec un goût aussi sûr que délicat.

La nourrice annoncée était une Bretonne de vieille souche, une Cornouaillaise, bâtie comme une guerrière des temps antiques, fille, sœur, épouse et mère de marins. Elle avait un beau type de femme forte, courageuse et résignée.

L'accueil qu'elle fit à Jeanne fut plein de cordialité. Elle l'emmena dans une petite chambre aux murs vêtus d'une tapisserie claire, aux rideaux blancs. Le milieu en était occupé par un lit de fer.

—Madame a été surprise? demanda-t-elle.

Jeanne fit un signe de la tête qui voulait dire: oui. Elle ne tenait pas à se laisser interroger par cette femme. Au fond, elle éprouvait comme une sorte de honte dans cet intérieur si simple, dans cette austérité qu'elle avait bravée par un caprice.

Mariannik, comme si elle avait lu sur ses traits, lui dit:

—Madame, je n'ai pas d'autres vêtements que ceux de... ma fille. Peut-être vous iront-ils?

Jeanne crut devoir demander:

—Vous avez une fille?

La voix de la Bretonne trembla.

—Elle est morte.

—Ah! fit Mlle de Buheil, prise à la gorge par cette pensée qu'elle allait revêtir les habits d'une morte.

Mais elle ne pouvait pas refuser. La nourrice y mettait une véritable bonne grâce. Et puis, il n'y avait pas moyen de faire autrement. Le froid lui faisait claquer les dents. Ce fut avec une véritable sensation de bien-être qu'elle dépouilla ses vêtements de bain mouillés et que, pièce par pièce, elle revêtit les diverses parties du délicieux costume des Bretonnes de Quimper.

Tout en l'aidant, Mariannik étouffait des soupirs, baissant ou détournant la tête pour ne point regarder. Mais quand ce fut terminé, lorsque la jeune fille, qui se laissait faire, maintenant, beaucoup par une innocente coquetterie, eut posé sur ses cheveux la coiffe de dentelle du Finistère, la vieille femme n'y tint plus. Brusquement le souvenir fut le plus fort, la douleur longtemps contenue dans cette poitrine de mère éclata. Mariannik se couvrit le visage des deux mains, et, tombant à genoux, fondit en larmes, sanglotant un nom:

—Jannik! Jannik!

Lorsque cet accès violent eut pris fin, quand elle put articuler quelques syllabes, d'une voix loquetante, elle s'excusa:

—Il faut me pardonner, madame. Elle était si jolie et vous lui ressemblez tant! Tenez! on dirait que tout ça a été fait pour vous. Ah? dame oui!... Ma fille, si vous saviez quel ange c'était!

Jeanne, subitement intéressée, la fit parler. Elle apprit ainsi que Jeanne Le Tianek était morte deux ans plus tôt, dans cette même île, dans cette même chambre. Elle s'était éteinte d'un mal inconnu qui avait fait hocher la tête au médecin, et le curé, qui lui avait apporté les derniers sacrements, avait dit à ceux qui assistèrent à l'enterrement qu'ils pouvaient mêler le nom de Jannik dans leurs prières attendu que Jannik était une petite sainte.

Et la mère, pleurant plus doucement, ajoutait:

—Comprenez-vous, madame? De sept garçons que j'ai eus, il ne m'en reste qu'un. C'est le frère de lait de M. Pierre. Et j'avais une fille! C'était ma joie, l'amour de tous ceux qui l'approchaient, l'adoration de ses frères, la consolation de mes vieux jours! Et mourir, mourir à dix-neuf ans! Comprenez-vous ça?

Jeanne était prête. La nourrice s'essuya les yeux, et, s'efforçant de sourire:

—Mais ce n'est pas tout ça. Vous devez être morte de faim. Il faut que vous mangiez quelque chose, parce que je gage que Pierre va vous ramener au reflux. Tout de même, si vous l'aviez connue. C'était tout votre portrait. Ah! elle était aussi jolie que vous, allez! Ce n'est pas pour vous faire un compliment que je vous dis ça!

Elle sortit la première de la chambre, conduisant la jeune fille dans la salle à manger. Celle-ci recevait le jour de deux vastes fenêtres à croisillons, parsemées de petits carreaux verdâtres. Un dressoir de chêne massif étalait la vaisselle, fort luxueuse, en vérité. Une large table carrée entourée de chaises de canne partageait en deux la longue pièce. Mariannik ouvrit le vaisselier, en tira une nappe blanche qu'elle se mit en devoir d'étendre sur la table.

—Laissez-moi vous aider, demanda très sincèrement Jeanne.

Mais la Bretonne s'y refusa, en souriant. Ce n'était pas l'affaire d'une dame de servir. Mlle de Buheil eut la satisfaction de placer sur la nappe les verres et les couverts.

Elle était sérieusement occupée à établir trois places, quand un pas d'homme résonna sur les dalles. Elle releva la tête et rougit vivement. C'était lui, l'inconnu, son hôte.

Il avait quitté le complet de drap bleu pour une redingote noire et revêtir tout une toilette d'homme du monde. Tout à l'heure, sur les rochers, elle l'avait trouvé fort beau, mais un peu sauvage. A cette heure, il lui apparaissait avec les charmes d'une métamorphose. Mais chez le jeune homme la surprise fut d'une autre nature.

Il s'arrêta net. Elle le vit étendre les mains, pâlir, chanceler, balbutier. Une seconde, il parut comme hébété, et tout à coup ses yeux devinrent humides, sa gorge étranglée appela:

—Mariannik!

La nourrice courut à lui.

Il la saisit par le bras et, lui montrant la jeune fille immobile:

—Mais vois,—prononça-t-il avec effort, —vois donc! Est-ce que je suis fou! C'est elle, c'est bien elle,—Jeanne! Jeanne!

Il tremblait de tous ses membres. Ses regards étaient aussi fixes que s'ils se fussent arrêtés sur une apparition. Mlle de Buheil ne laissait pas que d'être elle-même un peu ahurie de toutes ces coïncidences.

La vieille nourrice avait dit "Jannik",—lui, il disait "Jeanne". Ainsi il n'était pas jusqu'au nom lui-même qui ne fût une similitude! La morte s'appelait Jeanne.

Pourtant, cette seconde émotion prit fin comme la première.

Le jeune homme s'excusa comme l'avait fait Marianne Le Tianek. Lui aussi invoqua le souvenir de la morte, rappela sa jeunesse, sa beauté, ses angéliques vertus. Puis, par manière de conclusion:

—Ah! madame,—dit-il,—je n'aurais jamais voulu croire qu'il pût exister de pareilles ressemblances! Dans l'état d'esprit où je me trouve, je ne suis pas homme à proférer des banalités. Laissez-moi vous assurer, cependant, que ce costume vous va presque mieux que la robe bleue dont je vous ai vue habillée.

L'esprit des femmes perçoit vite les détails. La coquetterie de Mlle de Buheil fut délicieusement flattée par cet éloge. Il la connaissait donc, lui; il avait vu sa robe bleue puisqu'il en parlait si sûrement! Elle le questionna malicieusement:

—Tiens! vous l'avez vue, ma toilette bleue! Il hésita, puis répondit:

—Qui ne l'a pas vue, madame?

Ce n'était pas là l'éloge qu'elle cherchait. Avec un peu de dépit ironique, elle insista:

—Bah! il y a tant de toilettes bleues! Vous avez vu probablement d'autres costumes que le mien!

Il ne releva pas cet appel au compliment.

—C'est possible, en effet, madame, conclut-il.

On s'était mis à table Mariannik servit du jambon, du beurre, quelques radis. Puis elle apporta une dinde succulente, rôtie à point nommé. Jeanne, de très bel appétit, battit des mains.

—Monsieur l'ermite, on vit bien dans votre Thébaïde!

—Dame! riposta le jeune homme sur le même ton, il n'en faut pas moins pour un ogre. Et la conversation s'animant, l'ogre se montra fort aimable.

—Madame, commença-t-il avec une nuance d'amertume dans le ton, je ne

(*Suite à la page 18*)

EVE AU MIROIR

L'accomplissement de nos RÊVES

Quelques mots sur la beauté pour les femmes d'âge moyen

Par Celia Caroline COLE

Courtoisie du Delineator



N'aimeriez-vous pas à réaliser le rêve de la personnalité désirée?

COMBIEN de femmes, dépassant à peine la cinquantaine, s'aperçoivent tout à coup qu'elles ont parcouru la moitié du chemin de la vie sans avoir atteint le but auquel elles aspiraient. De tous ces beaux rêves, nés dans tous les cœurs de femmes, de posséder l'amour parfait, d'accomplir au moins une grande action, d'atteindre à la sérénité dans les peines et les contrariétés de la vie, de servir l'humanité de quelque bienfaisante manière, pas un seul ne s'est accompli.

Que sont devenus ces rêves? Se sont-ils évanouis au vent? Ou demeurent-ils en vous, n'attendant que l'effort qui les animera? Vous êtes encore jeune, encore forte et assagie. Votre maison fonctionne sans vous causer trop d'ennuis, vous avez de beaux enfants déjà activement occupés de leur vie personnelle, votre mari a plus de loisirs. Qu'allez-vous faire? Le monde est une harpe à plusieurs cordes... combien en avez-vous fait vibrer? Maintenant que les circonstances vous favorisent, c'est le temps de songer à réaliser vos rêves. Un des points les plus importants de la vie, c'est de toujours avancer plutôt que de reculer.

Les femmes qui sont des épouses, des mères et des ménagères, doivent enfin penser à elles, car elles sont vraiment la joie et la vie de la maison, et elles se doivent de veiller sur leur beauté et sur leur personnalité. Et pourquoi pas? L'automne est souvent plus beau que le printemps.

Le menton, la gorge, les yeux et les hanches accusent indiscrètement l'âge vers la cinquantaine si on les néglige et cependant, ils ne demandent que de l'exercice, du sommeil et quelques soins. Tout en employant les traitements électriques ou les massages, il est très facile d'apporter sa part de coopération personnelle en portant la tête bien droite, par l'usage des astringents, et en dormant la tête basse sans oreiller, le menton levé au lieu de le pencher sur la poitrine. Et voici un excellent moyen de raffermir un menton alourdi: avancer fortement la mâchoire inférieure, serrer les dents, recommencer et répéter plusieurs fois.

Si la gorge est trop maigre, se servir d'une bonne crème nourrissante en massant doucement avec les doigts. Faire les ablutions du matin à l'eau très froide — même glacée — et renouveler des applications de serviette mouillée sur la figure, le cou et la gorge, jusqu'à ce que la peau rougisse.

Pour les boursoufflures des yeux et les paupières ridées, il faut d'abord beaucoup de sommeil, au moins huit heures, et une courte sieste après le lunch; boire beaucoup d'eau, environ douze verres par jour ou tout au moins huit; porter des lunettes au besoin, manger beaucoup de légumes et de fruits frais, et moins *toutes sortes de choses* qu'autrefois, environ la moitié de ce que l'on mangeait à trente ans. On recommande un astringent doux pour les yeux boursoufflés et une crème nourrissante pour les rides des paupières. On doit reposer souvent les yeux en les recouvrant avec la main et si la chose est impossible — par exemple lorsqu'on est en public — penser simplement à de belles choses entrevues ou a du beau noir velouté.

Beaucoup de femmes souffrent d'insomnies à cet âge; mais le sommeil n'est pas le seul moyen de se reposer des fatigues aigues ou chroniques, il faut alors presque autant d'exercice que de sommeil puisqu'on ne dépense plus qu'une faible partie de soi-même, soit à l'ouvrage, dans la famille ou dans le monde. Le corps a donc autant besoin de détente que l'esprit de distractions. On ne saurait sans danger se dispenser d'être fidèle à des exercices journaliers: s'étirer au lever, une bonne marche dans le cours de la journée, un peu de gymnastique des bras et des jambes, c'est tout ce qu'il faut pour "réveiller les glandes endormies et pour les faire travailler".

C'est le secret de conserver de la souplesse, une bonne circulation et les belles couleurs si fraîches que, même sans poudre, les femmes sont tout aussi jolies.

LES DEUX JEANNE

(*Suite de la page 16*)

o rtes, Mlle de Buheil se sentait humiliée de cette hautaine placidité.

suis pas sans avoir compris que je dois à une gageure le plaisir de vous recevoir sous mon toit et à ma table. Votre réputation de nageuse intrépide, aujourd'hui amplement justifiée, était parvenue jusqu'à ma solitude. Il m'arrive, vous le voyez, de tendre parfois l'oreille aux bruits profanes. Donc, lorsque tout à l'heure j'ai vu, par mes jumelles, toute une flottille s'éloigner de Saint-Pair, puis, le nombre des embarcations se restreignant progressivement, un seul cotre poursuivre sa course enfin, lorsque, distinctement, j'ai pu apercevoir quatre baigneurs, dont une femme, se diriger résolument vers mon inabordable rocher je me suis dit que, certainement, la "Parisienne" avait fait le double pari de traverser le bras de mer à la nage et de venir relancer l'ogre des îles jusque dans son repaire. Me suis-je trompé?

La jeune fille sourit.

—Vous êtes perspicace, monsieur. Mais, puisque vous avez reçu assez de renseignements sur mon compte pour pouvoir baser d'aussi précises inductions, vous devez savoir le nom de la folle personne qui s'est permis de troubler aussi inopportunément votre solitude?

L'inconnu se redressa. Une rapide émotion contracta son visage. Il répondit:

—Je ne m'en suis pas enquis, madame, et je ne vous le demande pas.

—Ah! fit-elle, surprise, presque blessée.

Il reprit, d'une voix dont l'accent était emprunt d'une douloureuse mélancolie:

—Je vous en prie, ne prenez point en mal ces paroles. Elles n'ont qu'un sens très respectueux.

Il s'était levé, pendant que Mariannik, apportait le café, il jeta négligemment sa serviette sur la table et acheva:

—Madame, est-ce à la Providence, est-ce au hasard que je dois rapporter l'heure de cette rencontre singulière? Je ne sais. Mais je sais que, destinés à ne plus nous revoir l'un l'autre, nous n'avons que faire de nous mieux connaître. Votre passage dans ma retraite comptera parmi les jours fastes de mon existence. Je retiendrai votre place à ma table, comme on retient par la pensée, dans le regret de l'âme, le reflet du rayon de soleil qui est venu, un jour, en taches rondes, se jouer près de la main sur laquelle on avait penché le front pour méditer.

J'ai trente ans; vous devez être beaucoup plus jeune que moi. La vie riante et heureuse vous attend, là-bas, sur la rive mondaine. Ici, il y a des deuils et des soupirs qui se confondent, un renoncement à ces joies qui font partie de votre bonheur. De cette hospitalité d'une heure gardez la mémoire qu'on garde d'une excursion pittoresque et mouvementée. Vous êtes ici la bienvenue; vous le serez toutes les fois qu'il vous plaira, mais j'ai la conviction,—conclut-il avec un demi-sourire,—que l'idée d'une récidive ne se présentera pas à votre esprit.

Pourquoi ces paroles d'indifférence troublèrent-elles profondément la jeune fille? Telle est la nature de la femme. Habitué aux succès mondains de toutes

Cet homme qui l'accueillait avec les manières d'un gentilhomme, dans sa solitaire demeure, sur un rocher perdu de la Manche, n'avait cure de savoir à qui il avait ainsi offert l'asile.

Il lui suffisait que cette commensale d'un moment fût pour lui "la Parisienne", alors que cette désignation banale s'appliquait tout aussi justement à des millions de femmes nées ou vivant dans la capitale.

Bien plus, par ce qualificatif, son hôte la confondait, l'effaçait, elle dont la beauté était célèbre, même à Paris, elle, fille de race, pourvue d'une opulence princière, reine de toutes les fêtes mondaines, fière et dédaigneuse, triomphatrice de ces luttes où l'éventail de nacre et d'or brise ou dompte l'acier des épées et troue les cuirasses de l'orgueil.

Elle ne voulut pas rester sous le coup de ce dédain.

—Monsieur,—répondit-elle,—je ne me crois pas déliée de toute gratitude pour avoir reçu de vous une hospitalité que vous accordez au premier venu. Mais, au moins, faut-il que vous sachiez mon nom pour reprendre les vêtements que votre bonne nourrice a l'obligeance de me prêter.

Il s'inclina.

—Vous avez raison, madame.

Alors la jeune fille prononça avec une certaine hauteur de ton:

—Monsieur, je me nomme Jeanne de Buheil. Mon père est le banquier bien connu. Enverrez-vous quelqu'un prendre les vêtements que j'emporte, ou devrais-je vous les renvoyer moi-même?

Quand elle avait fait connaître son nom de "Jeanne", le jeune homme avait tressailli. Mais, à la fin de la phrase indicatrice, il se raidit, et, d'une voix qu'elle ne lui connaissait pas encore, il dit:

—Mademoiselle Jeanne de Buheil, je suis le comte Pierre L'Olonnois. C'est moi-même qui irai reprendre les vêtements. Vous n'aurez qu'à les faire déposer chez le baigneur Yvon Toulfran.

Le silence pesa sur eux. Il n'y avait rien à ajouter à une semblable présentation. Sans détourner la tête, Pierre marcha vers la porte d'entrée, l'ouvrit et inspecta la mer. Puis, revenant vers la jeune fille:

—Mademoiselle, dit-il, la mer est étale. Si vous tenez à rentrer à St-Pair ce soir, le moment est venu d'embarquer.

Jeanne acquiesça du sourire:

—Je suis prête, monsieur.

Elle s'avança, vers Mariannik, qui, immobile, les bras croisés, la contemplait avec une admiration émue. Mlle de Buheil tendit la main à la vieille femme.

—Voulez-vous me permettre de vous embrasser, madame? demanda-t-elle.

—Oh! de grand cœur, ma chère fille, s'écria la Bretonne, reprise par l'émotion et les larmes.

Jeanne pencha son front, et la nourrice y mit un long baiser.

—Oh! comme vous lui ressemblez!—Et même son nom que vous avez!—Tenez, voulez-vous me faire plaisir?

—Certes, oui, répliqua Jeanne joyeuse.

—Eh bien, gardez ces habits. Ça vous fera un souvenir. Je vais quelquefois à la côte. J'irai de temps en temps vous demander de vous habiller comme ça... pour moi.

— J'accepte. Venez quand cela vous fera plaisir. Elles échangèrent encore une étreinte, et la jeune fille rejoignit Pierre. Pendant toute cette scène, il s'était tenu muet à quelque distance. Il montra alors le chemin à sa compagne.

—Par ici, mademoiselle, s'il vous plaît.

Ils descendirent le versant opposé de l'îlot. Dans une anse bordée de sable très fin se balançait une yawl d'acajou, longue et mince, au bordage élevé, au mât oblique. Pierre offrir la main à la jeune fille et, poussant l'embarcation du bout d'une gaffe, la mit à flot.

La brise prit d'emblée la voile et emporta l'esquif d'un seul souffle à cent brasses du rocher. Alors, il vira de bord, tourna l'îlot, et s'envola comme un oiseau de mer sur la nappe étincelante.

Les deux voyageurs gardaient le silence. La brise tenait si bien, que la voile tendue ne cliquetait pas. On n'entendait que le bruissement de l'étrave coupant les flots devenus calmes.

Penchée sur tribord, la yawl filait comme une flèche, sans secousse, sans surprise. La main qui tenait l'écoute et la barre était à la fois souple et ferme. Deux ou trois têtes de récifs rasèrent la quille au passage.

Au début, Jeanne n'avait pas été sans quelque inquiétude. Cet homme connaissait-il la mer autant qu'il le paraissait? Avait-il la prudence, le sang froid nécessaire pour guider une aussi frêle embarcation à travers les dangereux parages qu'il fallait traverser? Maintenant la réponse était faite. Pierre semblait mettre quelque coquetterie à braver le péril.

À certaines occasions il laissait l'embarcation porter droit sur une pointe de roc, et Mlle de Buheil, qui ne voulait rien laisser paraître de ses rapides terreurs, s'accrochait des deux mains aux plats-bords pour se retenir de crier. Mais l'esquif, en arrivant sur l'arête menaçante, déviait brusquement sa course, frôlant à peine le roc de l'écume de son sillage.

Pourtant, ce silence devenait embarrassant. Pierre le rompit le premier.

—Mademoiselle, commença-t-il, je crains que, tout à l'heure, vous n'ayez mal interprété mes paroles.

—Quelles paroles, monsieur?

—Celles par lesquelles j'ai voulu vous rassurer contre l'hypothèse de relations plus durables que vous ne l'eussiez désiré.

—J'avoue, monsieur, que je ne comprends pas.

Il eut un rire amer.

—Il faut convenir que je ne suis pas heureux aujourd'hui dans mes expressions. Je ne parviens pas à me faire entendre. Encore une fois, pardonnez-le-moi. Si ma langue a trahi ma pensée, veuillez la rétablir dans le sens véritable, et ce sens, le voici:

Mademoiselle, une heureuse fortune de mon existence m'a permis d'être votre hôte quelques instants. En ne vous demandant point votre nom, j'entendais dire que je n'étais pas homme à me prévaloir d'une rencontre aussi fortuite, et, faut-il vous l'avouer, je vous demandais par là même de renoncer à toute pensée d'incursion dans mes humbles domaines.

Assurément, mon île n'est point grande, et je ne suis pas assez sauvage pour en interdire l'accès à quiconque serait désireux d'en fouler le sol. Mais elle est devenue pour ceux qui l'habitent un lieu de retraite, un refuge contre les détresses et les déceptions du monde. Elle n'est pas belle, tant s'en faut, mais elle peut tenter la cuirosité de quelque touriste. Pourtant, il semble qu'elle ait un privilège. Elle est défendue et protégée par une tombe.

Mlle de Buheil se sentit remuée par l'accent dont ces paroles furent prononcées. Elle devina dans le passé de cet homme de trente ans la présence d'un mystère qui avait dû assombrir d'abord, et briser ensuite cette vie. Elle répondit avec un certain enjouement:

—Prenez garde, monsieur Pierre, voilà que c'est vous maintenant qui sortez de votre réserve de tout à l'heure!

—Ah! fit-il, vous me gardez rancune. Je vois que le plus simple est pour moi de me taire.

Ces mots "monsieur Pierre" lui étaient allés droit au cœur. Une étrange volupté l'avait bercé à les entendre. Un instant son regard sincère se fixa sur les yeux de la jeune fille. Il la vit, en quelque sorte, pour la première fois. Dans son agreste costume de fille de la côte, Jeanne avait pris un ravissant cachet de naïveté et de pudeur qui seyait merveilleusement à sa beauté blonde, aux lignes exquises de ses traits, à la perfection de ses formes de patricienne.

Pierre la regarda avec une admiration inconsciente que son visage laissa lire. En une seconde, Jeanne se sentit vengée de ce qu'elle avait pris tout à l'heure pour du dédain. Non, son prestige n'avait subi aucune atteinte; l'empire de son charme demeurait aussi étendu, et voici que ce sauvage lui-même prêtait hommage à son radieux éclat.

Elle ne se retint plus que d'une main et tendit l'autre à Pierre. En même temps, son invitation fut d'une grâce pleine de séductions:

—Voyons, monsieur, rompons une bonne fois la glace. Si vous m'avez mal jugée,—sur les apparences—parce que je suis venue aborder dans votre île en costume de bain et sans votre permission, je vous en fais mes très vives et très sincères excuses. Mais, je vous en prie, laissez-moi garder de notre rencontre un souvenir aussi aimable que possible. Vous m'avez dit, tout à l'heure, avec un peu d'ironie, convenez-en, que nous ne nous reverrions

CONCERTS ENSEIGNEMENT DU VIOLON

ANNETTE LA SALLE

VIOLONISTE

Professeur au Conservatoire National de Musique

Leçons privées à son studio
Leçons d'Histoire de l'Art

725, rue DU COUVENT Tél. WEst. 7025



LES DEUX JEANNE

pas volontiers. Eh bien! laissez-moi espérer que nous nous reverrons. Quelque chose me l'annonce. Au reste, vous ne sauriez m'interdire la gratitude. Vous m'appartenez donc pour la mémoire, et, quoi que vous fassiez vous-même, vous ne parviendrez pas à effacer en moi la trace des heures qui viennent de s'écouler.

Il prit la main qu'on lui tendait, la serra doucement, et ce fut d'une voix altérée qu'il conclut:

—Soit, mademoiselle, j'accepte de vous laisser mon souvenir, d'autant mieux que je conserverai le vôtre. Un mot pourtant. Que Dieu vous préserve de jamais l'invoquer, car, je dois vous l'apprendre, je n'aime bien que ceux qui souffrent.

Il s'interrompit.

—Voilà de bien graves sujets pour faire suite à notre entretien. Heureusement que nous arrivons. Vous allez être délivrée de ma maussade compagnie. Nous abordons.

En ce moment même, en effet, la yawl abordait doucement, par le travers, la partie la moins fréquentée de la plage. Pierre sauta sur le sable et aida Mlle de Buheil à prendre pied. Des groupes se formaient à quelque distance; on causait, on discutait même avec animation.

—Je gage, dit Jeanne en riant, que l'on commente et que l'on explique ma mort. Ce doit être le grand événement du jour.

—Eh! fit Pierre; vous pourriez avoir raison. Mais, chut!... écoutons un peu, à distance. Qui sait? C'est peut-être édifiant.

Ils tendirent l'oreille. La jeune fille s'appuya un instant sur le bras de son compagnon. Ainsi groupés, ils formaient un ravissant sujet de tableau idyllique. La coiffe de dentelle effleurait la barbe claire de Pierre. Penché sur elle, il avait sous les yeux les boucles folles de son front et les frisons dorés de sa nuque.

Des lambeaux de phrase leur parvenaient. Une femme disait à haute voix:

—Dame! que voulez-vous? Sans doute qu'elle était riche et jolie, mais faudrait-y pas que le malheur il ne tombe que sur les laides et les pauvres, voyons! Apuis, des écervelées comme ça, il y en a bien que trop de par le monde pour le malheur des gens!

—Bon! et Jeanne étouffa un petit rire voilà une oraison funèbre consolante. C'est le jour des louanges.

—Attendez! dit gravement Pierre.

—Bien, ça se peut reprit une voix d'homme qu'elle était ce qu'elle voulait; n'empêche que c'était un beau brin de fille, et bonne avec ça, je vous jure: toujours les mains pleines pour les pauvres.

Le bras de Pierre trembla sous la main de Jeanne. Instinctivement, elle leva les yeux vers lui. Elle souriait. Dans les paupières du jeune homme, il y avait la claire trame d'une larme.

—C'est bien, ce que dit ce matelot, prononça-t-il à voix basse.

Elle riposta:

—Bah! c'est si facile d'être bon, quand on est riche.

—Je ne le crois pas, répliqua Pierre.

Une dernière phrase entendue coupa court à leur dialogue. Une autre femme fenait d'ajouter:

—C'est égal, allez! c'est bien triste! Le pauvre père est dans une douleur que ça fait mal à voir. Cet homme qui est si riche pleure comme un enfant. Je crois bien qu'il donnerait encore tout son argent pour revoir sa fille.

Jeanne devint blanche comme sa collerette.

—Mon père! mais, alors c'est sérieux! Il est bien vrai qu'ils me croient noyée! Oh! vite, et vite, monsieur L'Olonnois, conduisez-moi, je vous prie, accompagnez-moi.

Et, sans attendre sa réponse, elle s'élança vers la ville, remontant la côte, afin de regagner au plus tôt la coquette villa dont on voyait les toits d'ardoise briller au-dessus du cap Lihou. Pierre la suivait à grandes enjambées.

En trente-cinq minutes, ils avaient parcouru le chemin. Jeanne ne s'arrêta pas aux bagatelles de la route. Elle entra comme une bombe dans la villa, sans prendre même la peine d'introduire son compagnon. Pierre ne poussa pas plus loin. Du seuil, il put entendre des exclamations de surprise et d'allégresse. Qu'avait-il de plus à faire? Ah! cette heure, Mlle de Buheil était toute à la joie de rassurer sa famille.

Le jeune homme redescendit rapidement vers St-Pair, passa nerveusement la main sur son front pour en chasser les pensées importunes, et sauta dans la yawl qu'il poussa au large.

VI

M. de Buheil était dans le salon de la villa, en compagnie de Mme Berthiaux et des deux jeunes filles, Léonie et Antoinette, consternées. Mme Dumarroy, qui avait subi deux syncopes consécutives, était condamnée au lit par le médecin appelé en toute hâte. L'état du malheureux père faisait peine à voir.

On n'avait pu lui céler le terrible événement. D'ailleurs, rien qu'à voir les visages bouleversés de ceux qui revenaient, les baigneurs s'étaient rendu compte de l'épouvantable accident. En un clin d'œil, l'affreuse nouvelle avait fait le tour de la ville et de la plage. Au premier moment, la stupeur avait été profonde, paralysant en quelque sorte les énergies. Mais on s'était promptement secoué. Il n'était pas possible que la jeune fille eût péri aussi misérablement, sans que personne pût indiquer l'endroit précis de sa disparition.

La révélation de la catastrophe avait d'abord foudroyé le vieux financier. Il avait ressenti une de ces douleurs écrasantes qui broient le cœur et la pensée, et laissent l'homme pantelant et vaincu sous son malheur. Puis, fort heureusement, une réaction s'était produite.

Alors, dans le premier transport, il avait voulu partir lui-même à la recherche de sa fille. A force de douceur et de sagesse, Mme Berthiaux lui avait fait comprendre que c'était une folie inutile. Il n'aiderait personne efficacement, et il courrait le risque de gêner beaucoup de monde. A la fin, il s'était incliné devant les bonnes raisons.

Parmi les gens de la côte et les baigneurs, habitants de passage, on avait rivalisé de zèle et de dévouement. Dix barques s'étaient trouvées parées en moins d'un quart d'heure. On n'avait parlé de rien moins que de faire appel à l'habileté consommée des sauveteurs attitrés. Ces braves gens n'eussent pas demandé mieux que de prêter leur précieux concours; mais, outre que plusieurs étaient déjà embarqués sur les bateaux en partance immédiate, on ne pouvait les arracher au devoir professionnel qui réclamait leur présence.

D'autre part, Yvon Toulfran, qui avait refusé de prendre part à l'expédition du matin, venait de s'offrir spontanément à cette besogne du soir. Il tempêtait avec de formidables jurons, maudissant les écervelés qui avaient "monté le coup à cette jolie fille", et l'avaient entraînée à une façon de suicide.

Maintenant, il voulait être seul à diriger son embarcation, et ce fut à grand'peine qu'on lui fit accepter la compagnie de M. de Maillans, et surtout de l'Anglais, auteur de tout le mal. Ces messieurs, d'ailleurs, se conduisaient en gentlemen accomplis, car, sans prendre le temps de se changer ni de restaurer leurs forces, ils repartaient sur l'heure à la recherche de leur infortunée compagne.

Enfin, les bateaux prirent le large. Déjà la réaction s'opérait en M. de Buheil. Une morne torpeur l'avait envahi. A cette heure, appesanti dans un fauteuil, il ne prêtait que fort distraitement l'oreille aux impuissantes consolations de Mme Berthiaux et des deux jeunes filles.

—Je vous en prie, mon bon ami, disait l'excellente femme, ne vous abandonnez pas ainsi. Je vous assure, moi, que Jeanne est vivante.

Antoinette et Léonie renchérissaient. Elles connaissaient trop bien Jeanne pour croire à un pareil accident. Elle était bien trop bonne nageuse pour cela. Et puis, on ne disparaît pas ainsi, tout d'un coup, sans que personne puisse vous voir

GRATIS — Plume et Crayon
"WAHL-EVERSHARP"
Voir page 37

Quand la Terne Pellicule Couvre les Dents
Les sourires cessent de séduire



Le Film joue un rôle important dans la carie des dents selon les données de la science dentaire . . . et elle est la cause de vilaines taches.

CONSTAMMENT de nouvelles théories sont avancées pour expliquer la carie des dents. Certaines autorités en la matière disent que ce sont des microbes qui le font. Et d'autres prétendent que la cause en est à une combinaison des deux.

Mais il y a une chose de bien établie: là où il y a des troubles dentaires et les dents sont cariées, *il y a toujours des microbes.* Il est donc essentiel de débarrasser les dents et les gencives de microbes si l'on veut garder les dents saines et fortes.

Les microbes vivent dans la pellicule

Vos dents sont couvertes d'une pellicule tenace et collante. Elle contient — en contact direct avec les dents — les microbes qui sont la cause de la carie et d'autres troubles. Votre protection réside dans les soins que vous portez à enlever cette pellicule des dents tous les jours.

La pellicule défigure les dents en absorbant les taches de la fumée et de la nourriture . . . combien de fois n'avez-vous pas remarqué cette décoloration de l'émail?

La façon la plus sûre d'enlever cette pellicule dangereuse est à l'aide de Pepsodent, car c'est là la seule raison pour laquelle le Pepsodent fut inventé.

Le Pepsodent ne contient aucune pierre ponce, aucun grès causant une abrasion grossière. Il possède une douce action qui protège le délicat émail. Il est absolument INOFFENSIF . . . et pourtant il enlève la terne pellicule alors que des méthodes ordinaires n'y réussissent pas.

Ayez de jolies dents brillantes! Ne courez aucun danger! Employez du Pepsodent, car il n'y a rien d'autre d'aussi efficace.

* * *

Amos 'n' Andy Le programme de radiophonie le plus populaire. Irradié tous les soirs excepté le dimanche par la N.B.C.
7.00 p.m. pour les postes ayant l'heure de l'Est;
10.30 p.m. pour les postes ayant l'heure centrale;
9.30 p.m. Heure des Montagnes;
8.30 p.m. Heure du Pacifique.

Faites ces 3 choses
pour avoir de fortes dents saines



1. **Suivez ce régime tous les jours:**

un oeuf ou deux, des fruits crus, des légumes frais, de la salade, des choux ou du céleri. ½ citron avec du jus d'orange. 1 pinte de lait. Et d'autres aliments au choix.



2. **Employez du Pepsodent deux fois chaque jour.**



3. **Allez voir votre dentiste au moins deux fois l'an.**

Pepsodent —la pâte dentifrice qui vous offre le programme de radiophonie Amos 'n' Andy.

3251 F

ou vous porter secours. Ce qui avait dû arriver... Oh! c'était bien simple! Jeanne avait dû atterrir quelque part, sur un point des îles,—où? on ne savait pas,—mais c'était certain, attendu que cet archipel des îles Chausey a trois cent vingt-deux îlots. Il est donc impossible de s'y noyer.

Le vieillard demeurait immobile, gardant les yeux obstinément fixés sur le parquet, tressaillant maladivement à chaque bruit, à la moindre rumeur venue du dehors, aux cris qui semblaient fuser de la plage, en ce moment couverte d'une foule tout entière livrée aux commentaires du sinistre événement.

Combien de temps s'écoula-t-il ainsi? Nul, parmi les affligés, ne tint compte de la durée, et bien que les heures de souffrance soient aussi longues que des siècles, personne ne songea a en vérifier le cours régulier. Dans ce salon luxueusement meublé, la pendule une véritable merveille de bois et de cuivre, battait le tic tac monotone de son balancier et jetait la note grave, bien timbrée de ses demies et de ses heures.

De temps à autre, Mme Berthiaux s'échappait du salon pour laisser un libre cours à ses larmes. Quand elle rentrait, les jeunes filles seules s'apercevaient qu'elle avait pleuré. M. de Buheil demeurait plongé dans sa torpeur. Et même, cet état d'hébétude devenait inquiétant. Les femmes redoutaient un second malheur, il fallait à tout prix le conjurer. Mais, que faire, qu'essayer pour cela?

Tout à coup, de l'antichambre une clameur s'élève. Mme Berthiaux tend l'oreille. On dirait des voix joyeuses, des rires, un débordement d'allégresse. Antoinette et Léonie s'élancent vers la porte. Mais, déjà, celle-ci s'est ouverte.

LES DEUX JEANNE

Une servante entre brusquement, la face rouge, les mains levées.

— Madame... Mesdemoiselles...

Et elle s'arrête, essoufflée, n'en pouvant plus. Mme Berthiaux écarte les jeunes filles; elle court à la femme de chambre.

— Voyons, Elisa, qu'est-ce que c'est?

—Oh! madame, mademoiselle Jeanne! Mme Berthiaux pâlit.

—Jeanne! C'est le corps que l'on rapporte, sans doute?

Elle fait un signe pour imposer silence à la bonne.

—Chut! malheureuse enfant! Taisez-vous.

Et du doigt, elle désigne M. de Buheil, qui a brusquement tendu l'oreille.

—Mais non, madame, continue l'écervelée, mais non! mademoiselle est vivante; elle est là! Elle monte la côte!

Un cri retentit:

—Vivante! ma fille!

Le banquier s'est redressé. Pâle, les yeux hagards, il s'avance à son tour vers le groupe. Les jeunes filles courent après lui pour le soutenir. Il les remercie en souriant.

—Mes chères petites, si j'avais dû mourir, je serais déjà mort. Mais, vous le voyez, grâce à Dieu! je n'ai pas envie de mourir... Mais... où est-elle, Jeanne?

Au même instant, la paysanne improvisée s'élance dans le salon avec un joyeux éclat de rire.

—Père!

Et pendant quelques secondes, ce n'est plus qu'un bruit de pleurs versés, de baisers follement prodigués par le vieillard sur le front, sur les joues, sur les cheveux de sa fille, et jusque sur ce casque de dentelles qui le coiffe si admirablement.

Puis, c'est le tour de Mme Berthiaux et des deux jeunes filles. Les exclamations se croisent, se coupent. L'une n'attend pas l'autre.

—Vivante! vivante!—Ah! folle! va!—Méchante!—Si tu savais!

—Oh! comme tu es jolie!—Qu'est-ce qui t'est donc arrivé?

Jeanne ne peut répondre à tous. Elle va de l'une à l'autre, elle prodigue les caresses et les baisers. Mais c'est toujours à son père qu'elle revient. Elle l'étreint, elle l'entoure de ses bras: "Mon petit père! mon bon père! mon père chéri! Est-ce que tu me pardonnes, dis?

Le pauvre homme pleure. Il bégaie:

—Te pardonner! mais tu comprends bien que je n'ai pas la force de me fâcher. Allons, embrasse-moi! Encore une fois! encore! encore!

Enfin, le calme s'établit. Le père entraîne sa fille au milieu du salon, et, pressé de savoir:

—Voyons! que t'est-il arrivé? D'où viens-tu comme cela? Tout le monde te croit morte, sais-tu bien?

Alors Jeanne se frappe le front:

Ah! mon Dieu! moi qui oubliais! Oh! je suis impardonnable! Et monsieur L'Olonnois qui attend à la porte!

—Qui?

—Monsieur L'Olonnois, mon sauveur, *l'Ogre*.

Naturellement, tout le monde se précipite hors du salon. On demande aux domestiques de faire entrer le "monsieur".

—Quel monsieur?

—Mais celui qui m'a accompagnée ici.

Il va sans dire que, dans l'affolement général, on n'a remarqué, on n'a vu personne. Pierre n'a pas fait une bien longue station sur le seuil. Jeanne est au désespoir.

—Ah! mon Dieu! Que va-t-il penser de moi? Je suis tout à fait sans excuse.

M. de Buheil la rassure, la console. Après tout, il n'est pas introuvable, ce M. L'Olonnois. Demain on le remerciera chaleureusement. Le financier ira lui-même porter sa reconnaissance à l'homme qui a sauvé sa fille.

—Mais, ce soir même, il sera rentré chez lui, là-bas dans les îles.

—Eh bien! mon enfant, j'irai jusqu'aux îles, et si je ne peux pas y aller, je lui écrirai et lui demanderai une entrevue.

Enfin, à moitié consolée, Jeanne se décide à raconter son aventure. Elle est très simple, cette aventure. Si elle a couru un danger, sincèrement, elle n'en a eu qu'une très vague conscience. Elle trouve seulement qu'on l'a abandonnée trop vite, qu'on s'est bien hâté de prononcer son oraison funèbre. Si encore, avant de rentrer à Granville, ces messieurs avaient eu le bon esprit de faire le tour du Grand-Bouf ils auraient été fixés sur son sort.

Ici, Mme Berthiaux l'interrompt pour lui narrer la malheureuse équipée du cotre, échoué sur le mufle du rocher. Jeanne se reprend à rire.

—Ha! ha! voilà de jolis marins! Il avait raison, le père Yvon! Je vais lui en dire à ce cher milord, quand je le reverrai.

—Oh! non, répond Léonie doucement, il ne faut pas le plaisanter. Il est tout de suite reparti avec ces messieurs pour aller à ta recherche. Les pauvres gens étaient désespérés.

Mais cette atténuation ne fait qu'accroître l'hilarité de Jeanne.

—De sorte qu'en ce moment ils sont en quête de mon cadavre. Tant pis pour eux. C'est bien fait.

M. de Buheil se lève.

—Ma fille, tu m'indiques mon devoir. Il faut absolument les informer qu'ils aient à cesser leurs recherches.

Il sort et donne quelques ordres. Pendant ce temps, la bonne nouvelle a remis sur pied Mme Dumarroy. Elle aussi descend au salon pour féliciter son amie.

—Et j'espère, petite folle, que c'est le dernier souci que vous donnez à vos amis, cette fois, n'est-ce pas?

Jeanne la remercia, un peu ironiquement. Ce qu'elle regrette surtout, c'est d'avoir été la cause d'un si grand nombre de syncopes.

Cependant, le temps passe, le soleil se couche. Le sémaphore a multiplié les signaux et tout le monde à Granville et à St-Pair connait l'heureux retour de la jolie noyée. Les visites affluent, les cartes de tout le monde, connus et inconnus s'entassent sur le plateau d'argent placé dans le vestibule.

—Allons! soupire Jeanne avec une désolation comique, que de visites à faire, maintenant, pour remercier tous ces gens-là.

—Mais... ton aventure? réclame Antoinette.

—Après dîner. Je meurs de faim.

On se met d'accord. Il est certain que les émotions creusent. En conséquence, l'appétit aidant, on s'empressa de courir à la salle à manger...

Quand le repas eut pris fin, force fut à Jeanne de tenir sa promesse. Elle le fit de fort bonne grâce et narra son équipée sans en omettre le moindre détail, insistant même sur les impressions qu'elle avait ressenties et qui avaient profondément modifié ses idées.

—Eh bien! demanda Mme Dumarroy, reprenant ses airs de femme nerveuse, cet ogre, quel effet vous a-t-il fait?

—Madame, répondit Jeanne sérieusement, l'Ogre m'a produit l'effet d'un gentilhomme accompli dans la force du terme. Il va sans dire que je n'ai pas eu le mauvais goût et l'indiscrétion de le questionner sur les motifs de sa vie de cénobite.

—Ma foi, ma chère petite, vous avez eu tort, là, bien franchement. Car, enfin, des aventures du genre de la vôtre n'arrivent pas impunément à toutes les jeunes filles, surtout quand elles sont aussi jolies que vous, et c'est le moins quand, par hasard, on tombe dans la fosse d'un ours debonnaire, qu'on s'enquière un peu de ses habitudes, voire de ses antécédents. C'est du moins mon avis.

Jeanne ne put voiler un éclair de ses yeux noirs.

—Eh bien! c'est là ce qui vous trompe, riposta-t-elle. M. le comte Pierre L'Olonnois n'est pas l'ours que vous supposez, et telle est ma confiance en lui que je compte lui renouveler ma visite sous le plus bref délai.

—Jeanne! interrompit M. de Buheil alarmé.

On en était là des propos lorsque la servante demanda discrètement à Jeanne:

—Mademoiselle, il y a dans le vestibule quelqu'un qui, sans vouloir vous déranger, serait bien heureux de vous voir.

Jeanne, sans se l'expliquer, rougit.

—Ha! ha! fit Mme Dumarroy, elle va vite en besogne, notre belle dompteuse. Je gage que c'est précisément notre ours qui revient apprivoisé.

—Vous devez vous tromper, ma chère, dit sèchement Mlle de Buheil.

Et, consultant son père du regard, elle ajouta:

—Mais pourquoi faire attendre cette personne? Faites-la entrer tout de suite.

—Ici?

—Ici même.

La servante parut hésiter.

—C'est que je vais vous dire, mademoiselle, cette... personne, c'est le patron Yvon Toulfran.

—Raison de plus! s'écria M. de Buheil.

La femme de chambre avait introduit le vieux pêcheur. Le brave homme s'avança, un peu gauche, le béret à la main, n'osant mettre un pied devant l'autre. A la vue de Jeanne debout, il demeura un instant sans paroles, étranglé par l'émotion. A la fin, deux larmes coulèrent sur ses joues hâlées, et sa voix fit explosion.

—Ah! bon Jésus! c'est donc vrai! Ah! ma gentille demoiselle, que je suis donc content de vous voir! Vous, noyée! Ah bien non! Le bon Dieu n'a pas voulu que le cotre au père Toulfran ait servi à faire un pareil malheur.

M. de Buheil lui montra une chaise.

—Merci monsieur, fit le brave homme. Je voulais seulement voir votre demoiselle. Maintenant, je puis m'en aller. Je suis content.

—Voyons, insista le banquier, vous devez avoir besoin de forces. On va vous servir un verre de cognac.

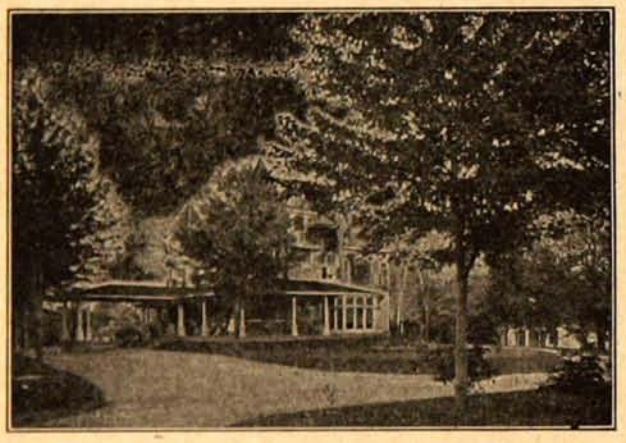
—Tout de même, monsieur, sauf votre respect, ce n'est pas de refus, fit le baigneur, qui se décida à s'asseoir.

M. de Buheil le servit dans un verre à bordeaux. La première lampée ayant délié la langue au brave homme, on s'empressa, naturellement, de le "faire causer".

Mme Dumarroy s'écria:

—A propos, maître Yvon, vous savez que Mlle Jeanne a vu l'Ogre?

Le marin porta la main à ses cheveux gris pour soulever le bérêt absent, et qu'il avait sur les genoux. S'apercevant de son étourderie, il s'expliqua:



Sanatorium PRÉVOST, Inc.

Institution unique située à

CARTIERVILLE, P. Q.

(à quelques minutes de Montréal)

Maladies Nerveuses, Cure de Repos, de Régime et de Désintoxication, Maladies de la Nutrition, Convalescence.

Institution fondée par feu le

Docteur ALBERT PREVOST

Ex-médecin légiste de l'Université de Paris et ex-professeur de Neurologie de l'Université de Montréal.

Médecin en chage:

Docteur EDGAR LANGLOIS

Spécialiste des Maladies Nerveuses, assistant à la clinique de Neurologie de l'Hôpital Notre-Dame.

Médecin-adjoint:
Dr CHAS. A. LANGLOIS
Radiologiste

Ecole de gardes-malades dirigée par
Mlle CHARLOTTE TASSE
Garde-malade en chef.

PAS DE MALADIES MENTALES OU CONTAGIEUSES
Téléphone: BYwater 1240 Ecrivez pour prospectus.

LES DEUX JEANNE

—Faut m'excuser. Mais je me découvre chaque fois qu'on parle de lui.

—Vous le respectez donc beaucoup!

La voix du vieillard vibra:

—Comme on respecte les saints, madame. M. L'Olonnois m'a sauvé la vie, à moi, à ma femme et à mes deux filles.

Jeanne approuva chaleureusement.

—Bravo! père Toulfran. Voilà la parole d'un honnête homme.

—Dame, mademoiselle, si vous l'avez vu, vous devez me comprendre. Je ne crois pas que le bon Dieu ait jamais fait une plus noble créature que M. le comte Pierre L'Olonnois.

Mme Berthiaux, de sa voix tranquille, demanda au baigneur :

—Comment se fait-il qu'un homme aussi noble, aussi généreux, se renferme dans son île et vive comme un sauvage?

Le père Yvon soupira.

—Ça, madame, voyez-vous, c'est toute une histoire, même que ça ressemble à ce que des gens écrivent, des choses pas arrivées que vous appelez des romans. M. Pierre a un roman dans sa vie.

Mme Dumarroy ricana, à son habitude:

—A la bonne heure! Voilà que le dieu redevient homme; il descend de son piédestal. Entre nous, je m'y attendais uu peu.

Jeanne riposta vivement:

—A moins qu'au lieu de "descendre", il ne grandisse, au contraire.

—Ce serait à maître Toulfran de nous l'apprendre.

Le vieillard secoua la tête.

—Ces histoires là, madame, c'est toujours triste. Bien peu de gens, par ici, connaissent celle de M. Pierre. Moi, je la sais, parce que depuis longtemps j'ai vécu avec les personnages; j'ai même pleuré avec eux.

—Pleuré! s'écria Antoinette.

Les beaux yeux de la fillette subissaient la vague mélancolie qui semblait s'épancher des réticences du conteur. Comme on le pressait encore, Yvon Toulfran consentit.

—Puisque ça vous fait plaisir, je veux bien. D'ailleurs, ce que je vais vous conter est tout à l'honneur de M. Pierre. Ce n'est donc pas dommage de le confier aux autres.

Alors, au milieu du silence profond qui s'établit, le vieux marin fit connaître à ses auditeurs captivés l'histoire de Pierre L'Olonnois ou plutôt le drame à la suite duquel le jeune homme désespéré s'était volontairement retranché, en quelque sorte, du nombre des vivants.

Son récit fut bref et émouvant.

VII

Pierre, comte L'Olonnois, était l'unique fils du capitaine de vaisseau comte L'Olonnois et de la comtesse née du Poulard de Pestivien.

En 1870, il avait seize ans. Il sortait de l'Ecole navale, aspirant de deuxième classe. Il fut immédiatement promu de première classe et envoyé à Paris, où il prit part à l'affaire du Bourget et à la bataille de Champigny. Décoré pour sa brillante conduite, il gravit rapidement l'échelle. A vingt-cinq ans, il était lieutenant de vaisseau et, sur la proposition de l'amiral Pierre, il était promu à vingt-huit ans officier de la Légion d'honneur.

Un merveilleux avenir s'ouvrait donc devant le jeune homme. Estimé de ses chefs, aimé de ses camarades et de ses matelots, l'officier n'avait qu'à laisser agir le temps. Les étoiles étaient au bout de sa glorieuse carrière, si noblement commencée.

Ce fut donc avec la plus profonde stupeur qu'on apprit dans la marine la démission du lieutenant de vaisseau L'Olonnois. Mais, chose plus étrange, non seulement Pierre quitta la marine, mais encore il disparut du monde, sans prévenir âme qui vive. On commenta quelques temps cette disparition mystérieuse, puis le silence se fit, et l'on oublia le vaillant marin. Du moins, on ne s'occupa plus de lui.

Or, ce qui avait motivé cette brusque retraite, ce n'était ni un caprice, ni une faute de jeunesse. La vie du jeune homme s'était tout à coup assombrie, et une page de roman qui eût pu s'achever en idylle se terminait en sombre drame. Pierre n'avait jamais connu sa mère. Mme L'Olonnois était morte en donnant le jour à son fils. Le père, désolé, avait confié l'enfant à Mariannik la femme de son maître d'équipage, Yan Le Tianek.

L'enfant grandit sous la garde de cette nourrice dévouée jusqu'à l'âge de six ans, époque à laquelle Mariannik donna naissance à un quatrième enfant, qui fut une fille. Une profonde affection s'établit entre Pierre et la petite Jeanne.

A cette époque les deux enfants de Jean le Tianek perdirent leur père dans une tempête. Toujours plein de gratitude pour la veuve, M. L'Olonnois continua à pourvoir à ses frais. Jeanne reçut une éducation de demoiselle, tandis que Jean, devenu, en toutes choses, le camarade de son frère de lait, entrait avec lui au Borda. Ils en sortirent tous les deux avec les aiguillettes. Pierre eut sous ses ordres Jacques, l'aîné des frères, tandis que Huon, le cadet, obéissait à son "dernier", Jean.

Hélas! si Pierre L'Olonnois eut la douleur de perdre son père, Jean eut celle de voir mourir ses deux frères entre ses bras.

Jeanne avait onze ans. C'était une toute petite fille. Quand Pierre revint, au bout de trois années de croisière dans les mers de Chine il retrouva l'enfant grandie et développée. A partir de ce moment, une lente et douce liaison de ces deux cœurs s'opéra, et cela dura ainsi jusqu'au jour où le doute ne fut plus possible pour Jeanne, où elle comprit qu'elle aimait de toute son âme le frère de lait de son frère.

Alors, chose cruelle, il se passa dans cet esprit de jeune fille un de ces phénomènes très rares, mais, qui par l'exagération même du scrupule qu'ils révèlent, indiquent la plus sublime délicatesse. Fille d'un matelot, Jeanne ne crut pas qu'il lui fut permis d'élever son rêve jusqu'à l'amour du comte L'Olonnois. Elle oublia que Jean n'était pas seulement le frère de lait, mais encore le compagnon d'armes de Pierre. Elle ne se souvint que de sa propre origine, des bienfaits dont le père de celui qu'elle aimait avait comblé sa famille, et elle s'interdit tout espoir. Elle aimait Pierre d'un de ces amours mortels lorsqu'ils ne sont point satisfaits. Et, se condamnant elle-même, elle se sentit mourir lentement, graduellement, minée chaque jour par ce désespoir calme et maître de lui.

Cependant cet état d'âme n'échappa point à Pierre. Lui aussi, il aimait Jeanne. Il avait résolu de l'épouser. Un jour, ne pouvant s'expliquer la froide réserve de la jeune fille, il demanda sa main à son frère Jean qui y consentit. Sur cet assentiment, Pierre était parti. Il avait couru tout d'une traite de Lorient à Paris et de Paris à Granville. Il avait, le cœur battant d'émotion, frappé à la porte. Jeanne en personne était venue lui ouvrir.

Il ne perdit pas de temps aux préambules A peine eut-il embrassé Mariannik et appuyé respectueusement ses lèvres sur le front brûlant de Jeanne, qu'il aborda le sujet de sa visite.

—Mère, il nommait sa nourrice "mère", je viens te demander mon bonheur, en ce monde et dans l'autre. Il me faut Jeanne pour femme!

Avant même que Mariannik put répondre, la jeune fille s'était avancée, rigide, blanche comme sa guimpe de batiste:

—Monsieur le comte l'Olonnois, dit-elle de sa voix grave et qu'elle essayait de rendre dure, je ne vous aurais jamais cru capable de railler une femme. Il est une chose que vous ne devez pas ignorer c'est que Jeanne Le Tianek ne peut pas être votre femme.

L'officier frémit. Il considéra la jeune fille avec stupeur.

—Ne peut pas . . Et pourquoi donc ne le peut-elle pas?

—Les raisons, vous les savez comme moi. Il y a entre nous deux une distance que rien ne peut amoindrir. Songez à votre rang et à votre situation; rappelez-vous que je suis une fille sans fortune.

Il l'interrompit avec une colère qui montrait la détresse de son cœur:

—Hé! qu'importe tout cela! En quoi puis-je y trouver un obstacle! Je vous aime, et si vous m'aimez, il n'est pas d'obstacles entre nous. La fortune! J'en ai assez pour faire face aux vingt-cinq mille francs qu'exige le règlement. Et, quant a i reste . . .

Suite à la page 23)

N'importe qui peut prendre des vues cinématographiques

avec un camera personnel 16MM

N'importe qui peut montrer des vues cinématographiques dans sa propre demeure

avec un projecteur portatif 16MM

Des Appareils Cinématographiques Personnels peuvent maintenant être obtenus à partir de $155 jusqu'à des appareils pouvant donner un ouvrage de qualité professionnelle. Ils sont si simples d'opération que tout garçon ou fille d'âge à fréquenter l'école supérieure peut prendre et montrer d'excellentes vues animées.

Nous avons en magasin toutes les marques de confiance d'appareils 16MM

Ecrivez ou téléphonez

THE FILM AND SLIDE COMPANY OF CANADA LIMITED

104-5, Edifice Drummond, Montréal - MArquette 5985



QUAND GRAND'MÈRE ÉTAIT ENFANT

—l'éclairage était un problème. Aujourd'hui l'éclairage, indispensable dans tout foyer moderne, peut facilement être obtenu sans interruption, en ayant toujours sous la main des cartons de lampes Mazda Laco.

LAMPES LA CO MAZDA

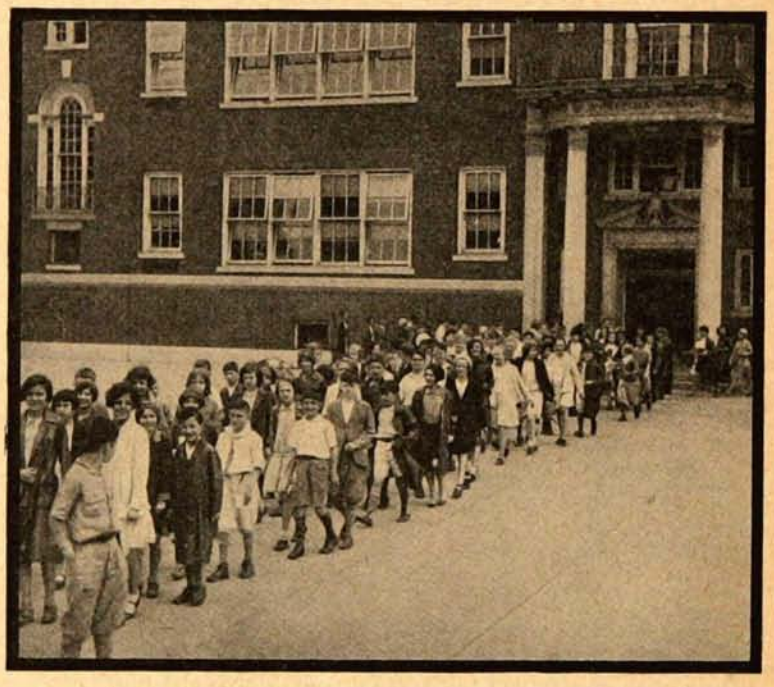
EXIGEZ LES DE VOTRE FOURNISSEUR

QUE DOIVENT MANGER LES ENFANTS?



Les écoliers sont fatigués et ont faim le midi. [Où doivent-ils manger et que doit-on leur donner pour le lunch?

Courtoisie du Delineator



Les enfants doivent être prudents en retournant à la maison après la classe.

JUSQU'A ce que les enfants commencent à fréquenter l'école, leur repas du midi doit être aussi substantiel, sinon plus, que ceux du matin et du soir. En plus, il arrive souvent qu'on leur serve une légère collation au cours de la matinée et de l'après-midi, ce qui augmente la quantité de nourriture prise entre le déjeuner et le souper.

Lorsqu'ils ont atteint l'âge d'étudier, s'ils commencent jeunes, leur alimentation doit être soigneusement surveillée. Si la mère observe scrupuleusement les règles de la puériculture et d'un bon régime alimentaire, l'enfant ne souffrira nullement du changement apporté par l'étude dans ses habitudes alimentaires.

D'une manière générale, le déjeûner ne doit guère varier. Il peut être cependant légèrement modifié à mesure que l'enfant grandit et que son appétit se développe. La collation entre le déjeûner et le dîner est excellente et désirable au moins dans les écoles maternelles; un biscuit et un verre de lait, ou du jus d'orange avec de l'huile de foie de morue se digèrent vite et bien. Ils préviennent la fatigue, contiennent des vitamines et sont pour ainsi dire des *matériaux de construction*. A l'heure du lunch, l'écolier est toujours plus fatigué et plus affamé qu'il ne l'était à la maison. Il aura donc, selon toute probabilité, besoin d'un repas plus substantiel pour remédier à l'absence de la collation de la matinée, même s'il a été moins actif à la classe que chez-lui.

Avant de décider si l'enfant doit dîner à la maison, il faut prendre en considération, la longueur du trajet, la fatigue qu'il en ressentirait, si son appétit n'en serait pas affecté, s'il aurait le temps de se laver les mains et de prendre un bon repas sans se hâter; pour ce qui est de l'école, si le lunch qu'il y achèterait ou celui qu'il apporterait serait suffisant et ne serait pas plutôt un *élément* affaiblissant.



Le véritable bon lunch qui doit être donné à l'enfant, doit comprendre au point de vue nutritif:

1. Au moins une tasse de lait.
2. Un mets chaud — surtout l'hiver — soupe, pouding ou breuvage; cela répare les forces et enlève la fatigue.
3. Les calories suffisantes pour répondre à la dépense d'énergie de chaque jour.
4. Une nourriture saine, simple et digestible pour ne pas fatiguer l'estomac.
5. Aucun mets hautement assaisonné ou épicé.
6. Mais des mets soigneusement apprêtés et disposés d'une manière attrayante pour mettre l'enfant en appétit.
7. Une nourriture aussi substantielle que possible — beaucoup de fruits et de légumes — et toujours conforme à l'hygiène alimentaire.
8. On doit subordonner le dessert à l'obligation de manger d'abord les mets substantiels.

Il est évident que pour manger et boire chaud, il faut se servir de bouteilles Thermos qui, rendant la boîte à lunch plus pesante et plus fragile, seraient une des raisons qui justifieraient l'achat à l'école, si possible, de la soupe ou du breuvage chaud, et il est du devoir des parents de ne rien épargner et de ne rien négliger pour garder les enfants en excellente condition physique, condition nécessaire — sinon essentielle — pour l'étude.

MENUS POUR LE LUNCH

Soupe aux légumes.
Sandwiches au fromage à la crème et aux dattes.
Pommes.
Biscuits à la melasse.

Sandwiches de salade aux œufs.
Tomates mûres.
Breuvage aux céréales grillées.
Biscuits à la farine d'avoine.

Sandwiches à la gelée et au beurre d'arachide.
Lait.
Gâteau éponge.
Orange.

Sandwiches au bacon et au foie de poulet.
Sandwhiches aux tomates.
Coco ou autre breuvage chaud.
Banane.

LES DEUX JEANNE

(Suite de la page 21)

Il s'abandonna à l'élan de sa passion, fut tour à tour tendre et suppliant, ou emporté et irascible. Rien n'y fit. La fille des pêcheurs garda sa fierté de race, fierté excessive, à coup sûr, et, pour complaire à ce sentiment cruel, elle sacrifia son propre cœur et celui du pauvre Pierre. La douleur exaspéra celui-ci:

—Soit! rugit-il, vous ne voulez pas. Soyez assurée que je suis aussi fidèle à une parole que vous pouvez l'être vous-même. Je ne me marierai pas ailleurs, et vous verrez ce qu'il advient d'un désespéré comme moi.

Il s'enfuit, laissant la mère et la fille en proie à la plus amère anxiété. A Paris, où il s'empressa de se rendre pour étourdir son chagrin, il se jeta à corps perdu dans les distractions violentes. Jeanne entendit parler de ses folies et elle en souffrit horriblement. Elle essaya de sauver le jeune homme et lui adressa lettres sur lettres.

Il répondit aux premières, mais comme Jeanne entourait ses refus de toutes sortes de considérations religieuses et morales, il lui écrivit un jour, avec une sorte de brutalité, qu'il n'avait pas besoin de sermons et qu'à l'avenir, si elle n'avait pas autre chose à lui dire, elle s'abstînt de lui adresser des missives qu'il lui retournerait sans les décacheter. Aussi bien tint-il parole, et, un soir, Jeanne reçut par la poste tout un paquet de ses lettres dont les enveloppes n'avaient subi aucune atteinte.

Ce fut un terrible coup pour la jeune fille. Avivé brusquement par ces événements, le mal qui couvait en elle se fit jour et progressa rapidement. Malgré l'iode et l'air salin, la tuberculose apparut insidieuse, lente, opérant son œuvre de mort. Elle ne murmura pas, ne se plaignit point, considérant, en véritable sainte qu'elle était, que Dieu lui envoyait ainsi le prix de sa lutte, la récompense des poignantes douleurs qu'elle avait su accepter et soutenir.

Mariannik ne s'aperçut du malheur qu'assez tard, un jour que Jeanne, prise en sa présence d'une toux violente, ne put dissimuler à temps son mouchoir imprégné de sang.

La pauvre mère devint folle de terreur. Elle consulta tous les médecins de Granville. Leur jugement fut uniforme, monotone comme une sentence de mort.

Alors, la nourrice écrivit à Pierre. Moins de quarante-huit heures après, l'officier accourut. Quand il vit la jeune fille sourire en lui tendant sa main amaigrie, son cœur se brisa. Il vint tomber à genoux à son chevet et couvrit de pleurs et de baisers les pauvres doigts brûlants de fièvre.

Et la mourante ne se refusa point à ces démonstrations passionnées. Maintenant que le sacrifice était fait, elle avouait son amour. Elle confessait à son "frère" d'autrefois, à son compagnon d'enfance et de jeux, de quel immense et saint retour elle avait payé, sans l'avouer, la passion peut-être trop charnelle du jeune homme.

Pour Pierre, de tels aveux ne pouvaient qu'accroître la douleur, rendre atroce le déchirement. Ce fut pour complaire à une fantaisie de la mourante, et auss avec le secret espoir de la sauver en la plongeant plus complètement dans les bienfaisantes émanations de l'iode, que Pierre acheta en pleine propriété l'île du Grand-Bouf.

Désormais, son existence fut close. Il s'enferma avec la malade et sa mère dans cet îlot perdu que battaient les flots. Il vécut ainsi les derniers jours de cette créature adorée, qui n'appartenait plus qu'à Dieu.

Pierre fit encore une tentative. Il aurait voulu acquérir, par la bénédiction nuptiale, le droit de donner son nom à la chère aimée. Mais Jeanne se refusa encore à ce désir. Un soir qu'assise sur le seuil de sa petite maison elle contemplait la mer, l'unique paysage dont ses yeux pussent se réjouir, elle prit doucement la main de l'officier qui, les paupières lourdes de larmes, la regardait du morne regard des désespoirs.

—Pierre, dit-elle avec un tendre sourire, je connais mieux votre cœur que vous même. Ne vous en blessez pas, surtout. Je vais mourir; mais la mort ne sera pour moi qu'une délivrance.

Jeanne!... protesta l'officier dans un sanglot.

Derechef elle sourit.

—Chut! Ne pleurez pas. C'est la loi, vous dis-je. Je vais mourir. Les morts ignorent la jalousie et les misérables passions de ce monde. Laissez-moi faire. Dieu m'accordera, vous verrez, de vous trouver moi-même l'élue de la destinée, de vous amener celle qui devra être la compagne de vos bons et de vos mauvais jours. Celle-là sera la Jeanne véritable, celle qui doit être unie à votre existence, et à laquelle toute votre vie appartiendra. Moi, je ne suis déjà plus qu'un souvenir, presque un songe. Vous aimerez... *l'autre*, et, tous deux ensemble, vous prierez pour moi.

Que repondre à ces douces et cruelles paroles? Pierre enveloppa du plus intense, du plus touchant respect, les suprêmes instants de la mourante. Il put à loisir savourer l'agonie de Jeanne. Au reste, ce ne fut point une agonie. Dieu fit grâce à la sainte des affres du passage. Elle s'envola dans une gloire, sous les rayons d'un crépuscule admirable, effeuillant de ses mains presque raides toute une corbeille de roses grimpantes au pied de la statue de Notre Dame des Flots, dont sa piété avait orné le dessus de la porte.

Voici comment se fit la chose:

D'un petit geste qui lui était familier, elle avait renvoyé Pierre et sa mère, ne voulant point qu'ils la vissent mourir. Et à peine s'étaient-ils éloignés de quelques pas qu'un soupir les rappela brusquement.

Ils tombèrent à genoux aux côtés du fauteuil de la malade, chacun prit une des mains encore tièdes, aux ongles desquels des pétales roses s'étaient fixés. La vierge était renversée sur le dossier.

Les grands yeux ouverts embrassaient l'infini des cieux au delà de l'infini de la mer; les lèvres, à peine écartées, avaient un sourire céleste. C'était fini. L'âme montait sans doute dans l'azur sans limites, plus haut, toujours plus haut, vers Dieu.

Telle fut la fin de ce roman de larmes. Le curé de Granville emmena son clergé dans les îles. Ce fut Yvon Toulfran qui guida ce convoi en pleine mer. Combien de gens de la côte accoururent sur le sauvage rocher pour prier au chevet de la jeune fille? De la demeure à la fosse, creusée dans le flanc du granit, il n'y avait pas deux cents mètres.

On fit à la bière un chemin de palmes et de fleurs. Tout ce qu'un mois radieux verse de joyaux à la nature fut répandu sur cette tombe immaculée, et Jeanne descendit dans le grand repos au chant des prières d'allégresse, au parfum des roses mêlé au parfum de l'encens.

Une large pierre scella la couche virginale, et nuit et jour le cantique de l'Océan berça ce sommeil de la morte d'amour.

.....

Le récit du matelot toucha profondément son auditoire.

Après son départ, Jeanne prétexta un peu de fatigue pour se retirer un instant dans sa chambre. Puis, là haut, la rêverie s'empara d'elle, elle fit savoir que, son malaise persistant, elle ne descendrait pas de la soirée. Pendant ce temps, la bonne nouvelle s'était répandue dans tout Granville, et les compliments affluaient à la villa. Le lendemain, il en fut de même, et toute la journée de Jeanne se passa à recevoir les hommages des visiteurs et à les en remercier. Elle le fit de très bonne grâce, disant gaiement qu'elle préférait voir ce concours du fond d'un fauteuil que du fond d'une bière.

VIII

Trois jours après, au saut du lit, Mlle de Buheil décidait son père à entreprendre une course aux îles Chausey pour remercier M. l'Olonnois de son hospitalité. La proposition trouva le financier tout à fait dispos. Sur-le-champ, il fit prévenir le patron Yvon Toulfran et retenir le cotre pour lui et ses amis.

On appareilla par le plus beau temps du monde. La traversée fut un plaisir.

Ce fut une véritable surprise pour Pierre l'Olonnois de voir débarquer tout ce monde sur son rocher. A distance, il n'avait pu reconnaître les visages. D'ailleurs à ce moment-là même il s'entretenait avec un officier de marine, et comme Jeanne, un peu troublée par les souvenirs et par le récit des jours précédents, fermait la marche en compagnie de Mmes Berthiaux et Dumarroy, le jeune homme ne l'avait point aperçue. Il se leva donc pour recevoir Yvon qui, précédant les hommes de quelques pas, s'avançait, son bonnet à la main.

— Capitaine, dit celui-ci, toujours plein de respect pour celui qu'il avait vu porteur de trois gallons, ces messieurs-là sont le père et les amis de la demoiselle que vous avez sauvée.

Pierre parut étonné.

— Mais, je n'ai sauvé personne, ce me semble.

Ce fut Jeanne en personne qui, se montrant tout à coup, répondit:

— Pardon, monsieur, ne détruisons pas la légende, s'il vous plaît.

Le jeune homme s'inclina:

— Mademoiselle, puisque c'est votre ordre, je respecterai la... légende ; mais, en vérité, il me semble que voilà beaucoup de monde pour l'accréditer.

En ce moment, M. de Buheil tendit la main à l'ex-officier de marine.

— Monsieur, permettez-moi de vous dire que, pour moi, l'histoire vaut mieux que la légende. Je suis le père de Mlle de Buheil. Je vous devais des remerciements pour votre exquise urbanité à l'égard de ma fille, et je m'empresse de vous les apporter, en ajoutant qu'ils ne sauraient acquitter ma reconnaissance.

On échangea de nouveaux saluts, et les présentations se firent avec le cérémonial usité. Pierre, se tournant alors vers l'officier, lieutenant de vaisseau, qui se trouvait à ses côtés, le nomma :

— Monsieur Jean Le Tianek, lieutenant de vaisseau, commandant le cotre de surveillance l'*Alcyone*

Ce Jean Le Tianek était un superbe garçon, blond comme un fils du pays flamand, blanc comme l'écume des vagues qui, en cet instant, ceignaient le rocher. Jeanne serra la main du frère de lait avec la plus vive cordialité. Celui-là avait été intimement mêlé au drame d'amour dont la page suprême était gravée sur la pierre du sépulcre, à l'autre bout de l'île. Puis, Pierre s'offrit galamment à montrer son domaine aux visiteurs.

Assurément, la promenade n'était point longue. Mais quand le tour de l'île eut été fait, Pierre, qui avait soigneusement évité de faire passer ses hôtes dans le voisinage de la tombe, proposa de franchir les passes et de parcourir, l'une après l'autre, les principales terres de l'archipel.

— La mer étant haute, avait-il dit, ce sera une excursion agréable et facile.

Il va sans dire que l'offre fut agréée sur-le-champ.

Au moment d'embarquer, Jeanne s'approcha de L'Olonnois.

— Monsieur, demanda-t-elle, votre nourrice est-elle chez vous?



Après la maladie

BOVRIL

vous épargne des semaines de faiblesse





Les Maux de Tête Fréquents Indiquent un ETAT D'ACIDITE

QUAND un état de sur-acidité étend son ombre sur vous, vous devez vous forcer à travailler, et même les amusements demandent un trop grand effort. L'appétit diminue; la digestion est mauvaise. Tout le système souffre.

Des expériences de laboratoire démontrent qu'un état sur-acide est dû aux erreurs de notre alimentation moderne. Mais vous n'avez pas besoin d'attendre pour prendre le moyen de vous sortir de cette difficulté.

Prenez une cuillerée à table de Lait de Magnésie de Phillips.

Ceci neutralisera rapidement l'acide. Dès le moment où vous soulagerez un estomac ayant un surplus d'acide avec ce médicament crémeux, plaisant, vous vous sentirez une autre personne.

Prenez-en un peu chaque fois que la gastralgie, le mal de tête, la nausée, la flatuosité, ou la bile indique que le système digestif devient trop acide. Chaque fois que vous prenez froid; quand la paresse intestinale indique que les intestins sont embarrassés, le Lait de Magnésie de Phillips exerce une douce action laxative.

Ce merveilleux antiacide est très agréable à prendre. Il est considérablement prescrit pour les hommes, les femmes et les enfants. Les autorités du monde médical conviennent que c'est de la magnésie sous sa forme la meilleure. C'est un liquide — non une tablette; la bouteille et l'enveloppe du véritable portent toujours, pour votre protection, la signature de Chas-H. Phillips.



Lait de Magnésie
de
PHILLIPS

LES DEUX JEANNE

— Assurément, mademoiselle. Désirez-vous la voir? Je vais vous conduire.

— Oui, monsieur, et, si vous le permettez, je passerai près d'elle le temps que vous consacrerez à votre tournée. Mais ne vous dérangez pas, je connais le chemin.

Et elle s'élança, légère et vive, laissant Pierre à ses nombreux compagnons.

L'excursion fut extrêmement agréable, rappelant par plus d'un point de ressemblance, les pérégrinations des touristes en Norvège, à travers la région des fiords.

. . . . . .

Pendant ce temps, Jeanne et Mariannik s'entretenaient dans l'intérieur de la maison.

La jeune fille était entrée sans frapper. La nourrice, au coin d'une baie de fenêtre, un tricot à la main, n'entendit point le pas de l'arrivante. Ce lui fut un étonnement de voir se dresser devant elle cette "demoiselle" en toilette élégante, qui accourait à elle les mains tendues.

— Bonjour, madame Le Tianek.

Mariannik se leva et fit quelques pas en avant. Jeanne fit volte-face, et, gaiement:

— Vous ne me reconnaissez pas?

La lumière éclairait son charmant visage. Un sourire mélancolique vint aux lèvres de la nourrice.

— La demoiselle de Paris, murmura-t-elle.

Et spontanément, elle ouvrit ses bras à la jeune fille.

— C'est bien gentil d'être venue nous voir. Ah! ça, est-ce que vous êtes avec tout ce monde-là?

Elle désignait par la vitre le groupe qui s'éloignait. Jeanne répondit en riant:

— Ce monde-là, c'est mon père avec des amis. M. Pierre les mène faire une promenade en bateau. Quand ils reviendront, vous les verrez.

— Eh bien! et vous, pourquoi n'y allez-vous pas?

— Parce que j'ai préféré vous voir et causer un moment avec vous.

Les yeux de la nourrice se mouillèrent.

— Vous êtes bien trop aimable, ma chère petite, de vouloir tenir compagnie à une pauvre vieille femme comme moi. Vous allez bien vous ennuyer.

— Au contraire; et puis, pour tout vous dire, j'ai tenu à vous rapporter moi-même les vêtements que vous m'avez prêtés l'autre jour.

Ce disant, elle tirait de dessous un pan de son manteau gris, en toile, un paquet enveloppé avec soin. Elle le défit elle-même.

— Voyez si rien n'y manque, demanda-t-elle.

Un geste de la nourrice la fit insister.

— Non, reprit-elle, assurez-vous bien que tout y est.

Alors, Mariannik, d'une main tremblante, prit les effets, les déplaça, et, tout à coup, au milieu des vêtements, elle aperçut un objet soigneusement enveloppé de papier fort sur lequel était écrit le mot: *Fragile.* Le poids de l'objet surprit la vieille femme.

— Ça, ce n'est pas à moi, dit-elle.

— Au contraire, fit Jeanne, c'est à vous plus que tout le reste. Regardez bien.

Mariannik rapprocha le paquet de ses yeux et y lut:

A Madame veuve Le Tianek

Elle comprit que cela contenait une surprise. De nouveau ses mains tremblèrent, elle eut peur d'ouvrir le papier, comme s'il eût renfermé quelque chose d'anormal. Puis, recouvrant la mémoire:

— Mais pourquoi me rapportez-vous ces vêtements? Ne vous ai-je pas priée de les garder en souvenir de votre visite ici?

Jeanne l'embrassa sur les deux joues.

— Oui j'ai accepté le cadeau. Mais, si j'ai rapporté les vêtements, c'est uniquement pour vous prier de garder, en retour, le très petit hommage que j'ai voulu vous offrir. Ouvrez le paquet, je vous prie.

Cette fois, la veuve s'y décida. Elle fit sauter les cachets de cire un peu fébrilement. Sous plusieurs enveloppes elle découvrit une boîte de carton pleine de ouate, d'où sortit une croix de verre et biscuit, merveilleusement travaillée, un de ces chefs-d'œuvre de porcelaine dont quelques maisons de Paris possèdent l'exquise spécialité. A l'entour des branches de la croix s'enroulait un ruban d'argent bruni, sur lequel courait en lettres d'or ciselées, l'inscription suivante:

"A Jeanne Le Tianek, Jeanne de Buheil".

Mariannik demeurait sans voix devant la croix. Elle l'avait replacée dans la boîte de carton. Les mains jointes, la poitrine soulevée par les sanglots, elle laissait couler ses larmes sans chercher à les contenir, sans penser même à remercier Mlle de Buheil pour ce cadeau de prix qu'elle lui faisait. La mère douloureuse épanchait son chagrin avec l'insouciant égoisme de la souffrance.

Pourtant ce silence prit fin. La vieille femme essuya ses yeux, et, fixant sur Jeanne un de ces regards où l'on met toute son âme, elle murmura:

—Vous êtes belle et bonne comme elle, comme un ange du bon Dieu.

Très émue, elle-même, Mlle de Buheil balbutia:

— C'est bien peu de chose, madame, bien peu. J'aurais voulu faire mieux. Vous mettrez cette croix... Elle hésita. Sur la tombe de votre fille.

La nourrice se leva:

— Venez, dit-elle avec solennité, vous l'y mettrez vous même. Cela lui fera plus de plaisir, Car, je suis bien sûre qu'elle vous aime et vous protège.

Jeanne se laissa faire.

Mariannik avait pris la boîte. Elle sortit, précédant Mlle de Buheil, bientôt marchant du même pas qu'elle. Les deux femmes tournèrent l'angle de la maison et, laissant à leur droit la crique où se balançait le cotre du père Toulfran, elles s'avancèrent vers la pointe, au nord-est de l'ilot.

C'était là que s'ouvrait, dans la roche, la tombe virginale de Jeanne Le Tianek.

Mlle de Buheil s'en approcha en proie à un trouble profond. Alors, Mariannik lui tendit la boite de carton, et la jeune fille en retira la croix qu'elle déposa pieusement sur une anfractuosité du granit formant console.

Les deux femmes s'étaient agenouillées. Elles mêlèrent leurs prières et leurs larmes. Quand elles se relevèrent, un lien les unissait, désormais indissoluble, lien de sympathie et de respect, lien de reconnaissance et de dévouement.

Jeanne se pencha. Elle cueillit dans le parterre sans cesse fleuri qui entourait la pierre deux ou trois roses blanches qu'elle unit en un petit bouquet. Mariannik la regarda faire.

A la fin elle parla.

— Je voudrais qu'il pût vous voir ainsi.

Elle dit cela avec une naïveté d'expansion, une sincérité d'accent qui fit tressaillir Mlle de Buheil. Celle-ci se sentit rougir. La nourrice reprit de la même voix:

— Quand il sera de retour, quand vous serez partie, il me demandera qui a mis là cette croix. Il devinera bien que c'est vous, allez, et il vous en aimera davantage.

Emotion singulière: jamais plus douces paroles n'avaient caressé le cœur de Jeanne. Elle prenait un ineffable plaisir à entendre Mariannik lui dire de telles choses. C'était pour elle comme une griserie. La vieille femme l'avait entraînée sur un pan de la muraille rocheuse qui surplombait directement la mer. Pierre, sans doute afin d'y mieux fixer ses contemplations solitaires, avait fait tailler dans le granit comme une chaire d'où la vue se perdait dans l'horizon sur quelque point que s'arrêtât le regard. C'était là que, peu de jours auparavant, il était venu méditer au passage de l'escadre.

Mariannik s'était placée à côté de la jeune fille.

— Ainsi, vous savez son histoire? Vous savez pourquoi il est venu ici?

— Oui, je le sais, répondit Jeanne.

— Qui vous a raconté cela? Je gage que c'est le père Toulfran?

— Vous ne vous trompez pas. C'est lui, en effet.

La nourrice se tut une minute. On eût dit qu'un secret lui pesait sur le cœur, que désireuse de s'y soustraire, elle ne trouvait pas les termes voulus pour l'exposer.

Et avec une complaisance vraiment maternelle, elle se mit à détailler les charmes réunis dans la personne de Jeanne.

— Elle! c'est elle! Comme vous lui ressemblez! Voilà bien ses mains, des mains de grande dame, de longs doigts effilés. Seulement, ses pauvres mains, à elle, étaient bien maigres. Quand elle les a jointes pour mourir, elle les avaient blanches comme de la cire. Et la taille, et la figure, c'est la même chose. Il y a pourtant une différence. Vos yeux sont noirs, les siens étaient bleus, des yeux de sainte. Et puis, son sourire n'était pas gai comme le vôtre. Elle ne souriait pas souvent, car la douleur était au fond de son cœur, une douleur dont elle est morte.

Jeanne éprouvait une immense sympathie pour cette femme si cruellement éprouvée. Et, sans qu'elle s'en aperçut, des larmes montaient dans ses paupières comme dans celles de la veuve.

— Vous avez perdu votre fille, — prononça-t-elle doucement; — moi je n'ai pas connu ma mère. Vous voyez que nos parts sont égales. Mon père est bon, bien bon pour moi. Je l'aime de toute mon âme. Mais je crois que ce n'est pas la même chose d'aimer sa mère. Moi, je n'ai que des souvenirs lointains, je revois encore quelquefois une figure, et quand je la retrouve, je pleure comme si je venais de la perdre la veille.

Peu à peu, la conversation suivait son cours.

Quand Mariannik eut raconté les derniers moments de sa fille, il fut tout naturellement question de Pierre. Son nom ne fut pas prononcé, mais sa personne fit le sujet de la conversation.

Jeanne connut ainsi toutes ses qualités. Avec toutes les habiletés de la curiosité féminine, elle multiplia ses questions.

La nourrice ne fit aucune difficulté à répondre.

Comme pendant le récit du père Yvon, Jeanne éprouvait un étrange plaisir à entendre ainsi parler du jeune homme. Elle prenait sa part de l'orgueil avec lequel la nourrice vantait les vertus de son enfant d'adoption. L'officier grandissait à ses yeux, et en même temps, il faisait grandir cette femme du peuple, cette veuve de matelot, mère elle-même d'un lieutenant de vaisseau distingué par ses mérites. Mais chose singulière, Jean Le Tianek, entrevu tout à l'heure, n'était pour rien dans cette estime conçue pour la veuve. C'était à Pierre L'Olonnois qu'il en fallait rapporter tout l'honneur.

Elle ne voyait que lui, ne rêvait que de lui. Toute la puissance imaginative, toute la vivacité de sentiment qui étaient en elle convergeaient maintenant vers cet homme simplement héroïque, dont elle n'avait jamais rencontré le pareil au cours de son existence mondaine, agitée et nerveuse. A la douceur même du sentiment qu'elle éprouvait, une femme d'expérience ne se fût point trompée. L'amour mettait dans le cœur de Jeanne ses premières émotions suaves; elle le méconnaissait, mais elle ne pouvait méconnaître la douceur du trouble subi.

Le dialogue avait pris fin, chacune des deux femmes s'absorbant en un mutisme grâce auquel elles conversaient avec elles-mêmes.

Or, tandis que la jeune fille rêvait sous le caressant murmure de l'eau qui rétrogradait, les voyageurs du groupe rentraient au Grand-Bouf. Un bruit d'avirons frappant en cadence la lame fit brusquement retourner Mlle de Buheil.

C'était la baleinière qui réintégrait le port d'attache. Quand tout le monde eut mis pied à terre, on prit le chemin de la maison, qui se trouvait dans la même direction que la tombe.

Il était évident que Pierre avait le projet d'offrir un lunch à ses visiteurs. Mais, à ce moment, Yvon s'avança:

— Si ces messieurs veulent quitter l'île, il est temps. Dans un quart d'heure, le bateau serait échoué. Il nous faut profiter de l'eau qui reste avant la fin du jusant.

La remarque était fondée. On ne meut pas une embarcation du tonnage du "Jeune Corentin" comme une simple périssoire. Sans compter que si l'on attendait plus longtemps, il serait impossible d'arracher l'embarcation aux mortels contacts des récifs, encore complètement couverts.

Tout le monde se rendit à la raison. Pierre prit les devants, afin d'avertir Mlle de Buheil. Elle l'avait aperçu. Ils se rencontrèrent devant le tombeau. Il

Nous vous offrons gratuitement
Une montre TAVANNES

Voir page 37

LES DEUX JEANNE

suffit à Pierre d'un regard pour découvrir la croix déposée dans l'angle de la roche. Ses yeux se mouillèrent.

— C'est vous, mademoiselle, qui!...

Il ne put en dire davantage. Sa voix s'étranglait au passage.

— Ne me remerciez pas, dit Jeanne. Tout le plaisir a été pour moi. C'est bien peu, et nous ne sommes pas à Paris pour que j'aie pu mieux faire.

Spontanément, leurs mains s'unirent. Et, pendant un instant d'inappréciable durée, elles se transmirent le double sentiment qui débordait de ces deux cœurs. La parole n'est pas le seul langage de l'homme. Quand on eut regagné le gros des touristes, M. de Buheil, fort amicalement, invita à dîner pour le surlendemain Pierre L'Olonnois et Jean Le Tianek, dans sa villa de Saint-Pair. L'invitation fut acceptée. Dix minutes plus tard, la voile du cotre se gonflait doucement et, penchée coquettement sur le flanc, la barque reprenait le chemin de Granville.

IX

Le dîner touchait à sa fin. Le temps avait été, tout le jour, d'une chaleur lourde et accablante, une de ces chaleurs qui annoncent l'orage prochain. Malgré les menaces du ciel, l'oxygène se faisant rare aux poumons, on avait dû laisser les fenêtres ouvertes. Maintenant, il était visible que la tourmente allait se déchaîner. Les convives, de leurs places, pouvaient voir la mer et le ciel confondre leurs ténèbres.

De temps à autre un éclair zébrait le ciel. Un grondement roulait se grossissant à chaque reprise, paraissant, à tout ébranlement nouveau, ramasser de nouveaux échos au quatre points du firmament.

Dans la salle à manger de la villa, les conversations languissaient. Peu loquace de sa nature, Pierre avait la parole plus rare encore que de coutume. Depuis un instant, il était muet.

Au champagne, M. de Buheil avait fait part à ses convives d'une grande nouvelle : Jeanne était fiancée à Paul Hautfrion.

Aussi bien la révélation du financier avait-elle ôté la verve aux trois soupirants évincés.

Ni l'anglais, ni ses amis ne desserraient les dents.

Un seul homme, dans cette glaciale atmosphère, semblait animé d'émotions joyeuses. C'était le lieutenant de vaisseau Le Tianek. Pendant toute la durée du repas, il n'avait cessé de deviser fort allègrement avec Mme Dumarroy et sa fille. Antoinette paraissait prendre un plaisir extrême à cet entretien.

Pierre avait été placé par M. de Buheil à la droite de Jeanne. Rêveur, à demi penché sur la table, il observait la mer par la fenêtre ouverte.

Mme Dumarroy s'avisa de ranimer le dialogue.

— Ma chère Jeanne, fit elle méchamment, si vous étiez superstitieuse, je vous dirais qu'il vous faut, au plus tôt, détruire l'effet du mauvais présage.

La jeune fille parut sortir d'un rêve. Elle tressaillit.

— A quel mauvais présage faites-vous allusion ?

— Mais à celui que l'orage apporte à votre repas de fiançailles.

— Est-ce donc vraiment un mauvais présage ? demanda Hautfrion sceptique.

— Dame! dit la perfide créature, je connais des gens qui le croient. Je suis sûre que M. L'Olonnois est de cet avis.

Directement mis en cause, Pierre répondit ironiquement :

— Non, madame, je ne crois point aux présages. Pourquoi la coïncidence d'une tempête serait-elle défavorable à des fiançailles ? J'y verrais plutôt, moi, un signe de bonheur. Il vaut mieux que la foudre gronde avant qu'après. Aussi bien, ajouta-t-il en se levant et en montrant la mer d'un large geste, je ne sache pas que l'on pût souhaiter à Mlle de Buheil plus beau cadre, plus splendide mise en scène que ceux dont la nature se plaît à orner cette fête.

Comme pour lui donner raison, un éclair effrayant, monstrueux, embrasa l'espace du nord au sud. Tel fut l'éclat insupportable du météore, que les femmes jetèrent un cri et se signèrent. Tout le monde s'était levé comme Pierre ; et Jeanne avait paru subitement très pâle.

— Je crois qu'il faudrait fermer les vitres, dit vivement M. de Buheil.

En ce moment, Pierre jeta une exclamation sourde.

— Ah! mon Dieu!

Il s'était élancé vers la fenêtre. Puis il se retourna et appela :

— Jean!

Son visage était transfiguré. Sous la lumière épanchée du lustre, les traits, jusque-là effacés sous l'indifférence, venaient de revêtir une incomparable beauté, un caractère de grandeur et d'énergie sans pareilles.

A l'appel de son frère de lait, Le Tianek était accouru. Comme Pierre, il s'écria :

— Ah ! mon Dieu.

Alors tout le monde s'expliqua la double exclamation. De son bras étendu, Pierre désignait l'horizon. Là-bas, dans l'épaisse nuit que laissait après eux les éclairs, une tache rouge flamboyait. La mer, dans ses oscillations, la balançait de bas en haut. Elle paraissait et disparaissait, prouvant ainsi l'énorme enflure des vagues, la profondeur du gouffre où elle descendait. Une détonation retentit. La tache rouge, c'était un navire incendié ; le canon entendu,c'était l'appel de détresse. Au moment même où la tempête s'accumulait au ciel, sous les pieds des voyageurs les deux éléments en fureur se disputaient cette carcasse condamnée. Jean Le Tianek s'avança vers M. de Buheil :

— Monsieur dit-il, il y a là un navire en perdition. Mon devoir m'oblige à regagner mon bord, afin d'aviser au moyen de le sauver. Excusez-moi si je vous quitte ainsi au milieu de cette joie de famille.

Pierre s'approcha à son tour.

— Et moi, monsieur, je n'ai aucune obligation qui s'impose à moi. Mais, j'ai quelque expérience de ces choses et il ne m'est pas permis de demeurer en arrière sur l'exemple que me donne mon frère Jean.

Jeanne ne put retenir un cri :

— Qu'allez-vous faire, monsieur L'Olonnois ?

Il répondit, très simplement :

— Sincèrement, mademoiselle, je ne sais pas encore. Mais il est telles mesures que les circonstances indiquent et favorisent. Ce sont celles-là que nous allons prendre.

On comprit que c'était là une résolution arrêtée, qu'on aurait mauvaise grâce à essayer de les retenir. M. de Buheil trouva le moyen de faire un admirable compliment.

— Allez, messieurs, quand on a pour hôtes des héros, on doit s'estimer heureux du peu de temps pendant lequel ils dépouillent leur héroïsme.

Mais Jeanne s'écria :

— Si nous ne pouvons vous garder, messieurs, du moins pouvons-nous vous suivre. Montrez-nous le chemin.

— Mademoiselle ! s'exclama Pierre.

— Je vous en conjure, monsieur, ne me défendez pas cela. Ce n'est point trop réclamer que de demander la faveur de prier pour vous sur la plage.

Au même instant, une immense clameur s'éleva, faisant chorus avec les bruits de la tempête. La foule se ruait sur la route de Granville. On entendait les rumeurs les plus diverses :

— Il vient droit sur nous.— Non, sur la pointe du Lude.— Il n'arrivera pas jusque-là.— Il restera, pour le certain, sur le Cocaleux.

Pierre jeta par la fenêtre un nouveau coup d'œil.

— Allons ! Jean, hâtons-nous. Il n'est que temps.

. . . . . .

Toujours courant les jeunes filles en tête, les invités de M. de Buheil eurent promptement gravi la montée de Granville et atteint la tranchée des Anglais. La tempête était dans toute sa force. Le vent accourait furieux du large, aidant la marée à escalader les roches. Et sur cet océan démonté, qui mettait à nu ses entrailles, le vent poussait cette effrayante épave, un navire en flammes. Chaque rafale le rapprochait de la côte. Il brûlait par les deux bouts. On le voyait distinctement à cette heure. C'était un grand steamer anglais, dont la cheminée vomissait encore une fumée âcre, nauséabonde, de foyer mal inondé, que le vent rabattait sur la plage, prenant à la gorge les spectateurs affolés. L'énorme silhouette se

(*Suite à la page 27*)

La supériorité du mélange Orange Pekoe "SALADA" est indisputable

LE THÉ "SALADA"
MÉLANGE ORANGE PEKOE
F 756

'Tout frais des plantations'

Buanderie:
1871, RUE CARTIER
AMherst 3566

Résidence:
2410, RUE SHEPPARD
AMherst 1652

***Buanderie* J.-SYLVIO MATHIEU**
MONTREAL

Spécialité:
Service de Toilette, Tabliers, Jaquettes, Serviettes, etc.

LINGE DE FAMILLE
A LA LIVRE

Clinique Privée du Dr Prévost
Ex-élève des hôpitaux de Paris - Londres - New-York

VOIES GENITO-URINAIRES

Maladies des reins, de la vessie et des organes génitaux

Maladies vénériennes et maladies de la peau

3440, rue Hutchison, Montréal **Tél. MArquette 6611**

Pour vous tenir au courant du mouvement scientifique contemporain, lisez - - - - "La Science Moderne"
Et ses chroniques de radio, nouvelles, bibliographie, etc...
PRIX DE L'ABONNEMENT $3.00 PAR AN, 0.25 LE NUMERO
Publiée en FRANCE, BELGIQUE, SUISSE et CANADA.
ADRESSE A MONTREAL: B. P. 32, STATION N.

Veillez Sur Leur Santé
Le lait inférieur est cause de Mortalité Infantile

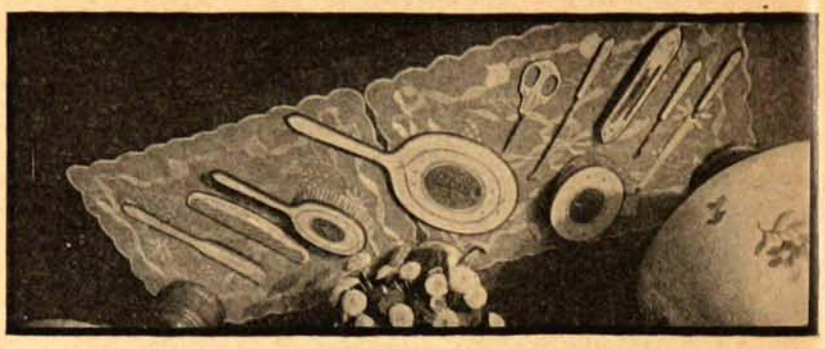
Beaucoup d'enfants meurent en bas âge parce qu'on leur a fait boire du lait de qualité inférieure. Le bon lait n'est pas seulement une nourriture complète; c'est encore un préventif excellent contre le scorbut et les maladies infectueuses. L'acide lactique que contient le lait est le meilleur antiseptique naturel contre les infections intestinales, qui emportent tant de bébés et de petits enfants.

C'est une erreur de croire que tous les laits sont également bons parce qu'ils sont pasteurisés. Un choix minutieux des troupeaux, des épreuves bactériologiques quotidiennes, une clarification parfaite avant la pasteurisation et un refroidissement instantané avant l'embouteillage jusqu'au moment de la livraison à votre porte; toutes ces précautions assurent au "Lait Joubert" une supériorité absolue.

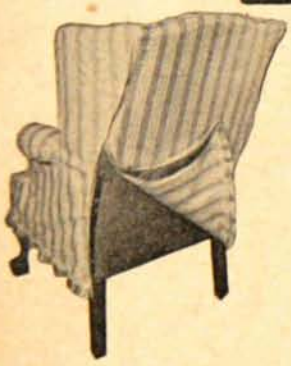
J.J. Joubert LIMITÉE

LE BON GOÛT





Courtoisie du Delineator



CETTE chambre est la preuve qu'un choix judicieux et une sage économie peuvent donner d'excellents résultats d'ameublement, et, jusqu'ici, nos pages ont amplement prouvé que le bon goût n'est pas toujours coûteux.

Cette nouvelle chambre démontre à son tour que l'effort n'est jamais perdu, car, il est certain qu'elle peut accommoder le plus modeste budget.

Le plancher est original, pratique, facile à nettoyer et tout à fait conforme aux conditions sanitaires des chambres modernes. Le centre est rose jaspé foncé, et d'étroites bandes vert foncé, qui forment de grands carreaux, lui donnent un attrayant aspect; il est terminé par une bordure de linoleum uni, brun. Sur ce plancher lisse et doux, des nattes tressées, rose, tan et vieux rose, semblent de vieux amis d'autrefois.

Les papiers-tentures sont de deux couleurs différentes dont l'un est composé de feuilles d'érables dans les tons bruns sur fond rose pâle, et l'autre d'un joli dessin d'arbres et de fleurs, tous deux d'un prix minime.

Le bleu vif des boiseries soutient bien le mélange des deux papiers. Des moulures, bleues aussi, forment panneaux chaque côté des fenêtres. Du côté opposé, un panneau semblable fait pendant à une porte.

Les rideaux de vitrage sont en filet bleu. De longues draperies de perse glacée, rayée bleu et henna, sont montées sur des baguettes au bord du léger enfoncement des fenêtres; elles sont doublées de satinette unie, bleue, et garnies d'un étroit volant plissé.

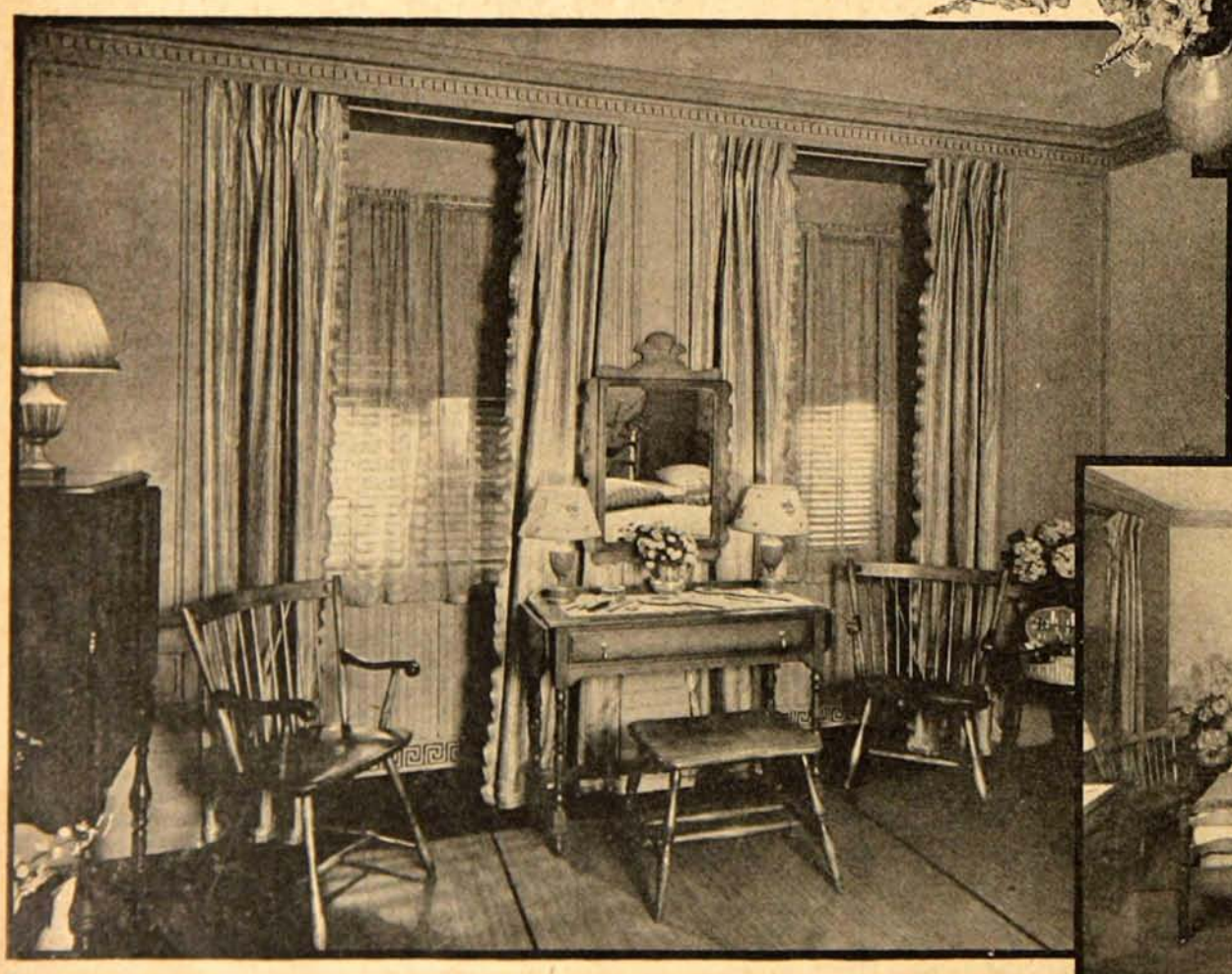
Les meubles que l'on voit ici, ont l'avantage de ne pas faire strictement partie d'un ameublement de chambre. La table de toilette, par exemple, ferait une excellente table de desserte et la commode aurait tout aussi bien sa place dans le living-room.

Les couvre-lits en perse rayée, comme les draperies, ajoutent considérablement à l'élégance de la chambre. Ils sont terminés par des volants plissés et doublés de satinette pêche. Les taies d'oreillers et les draps sont aussi de couleur pêche, le drap de dessus est blanc avec bordure pêche. Des monogrammes brodés de deux tons de pêche, leur donnent une note élégante. Le monogramme au centre des taies d'oreillers est petit, celui du drap blanc, deux fois plus grand et celui du dernier, d'une belle grandeur, est assez loin du bord pour qu'il soit visible quand le lit est découvert pour la nuit.

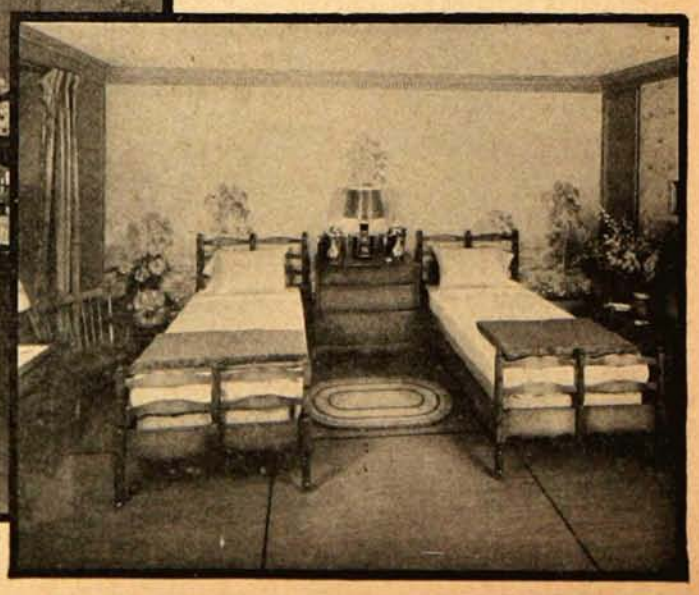
Le grand fauteuil si confortable pour les moments de repos, est recouvert de perse rayée; une berceuse et une table avec panier à ouvrage, sont installées près de la fenêtre où une lumière favorable permet un travail agréable.

Sur la table de toilette deux jolies petites lampes, une autre entre les deux lits, des chandeliers, des vases d'étain, une garniture de bureau en marbre noir, une horloge électrique, complètent cette chambre attrayante et confortable.





Un ameublement sobre et peu couteux fait les frais de cette chambre, mais un radio, un clavigraphe, une plume-réservoir, une garniture de bureau, sont aujourd'hui si indispensables qu'ils ont leur place tout indiquée. Les radiateurs placés sous les fenêtres et peinturés bleu vif comme les boiseries, sont très décoratifs.



LES DEUX JEANNE

(Suite de la page 25)

détachait sur la tache rouge, sur les reflets sanglants de l'incendie, dont chaque coup de fouet du vent activait la dévorante énergie.

Soudain on entendit un craquement. Des appels de désespoir trouèrent le roulement du tonnerre. Le steamer venait de s'éventrer sur l'une des pointes hautes qui précèdent le cap du Lude. A moins d'un kilomètre de la côte, il s'échouait sur un récif invisible, cloué là par un caprice du destin, afin que tout ce peuple consterné pût assister à son agonie.

Jeanne, entre ses deux jeunes compagnes, ne perdait pas un incident de la terrible scène. En vain Hautfrion, plein d'empressement, avait-il tenté, à plusieurs reprises, de la ramener à la villa : elle s'y était obstinément refusée, répondant même avec une sorte de violence farouche à ses plus tendres objurgations.

Sur la plage, en de ça de la jetée, on voyait des torches et des ombres courir. On entendait des rumeurs confuses de gens hésitant, tenant conseil. La mer était épouvantable à voir. Il devenait évident que le canot de sauvetage lui même, avec le petit nombre d'hommes dont on disposait en ce moment, ne pourrait sortir du port. Il serait broyé sur les assises du môle au moment de le doubler.

Du large venaient des clameurs apportées par le vent. Les rafales coupaient ces appels de détresse, de plus en plus lamentables. Le feu avait envahi tout le bâtiment. On voyait des lèches de flamme courir le long des haubans à la façon d'un ruban monstrueux, d'un reptile infernal. Les vergues crépitaient, les hunes flambaient comme des sarments. Tout cet assemblage de fer, de bois, de cordes, de poix, fournissait à l'incendie un aliment inépuisable.

L'équipage et les passagers, ou du moins ce qui en restait, s'étaient réfugiés sur la dunette, et c'était un effrayant tableau que celui de ces infortunés voués à la plus horrible des morts, tendant vainement leurs bras à la foule qu'ils voyaient sur la côte, à quelques encablures à peine.

Non! cela n'était pas possible ! On ne pouvait pas laisser tous ces hommes périr ainsi sans tenter quelque chose pour leur délivrance.

Tout à coup, du bas des rochers, une voix mâle commanda :

— Une amarre !

La foule ondula à la façon d'un serpent. Cette parole venait de la galvaniser. Elle avait été répétée par toutes les bouches. Jeanne frissonnante devant l'horreur du spectacle, avait tressailli. Elle venait de reconnaître cette voix.

Mais, à la même seconde, une réaction s'opéra dans la cohue. D'autres rumeurs éclatèrent.

— N'y allez pas ! n'y allez-pas ! Il y a des poudres à bord.

Des poudres à bord ! C'était ce mot-là qui, tout à l'heure, avait fait hésiter les sauveteurs, des héros de profession. Tous avaient désespéré. La poudre, c'est le dernier mot, c'est le terrible dénouement de cette tragédie qu'on appelle un incendie en mer. A la voix de Pierre L'Olonnois, une autre voix fit écho:

— Une amarre ! réclamait-elle, avec l'impérieuse violence du gouvernement.

Cette fois, on obéit. Une armure de sauvetage, "lovée", fut apportée. Au moment où la baleinière de l'"Alcyone" apparut, vigoureusement maintenue par sept nageurs, ou y jeta le "cartahut", dont on fit filer un bout depuis la terre.

Un silence effrayant, au sein duquel la respiration de vingt mille poitrines oppressées ne pouvait contrebalancer les sinistres crépitations du firmament, régna en ce moment sur la foule. Grâce à la lueur des éclairs, chacun put suivre du regard les péripéties de ce drame d'une sublime horreur.

C'était Pierre qui tenait la barre; c'était Jean qui, en sa qualité de commandant de l'"Alcyone", dirigeait les mouvements de l'embarcation.

On vit la baleinière plonger dans un premier pli des vagues, en ressortir triomphante sur la crête d'une lame vaincue, s'enfoncer derechef, reparaître et disparaître tour à tour.

Soudain, elle sembla frôler la carène en flammes. Mais on ne put se rendre compte de ce qui s'accomplit alors.

L'atmosphère était irrespirable à trente brasses au moins du navire en feu. La chaleur y était intolérable. En outre, les flammes et la fumée en rendaient l'accès impossible. Des débris pesants pleuvaient à l'entour comme si l'énorme vaisseau, dans son agonie, eût voulu repousser lui-même toute tentative de secours.

Il fallut le tourner par l'avant et tenter de l'aborder au vent.

Alors ce qui se passa entre les sauveteurs et les sauvés fut aussi beau qu'un chant d'épopée.

Pierre tenait toujours la barre. Ses mains saignaient; il n'avait plus de peau à la paume. Profitant d'une accalmie d'une seconde, il fit, par une flexion habile, affleurer la baleinière contre le flanc du navire échoué. Pierre se leva:

— Prends la barre, Jean.

— Oui, dit simplement l'officier.

Pierre saisit l'échelle de la coupée. L'embarcation fixée au navire s'y collait à la façon d'une sangsue, retenue par douze bras herculéens. Pierre jeta ces brèves paroles à son frère de lait:

— Tiens bon là, Jean, et garde tes hommes. Je ne suis pas utile à présent. Je monte.

Et, sans attendre la réponse, il bondit sur les degrés. Un seul cri des malheureux accueillit son apparition sur le pont.

— Sauvez-nous! sauvez-nous ! Les poudres! Les poudres !

Ce cri disait tout: la menace et le danger imminent, la terreur parvenue à son paroxysme et paralysant les efforts, le désordre et la confusion des esprits.

Pierre heurta du pied un cadavre. Un coup d'œil jeté en passant lui fit voir le corps déjà raidi du capitaine. Il était tombé, le crâne broyé par un débris de vergue. Ce vaillant était mort à son poste. Mais l'ancien lieutenant de vaisseau n'avait pas le temps de s'apitoyer. Il se laissa glisser par l'escalier de la batterie, guidé dans sa course par le reflet des flammes gagnant les cloisons. Dans cette effroyable descente, c'était la mort, face à face, à chaque pas. Aveuglé par la fumée, léché par les langues de feu, Pierre ne fléchit pas, ne s'arrêta point.

Il fallait atteindre le coqueron où se trouvait la soute aux poudres, — dans la cale arrière. Quand il y parvint, il avait de l'eau jusqu'aux chevilles. Sur sa tête rugissait l'incendie, il entendait les bois se tordre et éclater sous l'ardeur de la combustion. Devant lui, les caisses en métal renfermant la poudre s'étageaient danger terrible, immédiat, qu'il fallait conjurer sur-le-champ.

Les pompes ne fonctionnaient plus; l'inondation des fonds n'avait pu s'accomplir à temps. Il n'y avait plus que les grands moyens. Pierre promena les yeux autour de lui. La chance, une chance inespérée, avait placé sous sa main une hache. En trois coups ,assénés avec une vigueur sagace, il agrandit d'un demi-pied une déchirure de la cloison. L'eau pénétra en bouillonnement. Pierre l'écouta siffler dans cette invasion subite, et s'aperçut qu'elle lui ceignait les genoux. Il leva la tête. Le feu le touchait. Il s'élança au dehors. Au pied de l'escalier il eut un vertige. L'air manqua brusquement à ses poumons. Des volutes de fumée l'enlacèrent. Il chancela une première fois.

Mais une indomtable énergie le soutenait. Avec de prodigieux efforts, il gagna l'entrepont. Là, tout brûlait à grandes flammes. Pierre ne sentat plus, ne pensat plus, aveuglé par le feu, suffoqué par l'oxyde de carbone, surgit enfin sur le pont, à l'air extérieur. Alors, il recouvra sa conscience.

— Les poudres sont noyées ! — cria-t-il.

Il ne put en dire davantage. Un fragment du grand mât s'abattit. Frappé à la tête et au bras, L'Olonnois tourna sur lui-même. Il tomba. Jean Le Tianek vit sa chute. Avec le secours de deux matelots, il fit déposer Pierre dans la baleinière.

Pendant ce temps, le sauvetage s'opérait; le va-et-vient avait pu être établi.

Quand il fut bien sûr que sa présence n'était plus nécessaire pour assurer le service d'ordre, le lieutenant de vaisseau Le Tianek donna enfin l'ordre à ses hommes de regagner la côte.

Hélas ! matelots et officiers payaient cher leur acte de glorieux dévouement. Tandis que Pierre L'Olonnois gisait inerte au fond de la baleinière, le brigadier agonisait sous son flanc. Un choc de la barque contre les flancs du steamer lui avait brisé le crâne.

La pluie crépitait avec plus de force, et personne ne quittait la plage. Maintenant, il régnait un grand silence, un de ces silences de la multitude qui attend encore quelque chose. Au fond de toutes ces poitrines, une angoisse persistait. Etait-ce vraiment fini? N'y avait-il pas un épilogue à ce drame? On avait vu revenir les sauveteurs, et aussi les bateaux de pêche qui s'étaient risqués. Mais la baleinière, qu'était-elle devenue? Depuis le moment où elle avait doublé l'avant du steamer incendié, on avait perdu sa trace. Où étaient les héros de ce terrible dévouement?

Tout à coup, un éclair plus intense alluma la voûte. On vit la baleinière franchissant l'entrée du port, ses rameurs courbés sur leurs bancs, un officier nu-tête tenant la barre. Une exclamation retentit:

— Six hommes, et le commandant, sept. Ils étaient neuf au départ.

Jeanne sentit son cœur serré comme dans un étau. Un sanglot la prit à la gorge. Elle refoula cette douleur subite. D'où lui venait elle? Etait-ce la pensée de la scène terrible, était-ce la sympathie qu'elle érouvait pour Pierre qui la déchirait ainsi?

La baleinière accostait. Un élan emporta la foule du côté des arrivants. Jeanne dit à M. de Buheil:

— Allons voir, père, je t'en prie.

Antoinette, elle aussi demanda:

— Oui ! allons voir. Les pauvres gens!

Quand ils atteignirent le quai, il s'était fait un écartement respectueux de la foule. Deux matelots passaient portant un corps recouvert d'un caban de toile cirée. A quelques pas, un autre groupe attendait. Jean Le Tianek, tête nue, noir de fumée et de boue, taché de sang, les vêtements en désordre, donnait de rapides commandements. M. de Buheil perça les rangs. Jeanne s'attacha à lui. Tous deux abordèrent l'officier.

— Dieu soit loué ! s'écria le vieillard, vous voilà de retour, commandant?

Jean était sombre.

— Oui, de retour, hélas! dit-il, avec un cadavre.

Alors, Jeanne ne put se contenir:

(Suite à la page 35)

LE MEILLEUR
BRIDGE

Les élégantes Cartes à jouer légères sont appréciées par tout Joueur de Bridge.

Les Cartes à Jouer Colonial Bridge donnent à votre partie de cartes tous les avantages qu'offrent les Cartes à Jouer de qualité.



Le signe du Pique à la Feuille d'Erable est votre garantie d'excellence; c'est la marque d'un produit Canadien fait au Canada de matière première Canadienne par des ouvriers Canadiens très expérimentés.

CARTES A JOUER
COLONIAL BRIDGE
PLAYING CARDS
Un produit de
CANADIAN PLAYING CARD COMPANY, Limited
MONTREAL

DOLLFUS-MIEG & Cie
SOCIÉTÉ ANONYME
MAISON FONDÉE EN 1746
MULHOUSE - BELFORT - PARIS

DOLLFUS-MIEG & Cie, SOCIÉTÉ ANONYME
COTON
LIN & SOIE
POUR BRODER·CROCHETER·TRICOTER
D·M·C
MARQUE DE FABRIQUE DÉPOSÉE
SPÉCIALITÉ DE COULEURS BON TEINT
ARTICLES DE Ire QUALITÉ
POUR OUVRAGES DE DAMES
MULHOUSE-BELFORT-PARIS

COTONS À BRODER D·M·C, COTONS PERLÉS.. D·M·C
COTONS À COUDRE D·M·C, COTON À TRICOTER D·M·C
COTON À REPRISER D·M·C, CORDONNETS.... D·M·C
SOIE À BRODER .. D·M·C, FILS DE LIN.... D·M·C
SOIE ARTIFICIELLE D·M·C, LACETS DE COTON D·M·C

PUBLICATIONS POUR OUVRAGES DE DAMES
On peut se procurer les fils et lacets de la marque D·M·C dans tous les magasins de mercerie et d'ouvrages de Dames

Les importants ensembles d'hiver

Les godets à la taille

3432 — L'ampleur des robes prend chaque jour plus d'importance. Celle de ce manteau de velours commence à la taille et augmente graduellement jusqu'au bas. Des bandes appliquées simulent des coutures. Le col de fourrure est coupé carré et les manchettes s'élargissent du bas. 14 à 18 ans et 32 à 48. Prix: 50 cents.

Lamé et velours

3419 — La jupe de cette robe de velours, comme le manteau, et le corsage en lamé métallique lui donnent une certaine note de recherche et d'élégance. Les pointes du corsage sont incrustées dans la jupe en forme; ceinture étroite. 14 à 18 ans, et 32 à 44. Prix: 50 cents.

Le manteau croisé

3402 — Ce manteau de broadcloth est très enveloppant, et le bas de la partie croisée du devant est arrondi. Collet et poignets de fourrure; petite ceinture. 14 à 18 ans, et 32 à 44. Prix: 50 cents.

Assorti à la fourrure

3397 — Robe de crêpe plat de la même couleur que la fourrure du manteau avec lequel elle forme un joli ensemble. Jupe circulaire réunie au corsage coupé en pointe remontante; petite ceinture tailleur. 14 à 18 ans, et 32 à 44. Prix: 50 cents.



3402 3411

Le manteau sept-huitièmes

3402 — C'est la longueur la plus en vogue pour l'ensemble du tweed. Les coins arrondis des devants, le col de fourrure qui se porte ouvert ou fermé, sont des détails qui lui donnent un cachet particulier. 14 à 18 ans, et 32 à 44. Prix: 50 cents.

Une robe assortie

3411 — Quand le manteau est plus court que la robe, il doit être de la même couleur. Ainsi cette robe en crêpe Canton, de ligne princesse au corsage découpé en festons, est assorti au manteau de gauche. Une dentelle orne l'encolure en V; fronces à la taille. 14 à 18 ans, et 32 à 44. Prix: 50 cents.

3432 3419 3402 3397

"Ce sont des PATRONS BUTTERICK. Si votre marchand local ne peut vous fournir ces patrons, demandez-les directement à The Butterick Publishing Company, 468 Wellington Street West, Toronto".

Le retour de la manche gigot!

Un ensemble seyant

3404 — Joli manteau de drap suède, à demi ajusté et légèrement en forme, à nouvelles manches gigot serrées aux poignets. Garniture de bandes et seyant collet de fourrure. 14 à 18 ans et 32 à 44. Prix: 50 cents.

Assortie au manteau

3416 – 3406 — Très jolie cette robe dont la jupe de velours doit être de la même nuance que le manteau; elle est droite et d'une seule pièce quoique avec draperie. Des fronces ornent le devant de la blouse. La jupe: 14 à 18 ans, et 35 à 47½ de hanches; prix 35 cents. La blouse: 32 à 44; prix 35 cents.

Un manteau chic

3402 — Manteau de broadcloth noir, garniture de mouton de Perse. Il est à demi ajusté, les manches gigot se retrécissent aux poignets, et il est terminé par deux larges biais d'étoffe et un de fourrure. Le col se porte ouvert ou fermé. 14 à 18 ans, et 32 à 44. Prix: 50 cents.

La robe de l'ensemble

3395 — Cette robe serait très élégante en crêpe rouge ou vert foncé. Un lé circulaire coupe le devant de la jupe à mi-hauteur. Petits plis au corsage blousant, à la jupe et aux manches gigot. 14 à 18 ans, et 32 à 44. Prix: 50 cents.



3407 3404

Un manteau sept-huitièmes

3404 — La longueur la plus en vogue pour les ensembles. Ce manteau plutôt ajusté et légèrement en forme, serait très chic en lainage à pois, avec collet et manchettes de lapin. La robe doit être de même tissu que le manteau. 14 à 18 ans, et 32 à 44. Prix: 50 cents.

Pour compléter l'ensemble

3407 — Jupe de même lainage que le manteau de droite, avec lés à plis creux de chaque côté. Corsage en tissu contrastant formant blouse à la taille. 14 à 18 ans, et 32 à 44. Prix: 50 cents.

Blouse 3406
Jupe 3416

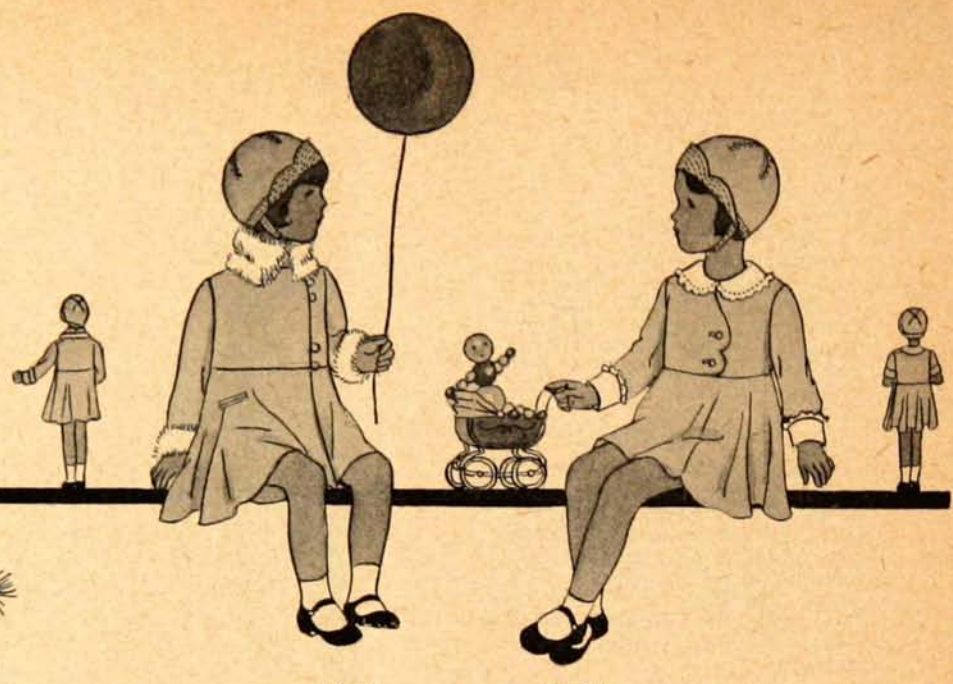
3404 3395 3402

"Ce sont des PATRONS BUTTERICK. Si votre marchand local ne peut vous fournir ces patrons, demandez-les directement à The Butterick Publishing Company, 468 Wellington Street West, Toronto".

3422 — Les petites filles accueilleront ce manteau avec enthousiasme. Quelques godets, une petite ceinture, un collet de castor et une bande de même fourrure aux poignets lui donnent une note élégante. 26 à 33 (8 à 15 ans). Prix: 35 cents.

3428 — Aucun vent ne peut incommoder la fillette qui possède ce manteau confortable. Il est la copie de celui que porte la petite princesse Elizabeth. La jupe du manteau est en forme; il a une poche à droite et des boutons le ferment. 21 à 25 (2 à 7 ans). Prix: 35 cents.

3426 — Cette robe se porte avec le manteau illustré ci-contre. Le col et les manchettes lui donnent un air pimpant et la jupe en forme est attachée au corsage à la ligne naturelle de la taille. 21 à 25 (2 à 7 ans). Prix: 30 cents.



3428 3426

Ce que porteront les fillettes



3422 3414 3424 3392

3414—Toutes les petites filles aiment le boléro et les robes qui se mettent facilement; celle-ci possède ces deux caractéristiques du goût juvénile. Des bandes simulent le boléro et la jupe est à plis creux. 26 à 33 (8 à 15 ans). Prix: 35 cents.

3424 — Pour accompagner sa mère dans les courses aux magasins, rien n'habille une fillette comme ce manteau à devants croisés avec petite cape et petit collet de fourrure qui se porte relevé. 21 à 25 (2 à 7 ans). Prix: 30 cents.

3392—Petite robe d'une simplicité gracieuse qui permet d'enlever le manteau sans l'ennui d'une cape froissée. Empiècement rond et jupe à plis creux. 21 à 24 (2 à 6 ans). Prix: 30 cents.

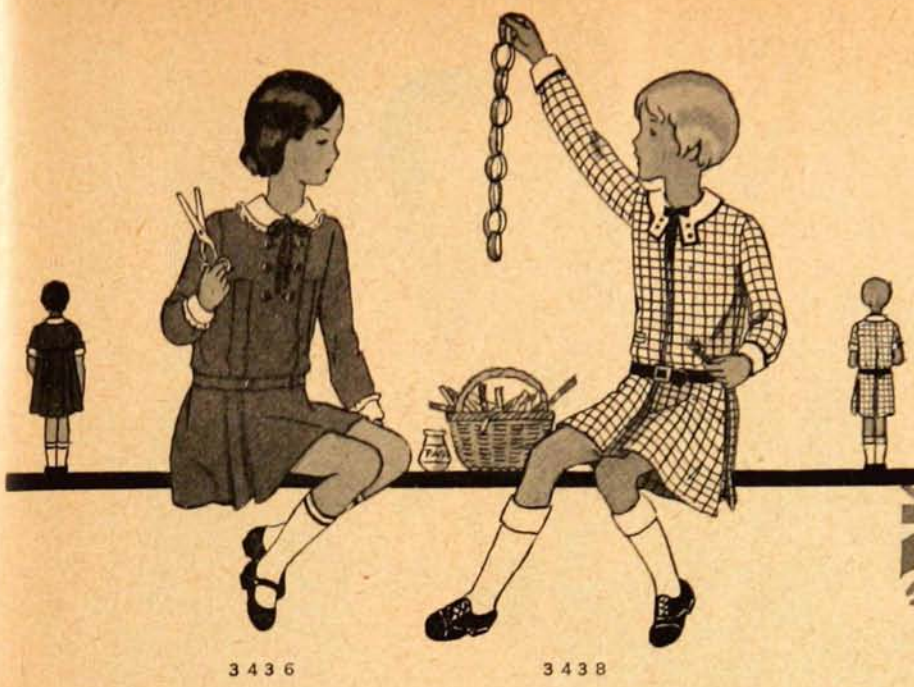
3396 — Très chic petite robe d'un grand cachet d'élégance avec son corsage portant fronces à la taille, sa berthe de dentelle et sa jupe en forme. 26 à 33, (8 à 15 ans). Prix: 35 cents.

3422 — On porte beaucoup de manches à gigot renversé comme celles de ce manteau à demi ajusté à la taille et légèrement en forme. Garniture de bandes et de fourrure. 26 à 33, (8 à 15 ans). Prix: 35 cents.



3422 3414 3424 3392 3392 3396 3422 3396 3422

"Ce sont des PATRONS BUTTERICK. Si votre marchand local ne peut vous fournir ces patrons, demandez-les directement à The Butterick Publishing Company, 468 Wellington Street West, Toronto".



3436 3438

3436 — Les plis qui sont les favoris des robes d'écolières, sont pratiques tout en étant attrayants. L'empiècement croisé de notre modèle est monté sur une jupe à plis formant panneau devant. Petite ceinture retenue par deux boutons. 24 à 28, (6 à 10 ans). Prix: 35 cents.

3438 — L'originalité du collet de cette petite robe droite en fait tout le charme et la poche pour le mouchoir est un autre détail intéressant pour les fillettes. Plis creux devant, dans le dos et les côtés. 24 à 28, (6 à 10 ans). Prix: 35 cents.

3394 — Qu'on lui donne le nom de berthe ou de cape, cette parure est toujours gracieuse pour les petites filles. La jupe en forme de cette robe remarquablement unie, remonte en pointe dans le corsage en tissu contrastant. 24 à 28, (6 à 10 ans). Prix: 35 cents.



Pour les partis d'automne



3400 3398 3420 3394

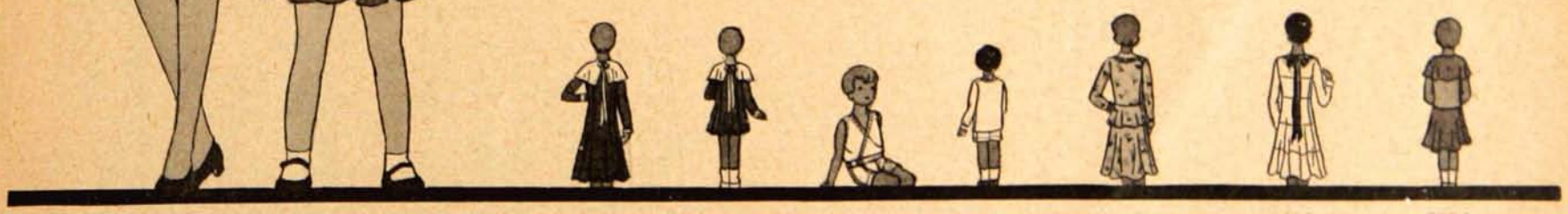
3408 — Cette robe fera agréablement partie de la garde-robe de nos fillettes. Elle est de ligne princesse; le bord est festonné et le collet-guimpe est brodé. 26 à 33, (8 à 15 ans). Prix: 35 cents.

3410 — Il n'y a rien d'étonnant à ce que les mamans choisissent ce dernier modèle entre tous les autres. Cette petite robe princesse est la répétition de celle de la grande soeur et porte aussi un collet-guimpe. 21 à 25, (2 à 7 ans). Prix: 30 cents.

3400 — Joli costume qui plaira aux garçonnets par sa facilité à le mettre et à l'enlever. Culottes très courtes et blouse longue avec festons carrés devant, et poches. 21, 22 et 23, (2, 3 et 4 ans). Prix 30 cents.

3398 — La jupe à godets, le peplum, les noeuds de la taille et de l'épaule, les petites manches terminées par un volant en forme, l'encolure carrée en font une robe délicieuse. 26 à 33 (8 à 15 ans). Prix: 35 cents.

3420 — Cette robe constitue une fort jolie toilette habillée. La jupe en forme se compose de trois larges bandes et le corsage de deux. Petites manches bouffantes, dentelle à l'encolure et fleurs à la taille. 26 à 33, (8 à 15 ans). Prix: 35 cents.



3408 3410 3408 3410 3400 3400 3398 3420 3394

"Ce sont des PATRONS BUTTERICK. Si votre marchand local ne peut vous fournir ces patrons, demandez-les directement à The Butterick Publishing Company, 468 Wellington Street West, Toronto".



Les élégances du soir

Nouvelles lignes

Lignes grecques

3299 — Cette robe est un des plus beaux modèles grecs avec fronces et drapés qui tombent en cascades de la ligne naturelle de la taille, devant et dans le dos. Malgré son aspect compliqué, cette robe est d'une exécution très facile. Métrage: Pour un 36, 4¼ vges de crêpe satin en 39 pouces de large. 34 à 44. Prix: 50 cents.

Un ensemble de dentelle

3177 — Les robes de toilette ont les lignes des robes du jour, mais la longueur de celles du soir. La petite jaquette de dentelle est froncée aux épaules et a des manches kimono. Métrage: Pour un 36 (18 ans) 4¼ verges de dentelle en 35 pouces de large (la jupe est coupée sur la longueur). 14 à 18 ans et 32 à 44. Prix: 50 cents.

Pour le dîner

3276 — Une jolie robe pour le restaurant ou le dîner; la jupe à godets se prête également bien aux deux. Le corsage est sans manches et une petite cape retombe sur les bras. Très chic avec des fleurs naturelles à la taille. Métrage: Pour un 36 (18 ans), 4⅝ verges de crêpe en 39 pouces. 14 à 18 ans et 32 à 44. Prix: 50 cents.



"Ce sont des PATRONS BUTTERICK. Si votre marchand local ne peut vous fournir ces patrons, demandez-les directement à The Butterick Publishing Company, 468 Wellington Street West, Toronto".

La garde-robe de l'étudiante



3418 Costume 3412 3393 3404

3390 3411

3412 — Costume d'une élégante simplicité pour les sorties après la classe. Il se compose d'une jupe à godets avec empiècement à larges découpes, d'une blouse sans manches à grand collet godé devant et d'un boléro. 14 à 20 ans, et 32 à 38. Prix: 50 cents.

3418 — Cette robe à basque ajustée et jupe godée, est tout indiquée pour le dîner ou pour le thé. Très jolie en velours avec parements de dentelle. Légères fronces au-dessus de la taille et petite ceinture étroite. 14 à 20 ans et 32 à 38. Prix: 45 cents.

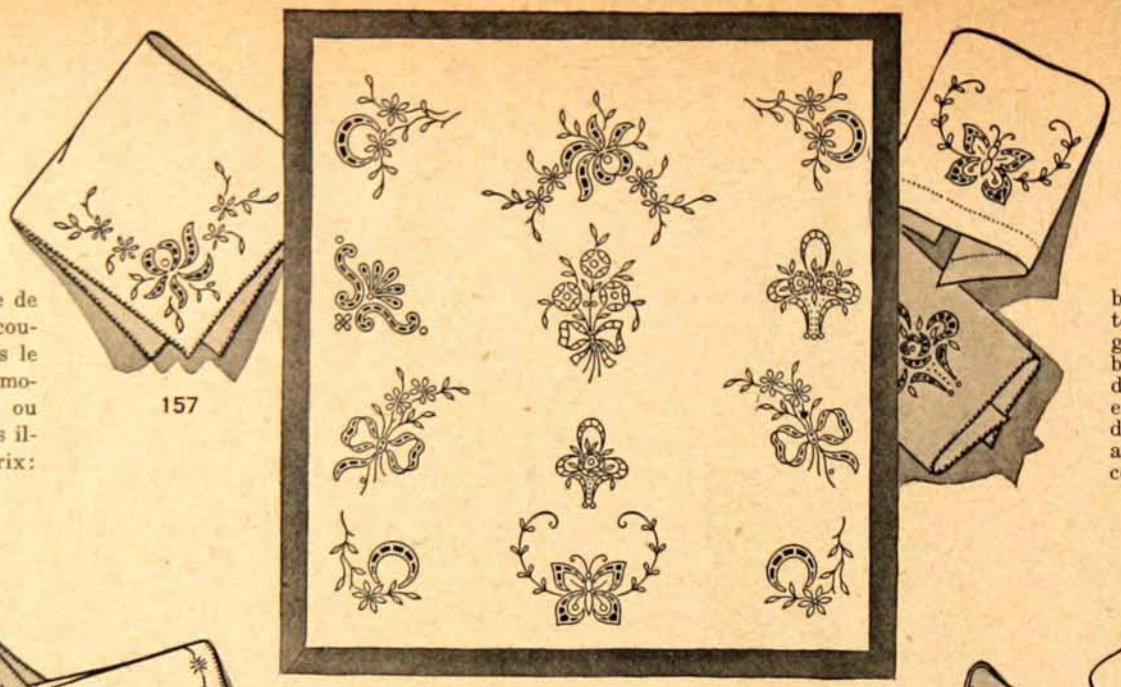
3390 — Un costume qui plaira aux jeunes filles qui aimeront à le porter. Jupe et peplum avec plissé-soleil, petite jaquette à encolure genre Cardigan, la dernière nouveauté pour les robes d'écolières. 14 à 20 ans, et 32 à 40. Prix: 45 cents.

3393 — Coquette petite robe de fin de semaine. Le corsage "jumper" blouse à la ligne de taille, les godets des côtés élargissent la jupe et lui donnent une jolie ligne ondoyante. Blouse de couleur contrastante. 14 à 18 ans et 32 à 44. Prix: 50 cents.

3404 — Manteau confortable pour le voyage. Il est assorti au "jumper", de ligne ajustée avec ceinture et petits godets. Collet et manchettes de caracul. 14 à 18 ans et 32 à 44. Prix: 50 cents.

3411 — Pour les premières soirées d'automne. Robe de style princesse avec panneau d'un morceau dans le dos et large bord de tulle à la jupe. Les bandes de l'encolure et les petites capes d'épaules sont également en tulle. 14 à 18 ans et 32 à 44. Prix: 50 cents.

"Ce sont des PATRONS BUTTERICK. Si votre marchand local ne peut vous fournir ces patrons, demandez-les directement à The Butterick Publishing Company, 468 Wellington Street West, Toronto".

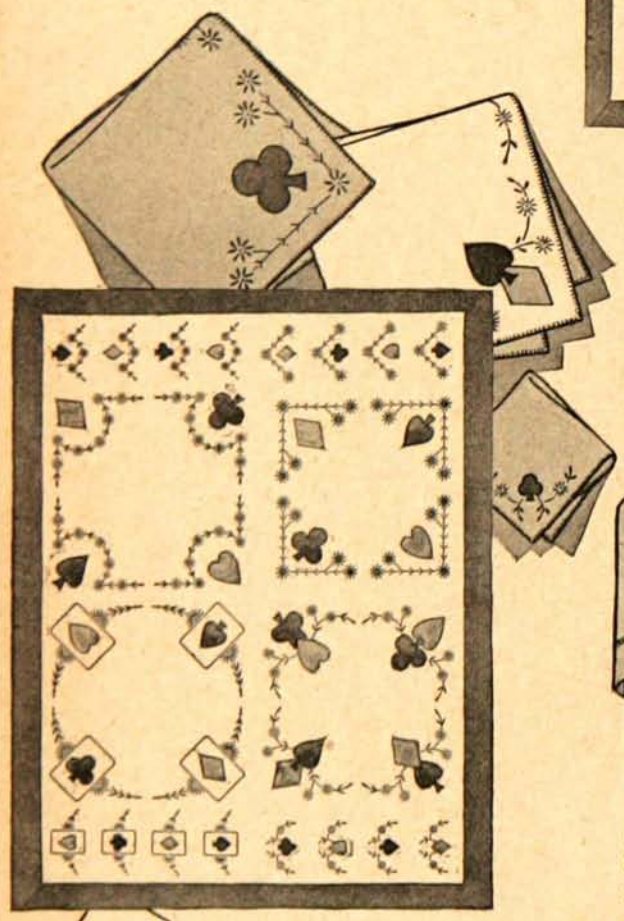


157

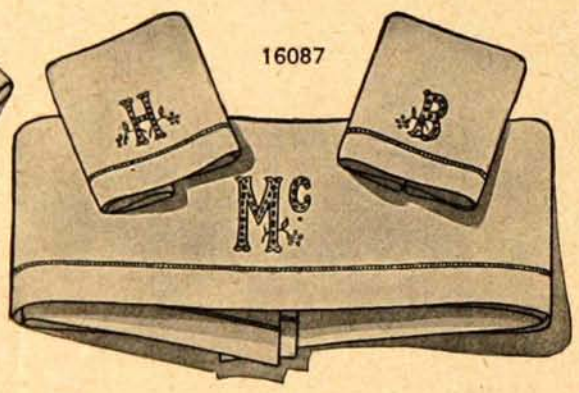
157 — Cette belle nappe de fine toile blanche ou de couleur, pour le goûter après le bridge, est ornée d'un des motifs de broderie anglaise ou romaine de 3¼ x 9 pouces illustrés ci-contre. Bleu. Prix: 30 cents.

16087 — Les initiales en broderie anglaise sont incontestablement pratiques et élégantes, et appropriées à la belle lingerie. D'une grandeur variant de 3 à 4 pouces, elles peuvent servir pour les draps, les taies d'oreillers, et autres toiles. Bleu. Prix: 35 cents.

Pour la lingerie de toile fine

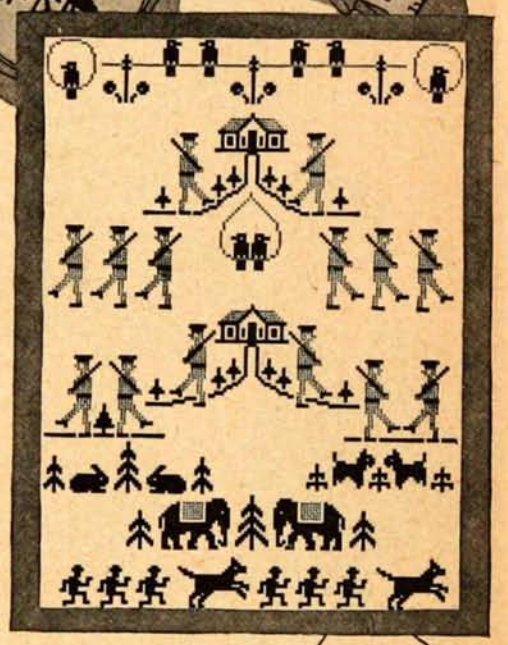


16096

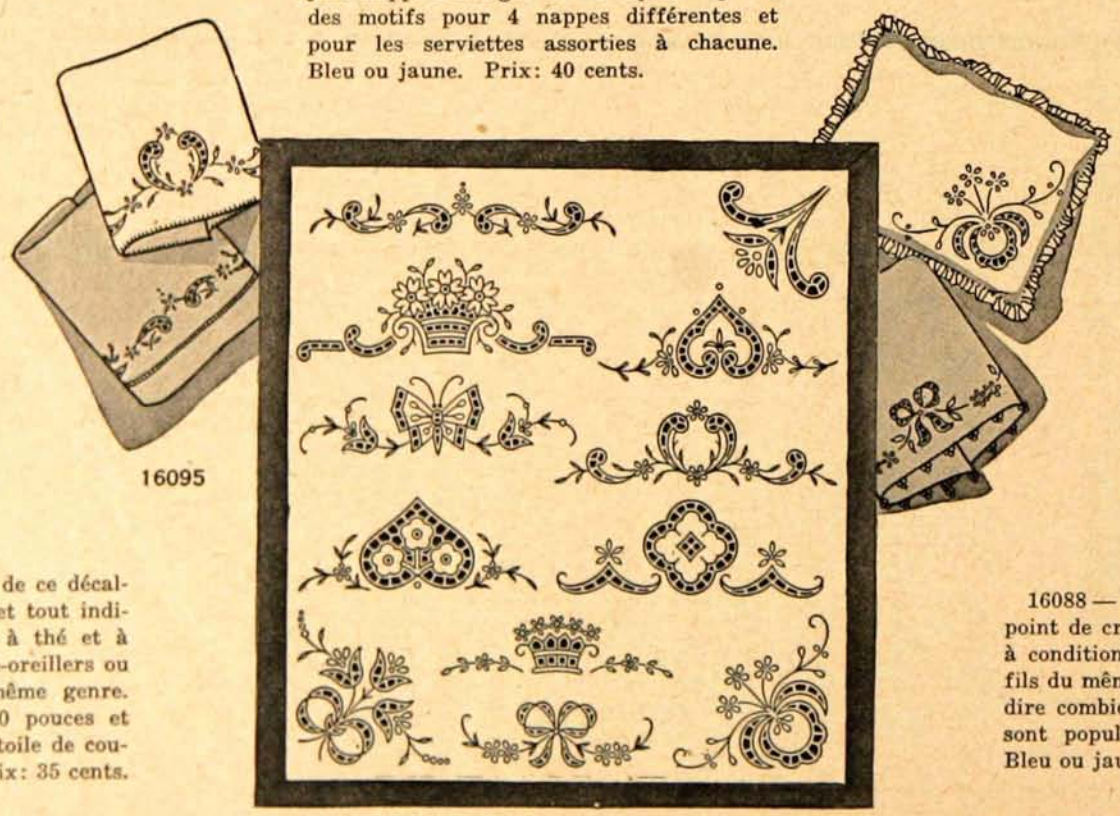


16087

16096 — Ces motifs se prêtent également à la broderie et au travail d'application; l'on peut ainsi transformer une nappe simplement ornée d'un point d'ourlet en une jolie nappe à bridge. Le décalque comprend des motifs pour 4 nappes différentes et pour les serviettes assorties à chacune. Bleu ou jaune. Prix: 40 cents.



16088



16095

16095 — Les dessins de ce décalque sont très simples et tout indiqués pour les nappes à thé et à bridge, pour les couvre-oreillers ou autres ouvrages du même genre. Ils mesurent 1¾ à 10 pouces et sont aussi jolis sur la toile de couleur. Bleu ou jaune. Prix: 35 cents.

16088 — Toujours attrayant, le point de croix et facile et vite fait à condition de toujours croiser les fils du même côté. Il est inutile de dire combien ces amusants dessins sont populaires pour la nursery. Bleu ou jaune. Prix: 35 cents.

"Ce sont des PATRONS BUTTERICK. Si votre marchand local ne peut vous fournir ces patrons, demandez-les directement à The Butterick Publishing Company, 468 Wellington Street West, Toronto".

LES DEUX JEANNE

(*Suite de la page 00*)

— M. L'Olonnois? Qu'avez-vous fait de M. L'Olonnois?

— Blessé, répondit laconiquement l'officier.

— Blessé? Blessé grièvement?

— Non, heureusement, mademoiselle. Je connais mon frère de lait: il est dur au mal et sera promptement remis, mais en ce moment il réclame des soins.

— Pouvez-vous le recevoir à bord de l'"Alcyone"? interrogea M. de Buheil.

— Non, malheureusement. La place me manque sur le cotre.

Alors le financier pria Jean d'accepter l'hospitalité qu'il offrait au blessé. La villa était proche, et puisque les blessures de Pierre n'offraient pas de gravité, il valait mieux transporter le jeune homme tout de suite à Saint-Pair.

L'avis prévalut. Jean remercia chaleureusement M. de Buheil, promettant de venir prendre des nouvelles de son ami dans la matinée.

Sur un signe de lui, le groupe du fond se rapprocha. Quatre matelots s'en détachèrent, portant une civière. On reprit la route de la villa, sous la pluie désormais maîtresse du ciel, au bruit des derniers tonnerres et des vagues secouant le rivage de leurs assauts convulsifs.

. . . . . .

Dans le petit salon de la villa, Pierre était étendu, le médecin ayant ordonné qu'on ne lui fit subir aucun déplacement. Depuis la veille, il était là, immobile, plongé dans le coma de la congestion. Rien n'avait pu l'en arracher.

Jeanne, dont les yeux ne s'étaient point clos, pénétra dans la chambre, tandis que M. de Buheil interrogeait le docteur.

En ce moment, un rayon de soleil glissait sur la couche. Il avait atteint le visage du blessé. Pierre avait les yeux ouverts; Pierre regardait Jeanne.

Etait-il donc encore dans les brumes de l'évanouissement? Un sourire illumina ses traits, comme si de l'autre côté du présent, les barrières de la vie tombées, il venait de retrouver la chère âme dont la dépouille reposait sur la pierre de l'îlot.

— Jeanne! prononça-t-il.

Et pendant une seconde, ses yeux adorèrent la charmante vision. Mais à l'instant le rêve s'effaça et le sourire avec le rêve.

Il murmura inconsciemment:

— L'"autre".

"L'autre", c'était elle. Mlle de Buheil éprouva plus poignante la douleur qu'elle avait déjà ressentie. Cet homme, ce héros, appartenait à une morte, et elle, l'"autre", la vivante, depuis la veille fiancée d'un autre homme, devait murer, elle aussi, son cœur dans la tombe de ses souvenirs.

DEUXIEME PARTIE

I

L'hiver passa sur l'îlôt comme sur la terre ferme, moins cruel, à la vérité, parce que les contrastes y étaient moins visibles.

Pierre s'était retrouvé seul, la "saison" finie. Le Grand-Bouf était redevenu l'unique domaine, le seul réceptacle de sa tristesse. Il avait vu fuir de la côte toute la foule empressée des beaux jours. Une double carte venue de la villa, lui avait porté les adieux des habitants.

Depuis, il n'avait plus posé le pied sur la plage de Saint-Pair qu'en de très rares circonstances, et il s'était surpris à détourner la tête pour ne point apercevoir les volets fermés et les jalousies retombées du chalet. Cette éphémère vision avait profondément troublé son existence. Il avait eu peur de s'attacher au charmant fantôme apparu dans la tristesse de son horizon. Ne voulant pas être parjure à la morte, il s'interdisait jusqu'au souvenir de la vivante. D'ailleurs, qu'y avait-il de commun entre lui et cette riche héritière?

Dans la petite maison, les soirées s'écoulaient funèbres et silencieuses. Dès que le repas avait pris fin, dès que les volets fermés interdisaient aux regards toute fuite sur les lugubres crépuscules de mer, sous la lueur de la lampe ramenée en cercle par l'abat-jour, Mariannik prenait ses aiguilles à tricoter; Pierre, le coude sur la table, le menton dans sa main, s'absorbait en ces immobiles oublis qui sont le propre des veillées d'hiver. Le feu de souches qui flambait dans l'âtre donnait seul la note gaie à ces tête-à-tête sans paroles, car la vieille femme n'aurait osé troubler ces silences méditatifs du jeune homme.

Un soir, L'Olonnois rompit avec ses habitudes de mutisme. Il avait relevé la tête. Il regardait entre ses doigts sa nourrice, un peu appesantie par l'âge, tricotant machinalement.

Il la considérait d'un regard attendri. Cette contemplation, à l'insu de celle qui en était l'objet, dura longtemps. La veuve dont les doigts poursuivaient leur besogne, pendant que le sommeil alourdissait enfin ses paupières, ne s'en apercevait point.

De même que ce n'est point le bruit, mais le silence qui réveille les dormeurs, de même toute interruption dans le rayonnement du magnétisme qui va d'une âme à une autre âme provoque le rappel de celle-ci à la situation du moment. Ce fut pour ce motif que la mère de Jeanne Le Tianek s'arracha subitement au sommeil qui assoupissait ses facultés.

Elle se secoua et détourna la tête, en se frottant les yeux. Et ce coup d'œil lui montra Pierre dont les prunelles profondes paraissaient épancher autour de lui une effluence de mélancolique tendresse.

Le jeune homme parla:

— Eh bien! mère, est-elle assez triste, la vie que je te fais mener!

Un étonnement se lut sur les traits de la vieille femme.

— Que tu me fais mener!... N'est-ce pas plutôt toi, Pierre, qui mènes ici une existence d'ermite qui ne convient ni à ton nom, ni à ton rang, ni à ton âge? Pour moi, la vie est close. Je n'ai rien à attendre de l'avenir; j'ai vécu tout mon bonheur, et sans doute aussi toute ma souffrance. Je suis bien auprès de ce tombeau. Le mien s'ouvrira à côté, lorsqu'il plaira à Dieu, et je ne me plaindrai pas. Il m'a pris mon mari, mes enfants; il peut me reprendre moi-même quand il voudra.

— Tu as tort de parler ainsi. Il te reste encore un fils. Je devrais dire deux, puisque je suis là. Mais je ne veux pas parler de moi. Jean te reste.

Mariannik hocha la tête.

— Oui, oui, je sais, et tu as raison. Jean est un bon fils, un excellent fils. Il a fait pour moi tout ce qu'il pouvait faire. Il m'a donné plus de joies qu'une mère n'est en droit d'en attendre. Mais, que veux-tu? Jean n'a pas besoin de moi. Il se suffit; il y a déjà longtemps qu'il se suffit ainsi. Et puis il s'appelle Le Tianek, c'est un Le Tianek plus haut que moi. Son père était matelot, ses frères aussi. Lui, il est officier. C'est ton père qui à fait cela, Pierre, en le faisant élever. Des vieux Le Tianek bretons, il ne restera rien quand je serai morte. Jean est comme la pauvre petite. Tous les deux étaient pour ainsi dire d'une autre race. C'était trop de deux dans la même famille, sans doute. Voilà pourquoi Jeanne est partie. Elle a laissé tout le bonheur à son frère. Jean sera heureux; il sera riche. Quand je te le dis, Pierre, tu me peux croire: c'est fini des vieux Le Tianek.

Ces paroles, la vieille femme les prononça simplement, sans tristesse, avec cette douceur pénétrante que donne la résignation. A cette heure, en pareil lieu, elles revêtaient un caractère de solennelle grandeur, bien fait pour impressionner l'âme troublée de Pierre.

Au dehors, le vent se levait.

Pierre était retombé dans son silence. Il avait un instant quitté sa chaise et parcouru la chambre à grands pas. Peut-être ce dialogue entre sa propre inquiétude et la résignation de la nourrice l'exaspérait-il en ces heures d'incertitude morale. Il voulut y faire diversion:

— Mauvaise nuit! dit-il.

— La mer n'est pas seule à avoir de la tempête, mon fils Pierre.

Il la regarda, étonné.

Ces mots "mon fils Pierre" étaient généralement l'indice, les premiers termes d'un exorde. Mariannik devait avoir des choses graves à lui dire, pour qu'elle débutât ainsi.

Elle reprit, avant qu'il l'eût questionnée:

— Ton cœur est comme la mer, Pierre. Il reçoit tous les vents du large.

— Que veux-tu dire? interrogea-t-il.

La vieille femme posas on trictot sur la table. Elle se leva à son tour, et, se plaçant en face du jeune homme, respectueuse ainsi qu'une serve en face de son seigneur:

— Monsieur le comte, murmura-t-elle, il est temps que je vous parle comme je dois vous parler.

— Mère! s'écria Pierre bouleversé.

Elle poursuivit avec solennité:

— Vous ne devez plus m'appeler ainsi. Je me suis trop bien faite à la douceur de ce mot, j'y ai pris trop de plaisir. Je dois vous faire ma confession. Je ne suis pas votre mère, je suis la mère de la morte. Ecoutez-moi bien. Cette nuit même, Jeanne est venue me voir.

— Jeanne!...

— Oui, Jeanne. Elle est venue avec ses habits de demoiselle, comme le jour où elle sortit du couvent. Oh! elle n'était pas triste, allez! Elle avait de la joie dans les yeux, de la lumière autour de la tête. Elle était comme on peint les saintes. Elle s'est approchée de moi; elle m'a parlé.

Pierre, immobile, la regardait, se demandant lequel des deux, de lui où d'elle, était sous l'empire de l'hallucination.

— Voici ce qu'elle m'a dit, monsieur le comte:

"Mère, il n'est pas bon que l'homme vive seul. Il y a près de toi un ami que nous avons bien aimé. Tu lui diras que le temps des larmes est passé, que je ne veux pas qu'il pleure plus longtemps, parce que je suis bien heureuse et que cela me ferait du chagrin. Tu lui diras de quitter l'île, d'aller habiter sur la côte, de chercher une jeune fille qui puisse lui refaire le cœur avec son amour et le rendre heureux lui aussi".

— Elle a dit cela? — interrompit L'Olonnois.

— Ce sont ses propres paroles, monsieur le comte.

Il y eut quelques instants de silence. Une grande plainte du vent passa sur la demeure, l'emplissant d'un bruit de sanglots. Et les deux interlocuteurs de ce morne dialogue éprouvèrent comme un frisson, tant la rafale, en battant le rocher, venait de faire vibrer les fibres les plus intimes de leur être. Pierre prit les deux mains de sa nourrice et la baisa doucement sur le front.

— A ton tour, écoute-moi, dit-il. Tu ne veux plus m'appeler ton fils; tu m'appelles "monsieur le comte". Soit! Tu ne m'empêcheras point de t'appeler "mère". Eh bien! c'est à ma mère que je m'adresse. Réponds-moi du fond de ta tendresse, avec toute ta sincérité, car, vois-tu, j'ai besoin de tout ton cœur pour y verser le mien; mère, je souffre.

A ces paroles, la vieille femme ouvrit ses bras à l'officier.

— Va, je la devine, ta souffrance, Pierre, ou plutôt, je la connais. Et c'est pour cela que tout à l'heure, j'ai parlé comme je devais le faire. Tu souffres parce que, sans le savoir, tu as laissé ton cœur se prendre à d'autres rêves, à d'autres espérances, et que tu te reproches, mon pauvre enfant, de trahir la fidélité que tu crois devoir à la morte.

Il s'écria:

— Comment sais-tu?

Elle hocha de nouveau la tête et sourit.

— Comment je sais votre secret, monsieur le comte? Mais tout simplement, je vous assure, comme tout le monde aurait pu le savoir à ma place. Moi ça m'était bien facile, puisque je connais toute votre histoire, puisque je connais encore mieux votre cœur. Du jour où cette jeune fille est venue ici, la belle demoiselle qui a *son* visage ainsi que *"son"* nom, j'ai compris que vous subiriez son influence. Je l'ai subie moi-même, moi, la mère de l'autre. Je l'ai vue si bonne et si charmante, si pleine de délicatesse et de grâce, que, tout de suite, je me suis dit: "Voilà la femme qu'il faut à Pierre".

L'Olonnois revint s'asseoir auprès de la table. Il laissa retomber sa tête sur ses mains, et s'abandonna aux réflexions.

Ainsi, ce qu'il croyait être son secret ne lui appartenait plus. C'était donc bien visible qu'il aimait l'étrangère, puisque sa nourrice, la mère de l'"autre", comme elle se désignait elle même, s'en était aperçue? Le mal avait donc fait bien des progrès qu'il se lût ainsi sur ses traits!

Il demeurait immobile, agité de sentiments divers, ne prononçant pas une parole, n'osant même relever la tête. La voix toute proche de Mariannik le rappela à la réalité.

— Monsieur le comte, il ne faut pas vous faire de la peine pour cela. Je vous dis que j'ai vu ma Jeanne, qu'elle m'a parlé, et qu'elle m'a ordonné de vous dire ce que je vous dis. Les morts ne sont pas



Les Cheveux des Enfants

Votre enfant aura une magnifique et saine chevelure si vous faites un usage régulier des shampoos Evan Williams.

Achetez le "Camomile" pour les cheveux blonds et le "Graduated" pour les cheveux bruns ou noirs.

Importation d'Angleterre
EN VENTE PARTOUT
Concessionnaires exclusifs pour le Canada
PALMERS LIMITEE
MONTREAL

Evan Williams
HENNA
SHAMPOO

A VENDRE

Les six premières années complètes et en excellent état de la "Revue Moderne". Pour plus amples détails s'adresser à: La Revue Moderne, 320, rue Notre-Dame est, Montréal



La Garniture pour Lingerie
PRISCILLA

Les plus jolies garnitures pour élégants dessous féminins . . . les Galons Pliés en Biais Priscilla. S'obtiennent en superbes et diaphanes linon, soie et rayon . . . en 30 charmantes nuances unies et combinaisons de deux et trois teintes . . . *toutes garanties lavables.*

Moins coûteux que le ruban, Priscilla facilite la confection des bordures les plus irrégulières, sans faux plis, étant parfaitement biaisé. Se travaille agréablement et donne d'excellents résultats.

Priscilla se vend partout
Il est peu dispendieux

LIVRE DE MODES GRATIS
à votre disposition . . . seize pages illustrées en couleurs . . . rempli d'idées et suggestions sur la couture. Envoyez nom et adresse écrits lisiblement au Dépt. E.

Priscilla
BIAS FOLD TAPE
SILK-LAWN-GINGHAM-PERCALE
The Kay Manufacturing Co.
Limited
999, rue de l'Aqueduc, Montréal

Teinture parfaite si facilement faite!

Les TEINTURES DIAMOND contiennent les anilines de la plus haute qualité que puisse procurer l'argent! C'est pourquoi elles donnent de telles couleurs véritables, brillantes, nouvelles aux robes, draperies et lingerie.

Les anilines dans les Teintures Diamond les rendent si faciles à employer. Pas de taches ni de rayures. Seulement des couleurs claires et nettes qui demeurent malgré l'usure et le lavage.

Les Teintures Diamond ne donnent pas aux choses l'apparence d'avoir été reteintes. Elles ne se vendent que 15c dans toutes les pharmacies. Quand une teinture parfaite ne coûte pas plus — est si facile — pourquoi expérimenter des teintures de pis aller?

Diamond Dyes

Teintures Diamond

La Plus Haute Qualité depuis 50 Ans



MEURTRISSURES
FOULURES
IRRITATION

N'ATTENDEZ pas que se produise l'infection, l'inflammation, que vous boitiez . . . frictionnez immédiatement avec Absorbine, Jr. . . . c'est à la fois un liniment concentré et un antiseptique sûr . . . soulage rapidement la douleur, l'inflammation et la sensibilité . . . gardez-la tout le temps sous la main comme aide d'urgence . . . non graisseuse et ne tache pas la peau . . . chez votre pharmacien— $1.25 la bouteille.

125F

Soulage la douleur
Réduit l'enflure

Absorbine Jr

LE LINIMENT ANTISEPTIQUE

SOYEZ POPULAIRE
APPRENEZ
la MUSIQUE

Par correspondance la GUITARE HAWAIENNE, TENOR BANJO, UKELELE. Nos cours simplifiés par la photographie, vous permettant de jouer votre instrument favori en quelques semaines.

AUCUNE EXPERIENCE NECESSAIRE

Des milliers de gens qui ne connaissaient pas une seule note ont appris avec facilité à jouer leur instrument favori.

INSTRUMENT GRATIS

Nous fournissons un magnifique instrument professionnel ABSOLUMENT GRATIS à nos élèves.

PAYEZ EN APPRENANT

Nos termes de paiements faciles rendent nos cours à la portée de toutes les bourses. Sur réception d'une carte postale nous vous enverrons tous les détails concernant l'instrument de votre choix. Ne manquez pas de dire quel instrument vous désirez apprendre en ECRIVANT A

Le Conservatoire de Musique Hawaienne

74, RUE ST-JOSEPH
QUEBEC

LES DEUX JEANNE

jaloux, puisqu'ils sont heureux. Aimez la demoiselle. Vous le pouvez, elle est digne de vous.

Il releva le front et la regarda. Elle lui parlait posément, avec un sourire tranquille, presque gai. Il lui vint alors à la pensée qu'elle disait vrai, qu'elle avait vu très réellement le doux fantôme, que Jeanne lui conseillait elle-même cet amour. Et, partagé entre ces deux sentiments, singulièrement calme à cette heure qu'il était allégé du remords, ou plutôt de son scrupule, il craignait de se fier à lui-même. Derechef il se leva, repoussa sa chaise, et décrocha d'une patère le "suroit" de toile cirée des courses à travers l'ouragan.

— Où vas-tu? demanda Mariannik, en joignant les mains.

— Je sors, répondit brusquement Pierre.

— A cette heure et par ce temps?

Il la considéra. Pourquoi lui faisait-elle cette question? Est-ce que cela ne lui arrivait pas chaque jour? Est-ce que cent fois déjà il n'avait pas affronté la tourmente pour secourir les détresses de son prochain? Ses yeux exprimèrent clairement sa stupeur, car la vieille femme baissa la tête et n'interrogea plus.

Il ouvrit la porte. Une bouffée de vent la jeta sur lui, éteignit la lampe et fit siffler le foyer.

— Jésus! s'écria la vieille femme.

Et pourtant Pierre franchit le seuil. Il se rejeta dans les ténèbres extérieures, funèbres et glacées. Un frisson le pénétra jusqu'à la moelle. C'était le vent du nord-est qui avait pris possession de l'Océan.

Il marcha. Jamais la nuit et la mer ne lui parurent plus majestueuses et plus terribles. Ce n'était pas la tempête, à vrai dire, car le ciel n'avait pas un nuage, et, au milieu des étoiles scintillantes, la lune montrait son disque plein. Mais l'eau n'en était pas moins formidable sous le fouet des rafales. A droite, à gauche, aussi loin que la vue s'étendait, la nappe noire était zébrée de lignes neigeuses.

Pierre marcha sous la rafale. En ce moment, le thermomètre devait marquer cinq degrés au-dessous de glace. La mer s'apaisait de plus en plus. Ou plutôt elle s'affaissait, elle se nivelait sous la bise. L'écume, de seconde en seconde, se faisait plus rare, mais la lumière du firmament s'épanchait plus sereine et plus blanche sur la nappe lentement aplanie.

D'un cœur d'homme isolé, perdu dans ses méditations mornes, une lente exhalation de douleurs s'éleva. Alors seulement, Pierre se rappela que depuis quatre mois elle était partie. Puis la certitude du mal lui donna la force de revivre tous les détails. A l'heure même de cette désolation, Jeanne devait être heureuse. Elle était mariée.

Et le marin, le héros des épiques luttes contre la mort, sentit son front brûlant sous les baisers du vent de mer. Il eut comme une défaillance. Sa main chercha un appui; sa tête toucha une pierre froide. Il pleura, et la larme lourde devint un diamant de glace.

Soudain, il se redressa, il eut comme le sentiment d'un sacrilège. La pierre sur laquelle était tombée sa larme, c'était la pierre du tombeau de l'"autre". Sur le cercueil de la morte, il venait de pleurer la vivante.

II

Vers la fin de janvier, une joie surprit Mariannik. Le cotre l'"Alcyone", par une claire matinée, vint raser l'île; une baleinière s'en détacha qui apporta Jean Le Tianek au Grand-Bouf.

L'officier avait l'air hilare. Il embrassa sa mère et son frère de lait, et comme Pierre le plaisantait sur sa bonne humeur et sa belle santé, le lieutenant de vaisseau avec force réticences, fit connaître l'heureuse nouvelle. Il se marierait au printemps.

Même à sa mère il n'en voulut pas dire davantage. Pierre crut pouvoir être indiscret.

— Ah ça! dit-il, tu permettras bien quelques questions?

— Questionne.

— Est-elle jeune?

— Oui.

— Jolie?

— Adorable.

— Bonne.

— Comme les anges.

— Riche?

— Un million.

— Hurrah! fit l'ancien officier de marine. La mère avait raison: Jean, tu es né coiffé.

Ce fut tout pour ce jour. Naturellement, la veuve avait donné son consentement, les yeux fermés. Elle était trop sûre que le choix de son fils serait excellent.

Vint mars avec ses giboulées et les fougueuses tempêtes de la Manche. Pendant dix jours, Pierre ne put sortir de l'îlot. Personne n'y aborda, pas même le vieil Yvon Toulfran. Ce furent dix jours d'isolement absolu, comme si, par un arrêt mystérieux du destin, Pierre eût été séparé du reste du monde, condamné à la relégation perpétuelle.

Au bout de dix jours, il se fit une éclaircie. Pierre avait hâte de se délasser du repos.

Il poussa au large et gagna Granville. A mi-chemin, il rencontra le cotre du père Yvon. Celui-ci accosta aussitôt.

Pierre avait pris une habitude, celle de faire adresser sa correspondance chez le baigneur. De cette manière, il était sûr de n'avoir aucun accroc à son courrier, soit qu'il allât le prendre lui-même, soit que le vieillard le lui portât au Grand-Bouf.

C'était précisément pour lui remettre le "paquet" que Toulfran venait de l'accoster en chemin. Il n'était pas fourni, le paquet. Une liasse de journaux et deux lettres, une pour Mme Le Tianek, l'autre pour lui-même.

Pierre s'empressa de déchirer l'enveloppe. La lettre était de Jean. Le lieutenant de vaisseau, cette fois, levait tous les voiles. Il révélait le nom, l'âge, le lieu de naissance, l'honorabilité, la fortune de sa fiancée. Et, en parcourant la missive, Pierre ne put se défendre d'une vive émotion. Son frère de lait épousait Mlle Antoinette Dumarroy, la jolie, la rieuse Antoinette qu'il avait admirée, quelques mois plus tôt, aux côtés de Jeanne de Buheil.

Le mariage n'aurait lieu qu'au mois de mai ou juin. Mais d'ores et déjà l'heureux officier tenait à ce que son ami connût mieux la future Mme Le Tianek. Il l'invitait, en conséquence, à venir passer avec lui les fêtes de Pâques chez ses futurs beaux-parents, venus tout exprès, pour la circonstance, de Paris à Dinard.

Il va sans dire que Mme Le Tianek devait être de la fête. Jean n'était pas homme à rougir de la coiffe de dentelles de sa mère. Mais la mère, elle, eut quelque répugnance à accomplir ce vœu. Dans sa pieuse sollicitude, elle craignait, par sa présence, de "faire du tort" à son fils. Il fallut lettre sur lettre, sans parler des instances de Pierre, pour la décider à l'accompagner.

Le jour du départ arriva, une matinée chaude et rayonnante d'avril, dont l'"Alcyone" profita au lendemain des coups de vent de l'équinoxe. Lorsque Pierre posa le pied sur le pont du cotre, pour ce trajet de deux heures, il éprouva, derechef, une émotion. Je ne sais quel pressentiment vague l'assaillit, comme si, au lieu d'aller fêter le bonheur de son ami, il allait au-devant de sa propre destinée. Le temps était superbe. Pierre se laissait aller aux sensations enivrantes du moment. Il les subissait avec la conscience d'un trouble délicieux et inexplicable. Ses pensées flottaient au sein d'une bienfaisante vapeur Il se faisait comme un assoupissement suave de tout son être. Les plaies du passé se fermaient au contact des caresses de l'atmosphère. Une intensité de vie l'emplissait de désirs confus, d'aspirations qu'il ne pouvait ni comprimer ni comprendre. C'était, non un rêve, mais le prélude d'un rêve. Il est de tels moments, dans l'existence. On ignore pourquoi la joie vient, inexpliquée, inattendue. Elle vient pourtant; elle nous inonde et nous imprègne. Il est vrai qu'elle nous quitte de même, sans cause apparente, et nous laisse plus tristes et plus abattus.

III

Ils s'en allaient tous trois le long de la plage de Dinard, en quête du chalet Dumarroy, Jean donnant le bras à sa mère, Pierre pensif, surpris de se trouver triste maintenant. Ce chalet Dumarroy, personne ne le connaissait à Dinard. A quelque porte qu'on frappât, c'était partout la même réponse:

— Dumarroy? Non, nous ne connaissons pas ce nom-là.

De guerre lasse, on s'avisa de s'adresser à l'une de ces nombreuses agences de location qui pullulent dans les stations balnéaires. Justement, on venait de stationner à la porte de l'une d'elles.

Jean poussa la porte vitrée de l'agence. Un timbre tinta. Une façon de concierge ou de gérant surgit de derrière une financière.

— Que désirez-vous, monsieur?

— La villa Dumarroy, s'il vous plait?

L'homme leva les yeux au ciel, ôta sa grecque, se frotta le front, et, après un hochement de tête significatif, murmura:

— Vous dites Dumarroy? C'est drôle, je ne connais pas ça. Est ce que la famille est depuis longtemps dans le pays?

— Ah! dame! je n'en sais rien, mais je ne crois pas, vu qu'ils viennent d'acheter tout récemment leur villa.

Cette fois l'agent de location comprit.

— Attendez, attendez! J'y suis, j'ai votre affaire Dumarroy? Oui, c'est ça. Des Parisiens qui viennent d'acheter au tribunal le chalet des Pins, le chalet Buheil.

Et, sans attendre davantage, il entraîna Jean sur la porte.

— Excusez-moi, monsieur, je ne sais pas où j'avais la tête, vu que c'est même nous qui avons fait la vente.

Il montra du doigt le prolongement de la rue vers la plage.

— Tout droit, jusqu'au bout. La plus belle villa que vous trouverez sur la gauche. Ah! dame! ça c'est vendu pour la moitié du prix, un morceau de pain, quoi!

Les trois visiteurs sortirent. Pierre était retombé dans ses songes.

"Le chalet Buheil"! C'était donc une propriété du père ou tout au moins d'un parent de Jeanne que les Dumarroy venaient d'acquérir? Non, c'était bien du père lui-même. Le financier avait dû le vendre à l'occasion du mariage de sa fille. Oui, c'était cela, l'explication était toute trouvée. Mais, alors, pourquoi cet entremetteur avait-il parlé d'un prix de vente dérisoire, d'un "morceau de pain", selon l'expression banale et imaginée? Qu'est-ce qui avait pu obliger M. de Buheil à perdre cinquante pour cent de son bien?

Pendant ce temps, la route était parcourue. On avait atteint la villa. La grille étincelait au soleil sous ses ors fraîchement restaurés. A l'intérieur, tout un va-et-vient d'ouvriers.

La porte était entre-baillée. Jean la poussa et entra donnant le bras à Mariannik, précédant L'Olonnois. On entendit une exclamation dans le vestibule de la villa. La seconde d'après, Mme Dumarroy en toilette grise, faisant la jeune, la trop jeune même, descendit en courant les six marches du perron et vint serrer avec effusion les mains de l'officier.

— Ah! mon cher enfant! Excusez-nous je vous prie. Nous ne sommes arrivés que d'hier. Il nous a fallu coucher à l'hôtel. Ces Buheil ont tout laissé dans un tel désordre... Enfin, entrez tout de même. D'ailleurs, ce n'est pas ici que nous déjeunerons. Vous comprenez bien qu'il faut le temps de secouer les tentures et les tapisseries, de changer le mobilier. Ah! votre mère peut-être? Madame!...

Les deux femmes se saluèrent; Mariannik, très digne dans sa sombre toilette de deuil populaire; l'autre, bouffie de l'orgueil de son élévation, commerçante enrichie, châtelaine de pacotille et d'occasion. Puis, elle salua le comte de son plus gracieux sourire, le remerciant de ce qu'il eût consenti à servir de témoin à Jean.

— Mais c'était tout naturel, madame, répondit Pierre. J'ajoute que c'est un honneur et un bonheur pour moi.

Et il redevint muet. Maintenant, il n'avait plus de doutes. Cette villa avait appartenu à Jeanne. Par suite de quels événements était-elle devenue la proie de ces parvenus? La question se posait comme une angoisse dans l'esprit de L'Olonnois. Il n'osait pas se répondre.

L'arrivée d'Antoinette fit une heureuse diversion. Elle apparut, jolie à ravir, en toilette claire, déjà coiffée de paille, le visage animé, l'œil humide de joie. Tout de suite Pierre comprit que Jean faisait un heureux mariage. Cette enfant, belle et bonne, épousait par amour. De son côté, le lieutenant de vaisseau était sérieusement épris de sa charmante fiancée. Au regard, à la poignée de main qu'ils échangèrent, tous deux trahirent leur vive et mutuelle affection.

— Oh! que c'est gentil d'être venu, prononça-t-elle, dans cet adorable demi-ton des confidences qui fait si bien entendre qu'on a soif de murmurer de nouveau la formule des aveux et des serments.

Et, sans façons, la jeune fille se jeta dans les bras de Mariannik.

Les deux Jeanne

— Embrassez-moi, ma mère, dit-elle.

La vieille femme sentit les larmes lui remplir les yeux. Cette bonté, cette franchise, venaient de lui prendre le cœur. Elle ouvrit les bras à celle qui allait devenir sa fille. Leurs baisers scellèrent leur naissante et déjà vieille sympathie. Puis, toujours avec la même spontanéité séduisante, Antoinette salua le frère de lait de son fiancé.

Il échangea avec Antoinette quelques paroles aimables, de ces gais propos que l'enjouement de la rieuse créature rendait faciles. Il la félicita sur son choix, fit de Jean un éloge hyperbolique qui parut causer un grand plaisir à la fiancée et flatter énormément l'amour-propre de ses parents.

A son tour, celle-ci, dès qu'elle se trouva seule avec le lieutenant de vaisseau, s'empressa de dire tout le bien qu'elle pensait de son ami. Pierre lui avait toujours été sympathique. Mais, en ce moment, il venait de conquérir toutes ses faveurs.

— Quel dommage, murmura-t-elle, en manière de conclusion, qu'un homme aussi aimable et aussi distingué se soit volontairement retiré du monde! Quand je serai votre femme, Jean, nous nous emploierons tous deux à guérir votre ami de cette tristesse qui annihile ses facultés. Vous m'aiderez à lui trouver aussi une femme.

— Pourvu qu'elle vous ressemble, fit en souriant l'officier, qui, décidement sous le charme, promit tout ce que l'on voulut, oubliant à cette heure que les causes de cette tristesse de Pierre ne pouvaient le laisser indifférent, lui le frère de la pauvre morte si longtemps pleurée.

Comme la villa n'était pas suffisamment prête au gré de Mme Dumarroy, comme on attendait encore quelques amis, la cérémonie des fiançailles et de la signature du contrat fut remise au lendemain.

Le soir venu, les convenances exigèrent que Jean allât chercher un gîte ailleurs que sous le toit de sa future. Il préféra regagner l'"Alcyone", comme aussi Pierre, malgré les sollicitations pressantes de Mme Dumarroy. On ne retint donc au chalet que la bonne Mariannik, un peu dépaysée dans ce milieu, où on lui prodiguait avec insistance la dénomination de "Madame Le Tianek".

Le bonheur rend certains hommes intempérants, en paroles, du moins. Jean fut particulièrement loquace, ce jour là, et se répandit en exclamations de bonheur. Pierre demeurait songeur. Au cours de cette longue visite, si complètement indifférente pour lui-même, il n'avait pas trouvé une seule occasion de toucher au seul sujet qui l'intéressât.

A cette heure, où il ne pouvait plus se donner le change, Jeanne occupait toute sa pensée.

Il se découvrait tout au fond du cœur comme un immense besoin de la revoir, de lui parler, de s'imprégner encore de toute la poésie que dégageaient sa jeunesse et sa beauté. Et, pourtant, il tremblait à la pensée de ce revoir; il n'envisageait qu'avec un frisson l'hypothèse de cette rencontre, imminente malgré tout, puisque certainement, la jeune femme ne se ferait point faute d'assister au mariage d'Antoinette Dumarroy.

Sous les joyeuses explosions de Jean, il releva la tête.

— Te voilà bien heureux, toi! prononça-t-il avec une vague ironie.

— Oui, mon cher Pierre, bien heureux. Et toi?

— Oh! moi, je ne puis être heureux que de ce qui fait ton bonheur, mon cher Jean. Dieu ne m'a pas mis d'autres joies dans mon lot.

— Ce qui veut dire, fit le lieutenant de vaisseau, que tu es voué à la tristesse et au célibat perpétuels, n'est-ce pas?

Et, comme Pierre ne répliquait point.

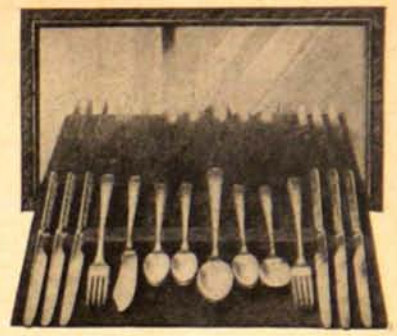
— Ecoute, mon frère, poursuivit Jean, d'une voix émue, toute chose a son temps. Je ne puis supporter cette idée que tu aies voué ta jeunesse à l'isolement et à l'oubli. Certes, ce n'est pas moi qui devrais te tenir ce langage, moi, le plus directement honoré par ta constance et ton attachement au souvenir de notre bien-aimée Jeanne. Pourtant, c'est moi qui te parle, c'est moi qui n'hésite pas à te dire: "Pierre, quand on a aimé une sainte comme Jeanne, ce n'est pas avec le crêpe au front qu'on l'honore. Tu n'es point demeuré sur la terre pour y traîner une existence de

Cadeaux GRATIS!

LA REVUE MODERNE vous fournit l'occasion de vous procurer GRATUITEMENT un ou plusieurs cadeaux de bonne marque. Chaque article porte la garantie du manufacturier.

Il ne s'agit que de recruter parmi vos parents et amis quelques abonnements à LA REVUE MODERNE. Faites votre choix et profitez de l'aubaine.

Lisez les détails **Envoyez-nous le coupon aujourd'hui**



PLATEAU-MIRROIR "TUDOR PLATE"

Service d'argenterie de 26 pièces (pour 6 personnes), comprenant 6 cuillères à thé, 6 cuillères à dessert, 6 fourchettes, six couteaux, un couteau à beurre et une cuillère à sucre, avec un magnifique plateau-mirroir, tel qu'illustré. Couteaux avec lame inoxydable. Manches genre SKYLINE (ligne d'horizon). Dernier modèle. GRATIS avec

20 abonnements d'un an, ou 10 abonnements de trois ans.



TRICYCLETTE Marque C.C.M.

Voici quelque chose qui aidera à développer les forces de votre petit garçon ou du petit frère, et qui l'amusera beaucoup. Fait du meilleur acier, et émaillé rouge. Les parties brillantes, sont fortement plaquées en nickel. Les rais des roues sont tout comme ceux d'un bicycle. Pédales et poignées en caoutchouc et siège ajustable. Pour enfants de 3 à 7 ans. Rendez votre bambin heureux en la lui obtenant pour seulement

10 abonnements d'un an, ou 5 abonnements de trois ans.



BATTEUSE Marque A & J

Batteuse pour oeufs, crème, gélatine, pâtes légères, etc., munie d'un couvercle qui empêche les ingrédients de tacher les vêtements. Le tout repose sur un pot gradué de ½ à 4 tasses, fait de gros verre. Hauteur, 12 pouces de la base au haut de la poignée. Indispensable pour la ménagère. Vient d'être lancé sur le marché. Procurez-vous le pour seulement

2 abonnements d'un an, ou 1 abonnement de trois ans



HORLOGE GENRE HOLLANDAIS (Marque Gustave Becker)

Jolie horloge de cuisine, genre hollandais en faience avec dessins bleus. Mouvement à balancier et reste monté pour huit jours. Grandeur 8¾ pouces carré. Une très grande nouveauté et une aubaine pour seulement

6 abonnements d'un an, ou 3 abonnements de trois ans



LA MONTRE TAVANNES (Exacte comme le soleil)

Pour dames: Mouvement suisse à quinze pierres, boîtier carré avec coins coupés, en or vert ou blanc avec bracelet de soie. **Pour messieurs:** Même mouvement que la montre pour dames, mais avec boîtier rond, cadran lumineux et bracelet de cuir. Une montre qui vous durera pour la vie pour seulement

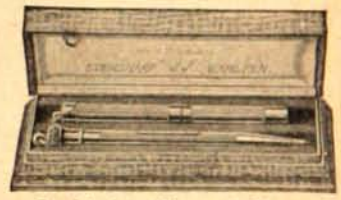
20 abonnements d'un an, ou 10 abonnements de 3 ans



FUSIL Marque IVER-JOHNSON

Le chasseur a ici l'occasion de se procurer à très bon compte un fusil qui lui permettra de faire le coup de feu avec précision. Canon fait de bonne qualité d'acier, culasse à bascule et crosse fini noyer. Muni d'un éjecteur qui rejette la cartouche automatiquement en ouvrant le fusil. Calibre .16. Le canard, la beccassine et la perdrix rempliront votre carnier. Il est à vous pour seulement

12 abonnements d'un an ou 6 abonnements de 3 ans



Combinaison Plume et Crayon WAHL-EVERSHARP

Pour dames: Plume réservoir et crayon plaqué or avec pointe en or 14 carats. La plume ou le crayon ne mesure qu'environ 2 pouces et demi. Un vrai bijou. **Pour messieurs:** Plume réservoir et crayon de différentes couleurs: noir, corail, bleu, vert, et rouge et noir. Deux bandes et pointe en or 14 carats. Votre choix pour seulement:

10 abonnements d'un an, ou 5 abonnements de trois ans

IMPORTANT

Les abonnements devront être payés par les abonnés eux-mêmes et non pas par le concurrent.

Prix de l'abonnement

CANADA

1 an..... $1.50
3 ans $3.00

ETATS-UNIS

1 an..... $2.00
2 ans $3.00

COUPON D'ENREGISTREMENT

La Revue Moderne,
320 est, rue Notre-Dame,
Montréal.

Messieurs,

Veuillez m'envoyer les formules nécessaires pour prendre les abonnements qui me permettront de me procurer GRATUITEMENT le cadeau suivant.....
(mentionnez ici votre choix)

Nom.....

Adresse.....

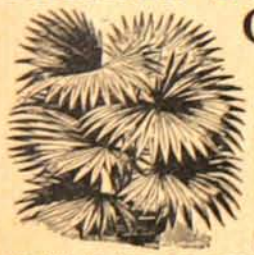
.....

OCCASION

pour Marchand ou Homme d'affaires

A vendre, coffre-fort "Taylor" usagé mais en très bon ordre, mesurant 45" de haut, 28" de profond et 30" de large à l'extérieur. S'adresser au "Prix Courant", 320, rue Notre-Dame-Est, Montréal.

PALMIER-EVANTAIL GEANT



Le plus beau de tous les Palmiers, et facilement semé et cultivé dans la maison. Elégantes feuilles en forme d'évantail d'un riche vert sombre magnifiquement frangées de longs filaments comme des fils le long des segments des feuilles.

La plante pousse touffue, bien adaptée à la culture en pot et réussit en toute condition. Ne demande pas de soins particuliers; supporte la poussière et l'air sec; le manque de soleil ne l'affecte pas. Très ornementale en toutes les périodes de sa croissance et le Palmier le plus satisfaisant jamais offert. Semence, 25c le paquet.

OFFRE SPECIALE. Deux paquets de Semence de Palmier Géant et un paquet des 18 variétés de Semence de Geranium, 50c, frais de port payés. Semez maintenant.

DOMINION SEED HOUSE

165, rue Elgin — Georgetown, Ont.



LES DEUX JEANNE

larmes et de renoncements. Tu as mieux à faire au sein de ce monde qui ne t'a fait aucun mal et sur lequel tu as volontairement fermé ta porte".

L'Olonnois sourit. Il interrompit Jean.

— Ta mère m'a déjà dit cela, Jean.

— Ma mère! Ah! je craignais le contraire, et ce que tu me dis là me ravit. Cela te prouve que tout être de bons sens doit parler de la même sorte. Aussi bien, puisque le nom de ma mère a été prononcé, laisse moi te dire que je l'ai trouvée bien changée. Il me semble qu'elle... baisse, que ses facultés ne sont plus les mêmes...

— Crois-tu? prononça Pierre à demi-voix.

— Hélas! Il n'est pas jusqu'à ses traits qui ne portent l'empreinte de quelque ravage interne. Pierre, j'ai un sombre pressentiment, le seul qui vienne me troubler en mon bonheur. J'ai peur...

Il haletait. Pierre avait tressailli.

— Tu as peur?... De quoi as-tu peur?

— J'ai peur qu'une catastrophe ne se produise, qu'un mal imprévu, soudain, ne vienne nous atteindre.

L'Olonnois passa la main sur son front.

— Peut-être as-tu raison. Ces craintes me viennent aussi quelquefois, quand je la vois s'absorber dans ces longues rêveries d'où elle sort exaltée, comme hallucinée. — Tiens, l'autre jour encore, elle m'a effrayé. Elle m'a tenu le même langage que tu viens de me tenir, mais elle m'a parlé au nom de Jeanne, qu'elle prétendait avoir vue.

— Et avec de telles perspectives, quel est ton avenir, mon pauvre Pierre?

— Celui que je me suis fait, mon ami: vivre et mourir solitaire, oublié, sur cette roche où j'ai la garde d'un tombeau, de deux peut-être.

Jean se secoua:

— Brr! fit-il, tu me donnes froid. Assez comme ça de dialogues funèbres. Voyons, Pierre, tout cela c'est de l'hypocondrie, à la fin. Je ne puis plus, je ne veux plus le tolérer. Il faut que je t'arrache et que j'arrache ma mère à cette solitude mortelle. Tout à l'heure, en causant avec Antoinette — il se reprit — avec Mademoiselle Dumarroy, nous avons parlé de toi.

— Ah!

— Oui. Elle veut te voir heureux, elle aussi, la chère enfant; elle veut te marier.

Une fois encore Pierre sourit.

— Je ne veux pas me marier, Jean.

— Oui, c'est entendu aujourd'hui. Mais une fois encore, écoute-moi. Pour que tu t'acharnes ainsi à demeurer solitaire, je te le demande en ami sincère, n'as-tu pas d'autre raison que ton attachement au souvenir de ma sœur?

L'Olonnois garda un moment le silence avant de répondre.

— Tu me demandes là une chose que je ne t'aurais pas confiée spontanément, prononça-t-il avec effort. J'ai cru longtemps que mon cœur n'était plus accessible à aucun sentiment de ce genre. Pourtant, un jour est venu où j'ai dû m'avouer que j'aimais encore.

— Ah! s'écria l'officier avec joie, j'en étais sûr. Et tu aimes...?

— Celle que j'aime, acheva L'Olonnois dans sa douloureuse confidence, je n'ai pas le droit de l'aimer. Elle est liée par des devoirs qui imposent le respect à un homme d'honneur.

— Elle est mariée?

— Oui.

— Ah! fit encore Jean, dont les bras retombèrent ballants. Et cette femme, c'est...

— C'est une amie de celle que tu vas épouser. Nous l'avons rencontrée ensemble, dans des circonstances passablement singulières. Elle se nomme, — pardon! elle se nommait... Jeanne de Buheil.

Une exclamation sourde monta aux lèvres de Le Tianek. Il ouvrit la bouche, tandis que ses yeux manifestaient une joyeuse surprise. Mais, sans doute, une réflexion lui vint qui arrêta la parole.

— Tu voulais dire? questionna Pierre.

— Oh! rien, conclut le lieutenant de vaisseau. — Allons dormir, si tu le veux bien.

IV

La cérémonie des fiançailles se célébra le lendemain avec une véritable pompe. Nombre d'amis de la famille Dumarroy étaient accourus de Paris même pour y assister. Jean avait donné le mot d'ordre pour que le nom de Jeanne ne fût pas prononcé, et, s'il venait à l'être, pour qu'il ne fût donné à l'intéressé Pierre qu'une réponse évasive au sujet de Mlle de Buheil.

Il fut décidé, ce jour-là, que le mariage ne se célébrerait qu'en juin ou juillet. Jean, en effet, allait être retenu jusqu'à cette époque par des travaux d'ordre spécial qui l'enlevaient au commandement de l'"Alcyone". Toutes choses ainsi réglées Mariannik manifesta à son fils l'intention de regagner les îles. Elles ne se sentait pas très bien. Ces fêtes, ces dîners, toute cette agitation n'avait pas impunément rompu la monotone régularité de sa vie. Naturellement Pierre retournait là-bas avec sa mère d'adoption.

Jean pâlit à cette demande. Elle confirmait les vagues inquiétudes qu'il avait conçues sur la santé de Mme Le Tianek. Il n'en laissa rien paraître. Seulement, en prenant congé de Pierre, il lui dit, à voix basse, les larmes aux yeux:

— Je voudrais te remplacer auprès d'elle, mais tu le vois, je ne le peux pas. Veille bien, soigne-la bien, mon pauvre frère.

Ils se séparèrent avec cette mutuelle douleur dans l'âme. En descendant du train à Granville, Mariannik était déjà malade. Elle éprouva quelque difficulté à s'embarquer dans le cotre du père Toulfran. En mettant le pied sur les roches du Grand-Bouf, elle eut un long soupir de soulagement:

— Ah! monsieur le comte, murmura-t-elle, je sens bien que je ne sortirai plus d'ici!

Il essaya de plaisanter.

— Allons donc, mère, c'est un malaise passager, la suite de tous ces dérangements, des fêtes. Dans trois jours il n'y paraîtra plus.

Dans trois jours, hélas! la maladie s'était déclarée.

La vieille femme ne souffrait pas, à proprement parler.

Elle avait des éblouissements, des syncopes. Ses extrémités s'engourdissaient, les bras ou les jambes devenaient brusquement inertes. Puis, l'accès fini, elle se prenait à sourire; elle disait:

— Allons, ce n'est rien, Pierre! mais j'ai cru que c'était fini. J'ai eu peur.

Pierre aussi, lui, avait eu peur. Il avait écrit sur-le-champ à Jean Le Tianek; il avait mandé d'urgence un médecin.

Au sortir de sa visite, celui-ci, un pratricien très réputé à Granville, avait rassuré la malade avec bonhomie. Seulement, il avait dit à Pierre qui le reconduisait au bateau:

— Mon cher ami, je ne dois pas vous dissimuler que la situation est grave. La malade peut s'éteindre dans une crise. Je ne puis vous conseiller de la transporter à Granville, car, outre que la traversée peut lui être funeste, je craindrais, en l'alarmant, de lui causer une émotion dangereuse. Ni prêtre, ni pharmacien. Enfin, je reviendrai tous les deux jours. De plus, si vous le voulez, je préviendrai l'abbé Ricart, qui est un apôtre. Pierre avait dit oui, en remerciant l'excellent homme. Comme il rentraitdans la demeure où Mariannik, enfoncée dans son fauteuil, l'attendait sous la surveillance de la servante ordinaire de la maison, le jeune homme voulut composer son visage.

La malade ne s'y méprit point. Elle l'appela.

— Pierre, dit-elle, il est inutile de chercher à me le cacher. Je sais bien ce qu'il t'a dit, le docteur, va. Il avait la même figure que le jour où il nous a annoncé la mort de la petite. Je sais que c'est fini.

Et comme il s'efforçait de nier:

— Voyons, ajouta-t-elle, crois-tu que ça me fasse peur? Maintenant, c'est pour toi seul que je m'inquiète, mon pauvre enfant. Et si tu veux me faire grand plaisir, tu feras prévenir Monsieur l'abbé Ricart, ou le recteur de Notre-Dame. Je voudrais les voir au plus tôt.

Quand elle sut par le jeune homme que la commission serait faite le jour même, son beau visage sans rides s'éclaira d'une joie ineffable.

— Le bon Dieu est bon, murmura-t-elle.

Elle joignit les mains et s'absorba dans une prière.

Ces jours d'atroce prévoyance, de sinistre attente, furent longs comme des siècles. Un matin, le prêtre descendit du bateau accompagné d'un enfant de chœur qui tenait le parapluie blanc. Lui-même portait les saintes espèces dans un ciboire de vermeil. Il pénétra dans la maison. On le reçut à genou sur le seuil. Depuis la veille, l'état de la malade avait empiré. Elle avait eu une syncope qui avait duré six heures. Maintenant, un peu mieux à l'apparence, elle s'était mise sur son séant dans le lit.

La cérémonie eut ce caractère de solennelle grandeur qu'elle revêt toujours quand le drame de la Rédemption des âmes s'accomplit sous un humble toit de campagne, loin des banalités urbaines, qui viennent dissiper le recueillement et troubler la paix.

Mariannik eut voulu bénir son fils avant de s'en aller. Quelques larmes silencieuses coulèrent sur ses joues déjà blanches. Et, comme Pierre, empressé à lui épargner toute cause de tristesse, venait à elle avec des paroles consolantes:

— Monsieur le comte, dit la mourante, je voudrais que vous puissiez lire en moi tout ce que j'ai pour vous de reconnaissance et d'affection. Le bon Dieu a fait mon lit de mort solitaire; il n'a pas voulu que j'eusse un seul enfant près de moi pour recevoir mon dernier soupir et me fermer les yeux. Mais je le bénis de ce qu'il vous a laissé ici pour me tenir lieu des absents. Vous êtes mon fils d'adoption puisque vous m'avez prise pour mère. Ah! que de grâces, que de faveurs vous sont dues pour ce que vous faites là! Mais, vous serez heureux. Je vais rejoindre mon mari et mes deux gars. Je vais rejoindre Jeanne. Les morts vous paieront la dette que n'ont pu acquitter les vivants.

Elle retomba sur l'oreiller, épuisée d'efforts et d'émotion. Au mouvement de ses lèvres, à la fixité de ses regards levés vers le crucifix, Pierre vit bien qu'elle priait. En même temps, les narines blanches, pincées et pulvérulentes, les lèvres bleues, la face et les mains exsangues lui révélèrent l'imminence du dénouement fatal.

Jean n'arriverait pas à temps. Le marin écrasé par la douleur, plia les genoux. Il pria.

Un soupir de la mourante le fit se redresser. Il se pencha anxieusement sur le lit, et prit la main déjà paralysée. Le pouls se faisait rare, il remontait dans le bras; l'agonie était commencée. Et pourtant, à travers les longues aspirations de son souffle épuisé, Mariannik eut encore quelques paroles.

— Jean, appela-t-elle.

Un sanglot de Pierre répondit. Elle murmura à deux reprises:

— Pierre... monsieur le comte, mon fils.

Et tandis que ses lèvres décolorées remuaient avec effort, dans un sourire, un son caverneux s'éleva de sa poitrine. On l'entendit murmurer:

— Ma Jeanne, je te vois, me voici.

Les prunelles roulèrent dans l'orbite, en se renversant. Un soupir monta faible exténué, long, qui finit dans un remous des bronches. La bouche demeura ouverte, les yeux se fixèrent. Marianne Le Tianek était morte.

Tout était achevé. Pierre L'Olonnois se trouvait seul. Les amours de ce monde avaient pris fin. Le deuil l'enveloppait maintenant à tout jamais. En ce moment, la porte s'ouvrit. Un homme haletant s'élança dans la chambre.

— Ma mère! cria Jean avec désespoir.

Et il se jeta sur le lit funèbre, couvrant de baisers et de larmes les mains et le front de la morte, avec une tendresse folle et des appels déchirants.

Les deux hommes, le fils selon la nature, le fils par l'adoption, fermèrent ces yeux désormais voilés pour les choses de la terre et fixés dans l'éternelle contemplation. Il n'y avait plus qu'à faire autour de cette dépouille la veille pieuse des adieux, en attendant que la tombe la recouvrit pour toujours.

Le dernier vœu de Mariannik était exaucé. Elle mourait à côté de sa fille; à côté d'elle elle allait dormir le grand sommeil.

V

Pierre passa tout un mois auprès de cette tombe. Mais l'isolement même allait produire son effet. Maintenant qu'il n'avait plus la présence assidue de Mariannik, maintenant qu'il ne s'imposait plus la contrainte des résignations muettes, cette solitude devint pesante au marin. Pierre sentit renaître en lui le désir et le mouvement de la vie extérieure.

Un jour, il s'attarda en mer le long de la plage de Saint-Pair. Le surlendemain, il y débarqua, sollicité invinciblement par l'attraction du chalet aux volets clos. A distance, il lui sembla distinguer des taches sur la muraille. Il s'approcha. Ces taches étaient des affiches jaunes. Il

LES DEUX JEANNE

les lut avec stupeur. Elles portaient uniformément ces mots:

"Vente par licitation judiciaire."

Suivait l'énumération de divers immeubles, parmi lesquels figuraient la villa de Dinard et ce chalet même de Saint-Pair devant lequel lui, Pierre, était arrêté, lisant l'affiche. Tous ces biens dépendaient "de la succession de feu Joseph Jean-Louis de Buheil", en son vivant banquier à Paris.

Un moment, Pierre demeura stupide. Telle était l'explication de cette vente. M. de Buheil était mort.

La vente définitive aurait lieu le samedi suivant, à l'extinction des feux, en l'audience des criées du tribunal de première instance de Granville. Cette fois, Pierre crut avoir compris. Une angoisse lui broya le cœur. Tout ce qu'il voyait là l'épouvantait; ces timbres, ces horribles timbres, n'étaient-ils pas le sceau posé sur une ruine?

On était au mardi. Pierre regagna le Grand-Bouf, en proie à une agitation croissante.

Cette préoccupation lui fit passer une nuit fort pénible. Au matin, dès l'aube, il mit à la voile. Le vent soufflait de l'ouest; la route fut promptement parcourue. A peine l'ancre à grappins eut-elle mordu dans le sable, que Pierre remonta en courant la côte de Saint-Pair. A cent pas du chalet, il s'arrêta brusquement. L'une des fenêtres du premier étage était ouverte. Dans la baie, il vit se profiler deux silhouettes,— un homme et une femme, tous deux en noir.

— Des visiteurs, pensa Pierre, des acquéreurs pour cette maison-ci, comme il y en a eu pour l'autre. Allons! il faut me résigner!

Il s'avança un peu désorienté. Il n'avait pas pris garde qu'en ce moment même la grille s'ouvrait, donnant issue aux visiteurs de tout à l'heure. Or, ces visiteurs vinrent droit à lui, qui demeura immobile, cloué par la surprise. L'homme, c'était précisément Me Bernard, le notaire de Pierre. La femme, en grand deuil comme lui-même, avait les traits entièrement couverts par l'épais voile de crêpe.

Et, pourtant, à la vue de cette femme, Pierre demeura sans voix. Tout son sang était reflué vers son cœur. A cette tournure gracieuse, à cette taille élégante et cambrée, à cette démarche de patricienne, il l'avait reconnue. C'était Jeanne de Buheil elle-même qu'il avait, là, devant lui. Me Bernard s'était avancé, la main droite bien tendue, un sourire sur les lèvres, soulevant son chapeau de l'autre main.

— Monsieur le comte, vous, dans nos parages. C'est le cas où jamais de demander quel bon vent vous amène?

Pierre avait serré cordialement la main du vieux notaire; mais il n'avait point répondu. En ce moment, Jeanne s'avançait, elle aussi, vers lui. Elle releva son voile pour le saluer.

— Vous ne me reconnaissez point, monsieur L'Olonnois? demanda-t-elle d'un ton dont l'écho aurait pu révéler un peu d'amertume à une oreille attentive.

Pierre eut la force de répondre:

— Je vous reconnais bien, mais je ne m'attendais pas, je l'avoue, à vous rencontrer aujourd'hui, mademoiselle...

Il se reprit:

— ... Madame...

Elle l'arrêta:

— Non. Vous disiez bien: Mademoiselle.

Cette parole sonna comme une douce musique au fond du cœur de Pierre. Mademoiselle! il pouvait donc l'aimer. Jeanne poursuivit avec son sourire triste:

— Quand vous ne m'auriez pas reconnue je ne m'en serais pas étonnée, monsieur. Tant de choses se sont passées depuis que je n'ai eu le plaisir de vous voir.

— Oui, je sais, je ne le sais que d'hier, hélas! La mort vous a éprouvée aussi, mademoiselle de Buheil. Si la sympathie d'un étranger comme moi peut vous être une consolation croyez qu'elle vous est depuis longtemps acquise.

La jeune fille avait baissé les yeux. Quand elle les releva, ils étaient pleins de larmes. Entre deux sanglots étouffés, elle articula péniblement:

— Il y a quatre mois déjà, monsieur, que je n'ai plus de père. Mais parlons de vous même, si vous le permettez. Je vois qu'un nouveau deuil vous a frappé. Puis-je sans être indiscrète, vous demander...?

— Ma mère, ma nourrice! Mariannik! prononça l'officier avec la même douloureuse résignation.

— C'est vrai. Je le savais déjà, par Mlle Dumarroy, dont Monsieur Le Tianek va devenir le mari. Pardonnez-moi d'avoir avivé cette douleur.

Le notaire, au cours de ce dialogue, avait plusieurs fois interrogé sa montre avec inquiétude. A la fin, n'y tenant plus, il ferma la porte de la grille, mit la clef dans sa poche et, prenant congé des deux jeunes gens:

— Monsieur le comte, dit-il, puisque vous connaissez Mademoiselle de Buheil, je vais vous demander un service. J'ai un rendez-vous urgent, auquel je ne puis manquer. Faites-moi la grâce de me remplacer auprès de mademoiselle pour la reconduire jusqu'à la gare. Voulez-vous?

Il ajouta, avec la plus galante des révérences:

— Si mademoiselle le permet, toutefois.

Jeanne acquiesça du sourire, et, prenant congé du notaire:

— Allez à vos affaires, monsieur Bernard. Je suis assez grande fille, maintenant: je sais voyager seule. J'accepte cependant l'escorte de monsieur.

Elle désignait Pierre.

Le trajet fut court, pourtant assez long pour donner à Jeanne de Buheil le temps de constater la chaleureuse estime dans laquelle le comte la tenait.

D'abord Pierre avait cheminé à ses côtés, la tête basse, silencieusement.

A la fin, il se rendit compte que ce mutisme devenait gênant. Il voulut parler, dire quelque chose, n'importe quoi. Il ne trouva rien. Sa physionomie trahit son embarras.

Jeanne vint à son aide.

Ainsi appuyé Pierre retrouva la parole, dans des termes d'une délicatesse exquise, il fit entendre qu'aucun des événements n'avaient altéré ses sentiments à l'égard de la jeune fille.

Toute sincérité est communicative. L'apparent dédain de la jeune fille céda devant les franches paroles du jeune homme. Son visage s'inclina, et elle ramena brusquement son voile sur ses traits. Elle pleurait.

Elle pleurait. Que se passait-il donc en elle? Quoi qu'il en fût, Jeanne se départit de sa hautaine réserve. Elle remercia chaleureusement le jeune homme des paroles qu'il venait de prononcer et, sans l'ombre d'une réticence, elle lui narra son histoire, l'histoire des dix mois écoulés depuis ces événements.

Pierre sut ainsi tout ce qu'il y avait eu de douleurs dans ce passé si bref, si promptement consumé. Toute la fortune de M. de Buheil reposait, pour ainsi dire, sur le sable. Le financier jouait à la Bourse. Longtemps il avait été aussi heureux que téméraire. Et puis, le Krach était survenu; en un clin d'œil il fut ruiné. La ruine et les perspectives de la misère, l'avaient tué. Une fièvre cérébrale l'avait dépêché en dix jours. Vaillante et à moitié résignée, alors Jeanne avait donné l'ordre de tout vendre pour arracher le nom de son père aux hontes d'une faillite que d'âpres créanciers menaçaient de faire prononcer au plus tôt. Aussi, tout avait croulé; le gouffre avait dévoré cette opulence. La villa de Dinard, après deux tentatives d'enchères, s'était vendue à l'"amiable", et c'étaient les Dumarroy, ces bons amis des jours prospères, qui l'avaient payée le tiers de sa valeur.

Le reste, il était aisé de le comprendre. M. Paul Hautfrion avait tout de suite battu en retraite, en simple fiancé de "convenance" qu'il était. Naturellement, Jeanne n'avait rien fait pour le retenir, ce qui ne l'avait point empêchée de ressentir vivement l'injure d'un aussi lâche abandon. Au reste, elle n'avait pas eu le temps de s'abandonner à ses méditations écœurées. La misère était là, hideuse, l'obligeant à prendre au plus vite une décision. Elle était pleine de courage. Elle chercha une occupation — "pour vivre". Heureusement pour elle, jadis, un caprice de pure vanité lui avait fait conquérir ses diplômes d'institutrice. Jeanne manifesta, à ce qui lui restait d'amis, l'intention de donner des leçons. L'excellente Mme Dumarroy trouva là l'occasion d'assouvir quelques vieilles rancunes d'autrefois. Elle offrit à la millionnaire déçue cent cinquante francs, le vivre et le coucher, pour qu'elle consentit à tenir compagnie à Antoinette.

Pendant le silence qui suivit le douloureux récit, et au cours de sa rapide méditation, Pierre avait cheminé en même temps que la jeune fille. Ils étaient sortis de Saint-Pair et allaient entrer dans Granville. Combien le marin eût souhaité de pouvoir prolonger ce tête-à-tête! Mais l'heure marchait, et la gare était encore loin.

Sur la tranchée des Anglais, Jeanne s'arrêta. Elle montra la mer.

— Elle est bien belle, cette mer!

— En vérité, s'écria Pierre, je ne l'ai jamais vue découvrir à ce point. Jamais elle n'a été aussi basse.

— Comme la destinée, — prononça Jeanne, le regard perdu dans le vague.— Il y a un an, c'était la mer haute, le succès la richesse, tous les triomphes, les flots de l'adulation montant à mes pieds, m'enveloppant de leurs caresses. Aujourd'hui, c'est le reflux de la fortune qui laisse voir le fond immuable de l'existence.

Et elle acheva avec le même rire amer:

— Vous le voyez, je suis bien résignée, puisque je parviens à philosopher sur ma ruine.

Pierre la regarda longuement, puis, très grave, mais d'une voix profonde et douce à la fois, il répondit:

— Ne raillez pas ainsi, mademoiselle, ce reflux n'est pas éternel. Le flot montera encore. Il vous rapportera son harmonie et ses louanges.— Souvenez vous seulement de la vague qui vous déposa un jour, sur ce roc des Chausey où il m'a été donné de vous connaître, tout près d'une tombe. Nous étions à la marée montante alors. Vous le rappelez-vous?

Il n'en ajouta pas davantage. Sa voix avait tremblé. Le secret de son cœur était remonté jusqu'à ces lèvres. Il avait eu peur de se trahir. Jeanne ne répondit pas. Pour la seconde fois, elle ramena son voile. Ses seules paroles furent:

— Hâtons-nous, monsieur L'Olonnois. Je vais manquer le train.

VI

A la gare, Pierre demeura sur le bitume du quai jusqu'au moment où le train se déroba dans une courbe de la voie. Ses yeux, pleins des brumes du chagrin, purent suivre aussi longtemps que possible cette fuite de son rêve à travers l'espace. Il eut même cette joie de la dernière minute que Jeanne, elle aussi, se pencha à la portière, et y demeura malgré le vent de la course pour lui jeter ses derniers signes d'amitié.

Longtemps après que le dernier wagon se fut perdu dans l'éloignement, Pierre resta immobile, le regard sur les rigides parallèles des rails.

Il comprit pourtant que tout était fini, qu'il aurait beau attendre, Jeanne ne reviendrait pas. Alors, d'un brusque effort, il se détacha de sa place, traversa la gare et redescendit dans Granville.

L'idée qu'il avait eue la veille et l'avant-veille, qu'il avait eue le matin même de ce jour, venait de le ressaisir. Maintenant, elle le domina. Elle s'empara même si complètement de lui que, sourd et aveugle; il marcha automatiquement à la suite de sa pensée. Elle le mena tout droit à la porte du tabellion Bernard.

Le notaire n'était pas encore revenu de la course pressée qu'il avait eu à faire. Les clercs connaissaient L'Olonnois. Ils le firent entrer tout de suite dans le cabinet du "maître". Pierre y attendit une demi-heure.

Ce retard lui fut utile. Peu à peu, il mûrit son projet. Il le possédait entièrement au moment où Me Bernard rentra dans son cabinet.

Le vieux notaire sourit, comme il avait souri déjà à leur première rencontre.

— Vous avez à me parler, monsieur le comte?

— En effet monsieur Bernard.

Le vieillard s'assit dans son fauteuil de bureau, après avoir soigneusement assuré la position de son rond de cuir.

— Me voici à vos ordres. Je suis tout oreilles.

Cette attitude de simple auditeur ne laissait pas que d'embarrasser Pierre. Le sujet était fort délicat en lui-même. Comment l'aborder?

Du premier coup, le notaire devina le secret de son interlocuteur. Mais c'était la bonté même, ce Me Bernard. Il s'empressa de venir en aide au jeune homme, c'est-à-dire de l'aider à exprimer la pensée qui le rendait si hésitant,

— Ainsi, dit-il, vous avez causé avec Mademoiselle de Buheil?

— Oui, assez du moins pour savoir qu'elle est ruinée.

— Certes, la pauvre enfant est digne d'intérêt à tous égards. La ruine est, en effet, aussi complète que possible. Les dettes de son père s'élevaient à un chiffre énorme.

— Et, demanda Pierre, la vente des biens ne les a pas couvertes?

— Pas entièrement.

— De sorte que ces trente mille francs que vous attendez achèveront de payer les dettes du défunt?

— Hélas! non. C'est soixante mille francs qu'il nous faut.

— Ah! mademoiselle de Buheil connaît-elle ce détail?

HOTEL MONTCLAIR

Valeur!

Avenue Lexington 49e à 50e rues, N.Y.

800 Chambres Ensoleillées

avec Bain et Radio

Simple, $3 à $5

Double, $4 à $6

Suites, $10 à $12

Attrayants Taux Mensuels

S. Gregory Taylor, Président

Tel: HArbour 3088 Prop. J.-H. BRETON

The New System Cleaning Service

(REG'D)

823, rue Dorchester Est — — — Montréal

TEINTURIER ET NETTOYEUR

Réparations de tous genres

Nous teignons de toutes les Nuances

ROBE NETTOYEE

Deux prix seulement:

Unie $2.00

Avec plis..... $2.50

NETTOYAGE DE:

Rideaux, Portières, Coussins, Couvertures de Lits, Fourrures de toutes sortes et Tapis.

— Elle l'ignore, heureusement. C'est une noble et vaillante jeune fille qui mérite que Dieu et les braves gens prennent en pitié sa détresse imméritée. Depuis le peu de temps que je la connais, j'ai pu apprécier la beauté, la fierté de ce caractère, et, tout à l'heure encore, à l'occasion de menus objets qu'elle peut distraire de la succession paternelle, j'ai jugé de l'infinie délicatesse de son cœur.

Pierre avait penché le front. Ce témoignage du notaire lui versait un bonheur indicible dans l'âme. Tout à coup il brusqua la conversation.

— Monsieur Bernard, quel est le chiffre de ma fortune personnelle?

— En chiffres ronds, votre revenu s'élève à trente mille francs l'an.

— Trente mille livres de rentes, c'est le revenu d'un capital de six cent mille francs, si je ne me trompe, monsieur Bernard? Et si je voulais réaliser cette fortune?

— La chose serait extrêmement facile, monsieur le comte. Mais je ne vous le conseille pas.

Pierre posa la main sur le bras du notaire.

— Ecoutez-moi, mon cher monsieur Bernard: s'il est facile de réaliser un capital de six cent mille francs, il doit l'être beaucoup plus d'en réaliser un de deux cent mille. Voici donc ce que j'attends de vous: Vous allez prendre deux cent mille francs sur ma "cassette particulière", comme on dit en parlant des princes et souverains; vous achèterez le chalet de Mademoiselle de Buheil à Saint-Pair... vous porterez d'un seul coup l'enchère à deux cent mille francs. De ce chef, vous écarterez tous les concurrents.

— Mais, le reste de tout cet argent?

— Le reste reviendra de plein droit à l'intéressée principale.

M. Bernard s'était levé. Il considérait curieusement celui qui lui parlait. Certes, il connaissait L'Olonnois depuis longtemps et le tenait pour un original de belle venue. Mais ce trait de générosité confondait sa jugeotte. Il n'y était plus du tout, bien qu'il pressentait le motif qui faisait agir Pierre.

— Ainsi, demanda-t-il, c'est un cadeau de cent quarante mille francs, autrement dit de sept mille livres de rentes, que vous faites à Mademoiselle de Buheil?

— Oui, mon cher monsieur Bernard.

— Peste! vous y allez bien, vous. Et la raison de cette générosité?

— Je l'aime, prononça Pierre.

LES DEUX JEANNE

Ces mots, il les articula simplement, son franc regard bien fixé sur les lunettes du vieux notaire, qui tressaillit. Mais, du coup, le tabellion dépouilla sa personnalité officielle. D'un geste brusque, il arracha les verres protecteurs, et dans ses paupières L'Olonnois vit des larmes. Spontanément, l'homme des intérêts matériels, en face de cette sublime insouciance, tendit ses deux mains au jeune homme.

— Mon ami, dit-il, bien des gens vous appelleraient fou. Moi, je vous dis seulement: cela est très beau.

Emu à son tour, Pierre répondit:

— Je vous remercie, monsieur Bernard. Mademoiselle de Buheil est trop fière pour consentir à devenir ma femme sans dot à m'apporter. Et, si elle ne m'aime pas, qu'importe! Je m'expatrierai, je disparaîtrai de son chemin. L'essentiel est que ce lambeau de fortune ne lui fasse pas l'effet d'une aumône. Arrangez-vous, je vous prie, pour cela. Inventez une histoire vraisemblable et remettez à la pauvre enfant la somme nécessaire à son émancipation des conditions sociales dont elle souffre à cette heure.

M. Bernard passa la main sur son front.

— Allons, fit-il, donation anonyme à convertir en un achat réel. C'est difficile, mais l'imagination aidant, je trouverai bien quelque chose. Vous pouvez compter sur moi pour inventer quelque invisible acquéreur du chalet aux exorbitantes conditions que vous m'imposez.

Après sa visite au notaire, Pierre rentra dans sa demeure. La solitude pesa soudainement sur lui. Il sentit son esprit se révolter, son cœur se plaindre. Lui aussi éprouvait une réminiscence. Il lui fallait une éclosion nouvelle de ses facultés.

Quatre jours durant, il vécut de la sorte, partagé entre ce qu'il prenait lui-même pour un remords et l'impétueux désir de courir où l'appelait la nouvelle destinée de son âme. Sa résistance n'alla pas plus loin. D'ailleurs, on avait atteint et dépassé le délai fixé pour la vente du chalet de Saint-Pair. Pierre avait hâte de connaître le résultat, de savoir comment M. Bernard s'était acquitté de sa tâche, et si la villa lui appartenait désormais.

Ce jour là, il mit une valise dans son embarcation et aborda proche le cotre du père Yvon, aux soins duquel il confia son bateau.

VII

C'était fait. M. Bernard avait tenu sa promesse avec une parfaite régularité et trouvé une jolie invention d'acheteur inconnu qui fit rire L'Olonnois et, en même temps, le rendit très joyeux.

— Voulez-vous les clefs de la maison? demanda le malicieux tabellion.

Les clefs de la maison? Pierre n'y avait point pensé. Et pourquoi faire?

— Mais dame! puisqu'elle est à vous, maintenant.

Il usa de son droit de propriétaire, et pria son notaire de le suppléer dans toutes les charges et emplois de la dite fonction. Il désirait que tout fût mis en ordre, que rien ne fût changé au mobilier, mais que le notaire informât Mlle de Buheil qu'elle pouvait retirer de l'immeuble les objets à sa convenance, même supplémentaire à ce qu'elle avait déjà retenu.

Ne sachant comment tuer le temps avant le départ du train de Coutances, il se résolut à dîner près de la gare. Il entra donc dans une de ces salles banales de petits restaurants et s'assit à une table écartée, près d'une fausse cloison de bois chantourné qui coupait la pièce en deux parties inégales.

Un bruit de conversations, auquel il ne prêta d'abord aucune attention, lui fit brusquement tendre l'oreille. Il y avait, de l'autre côté de la barrière de bois, un groupe de quatre personnes causant entre elles de choses indifférentes ou gaies. Dans le nombre était une femme. Mais ce qui avait frappé L'Olonnois, c'était une voix d'un timbre particulier qu'il reconnut, sans pouvoir dire, cependant, où il l'avait déjà entendue.

Tout à coup le nom de M. Paul Hautfrion fut prononcé. Il n'en fallait pas plus pour éveiller l'attention de Pierre. Il écoutait, à cette heure, consciencieusement et sans scrupule. Il sentait bien que tout cela allait l'intéresser. L'homme qui conversait, il l'avait reconnu maintenant: c'était ce même Paul Hautfrion, le fiancé de Jeanne de Buheil. Son interlocuteur était peut-être une rencontre d'occasion.

Une voix de femme reprit.

— Comment se fait-il que ton mariage avec la belle mademoiselle Jeanne de Buheil a été rompu.

— Pourquoi ça s'est cassé?... Oh! bien simplement. Il n'y a rien qui lui soit défavorable là-dedans. Tu comprends que des femmes comme ça sont tenues d'apporter de grosses dots à leurs maris.

On ne se guérit pas de ses habitudes de luxe comme d'un simple bobo. Or, ma fortune est loin d'être ce qu'on le croit. De sorte que j'ai dû renoncer, comme on dit, au bonheur entrevu. Ça m'a causé un véritable chagrin, car, malgré ses défauts nombreux et inquiétants, elle aurait fait une bonne petite femme et, ma foi, je l'aurais aimée très gentiment.

— Et maintenant, demanda l'un des convives, qu'est-elle devenue?

— Qui?

— Mademoiselle de Buheil, parbleu! Je suppose que, depuis sa ruine, elle a dû chercher à se tirer d'affaire; car ça dû être un rude coup pour elle.

— Ah! mon cher, fit Hautfrion, tu m'en demandes trop. Je n'ai pas à m'occuper de Mademoiselle de Buheil avec laquelle je n'ai plus rien de commun. Nous irons chacun de notre côté, en ce monde, et je lui souhaite d'être parfaitement heureuse.

— En attendant,— reprit le premier, — sachez tous, pour votre gouverne, que Mademoiselle de Buheil, l'incomparable virtuose, la nageuse invincible, la cavalière sans seconde, est présentement institutrice à Dinard.

Il y eut une explosion.

— Institutrice! elle!

— Oui, mes gaillards, ins-ti-tu-trice,

— A Dinard?

— A Dinard et à Paris, chez d'anciens amis à elle, les Dumarroy, famille honorable et simple, dont le père, agent de change, a été décoré au nouvel an.

Les tempes de Pierres battaient, ses oreilles étaient pleines de bourdonnements. Il serrait, à les briser, les bords de la table de marbre sur laquelle les plats fumaient intacts se refroidissant.

Ce fut Hautfrion en personne qui prononça les derniers mots:

— Institutrice! Ma foi! peut-être? je ne dis pas. Et puis, j'ai une arme de plus que les autres, moi.

— Ah! demanda-t-on, quelle arme?

— Mes amis, on n'a pas été dans l'intimité d'une femme, même pour le meilleur des motifs, sans tenir d'elle quelques témoignages... d'estime.

— Tiens! tiens! tiens! Si tu nous en dis tant! Et ces... témoignages?

— Des lettres, par exemple.

Le reste de la conversation se perdit dans des chuchottements et des rires. Mais Pierre ne les entendit pas.

Sa colère était tombée. Il s'était laissé aller le front sur le bord de la table, comprimant son cœur à pleines mains pour y étouffer cette douleur aigue, atroce, qu'il aurait dû prévoir et qu'il n'avait point prévue. Si Jeanne avait écrit à cet homme, c'était donc qu'elle l'avait aimé! Oh! son rêve, son beau rêve de joie, sa résurrection au monde et à la vie, voilà que d'un seul mot, cette bouche profanatrice venait d'en détruire jusqu'à l'illusion.

Violemment, il se leva, prit son chapeau et sortit. Pierre erra dans la campagne, toute la nuit. Rentrerait il au Grand-Bouf? Irait-il s'arrêter encore sur ces tombes qu'il avait trahies? Maintenant que tout tombait en ruine dans son cœur et dans sa pensée, par quel lien se rattacherait-il à l'existence?

L'incertitude de sa course le ramena au pied de l'église Notre-Dame, tout en haut du rocher. Au pied, la mer déferlait avec furie, sous les préparatifs d'un ouragan. Une chaleur lourde appesantissait le ciel. Pierre sentit un vertige le prendre.

La mer, elle, il ne l'avait jamais vue mentir. Elle ne le trahirait point, s'il lui demandait le suprême repos.

VIII

Jeanne était accoudée à sa fenêtre, le regard perdu sur la mer. Sa main droite tenait encore les jumelles dont elle venait de se servir. Tout au bout de l'objectif, elle avait vu — elle avait cru voir du moins — des taches grises comme des îles disséminées, semées à la surface verte de l'Océan. On lui avait assuré la veille que, par un temps clair, avec une lunette d'approche, on pouvait apercevoir les îles Chausey. A toutes ses heures libres elle avait exercé sa vue sur l'horizon. Finalement, quelque nuage immobile l'avait bercée de son illusion. Elle avait eu la foi et elle avait vu.

Car maintenant, c'était là-bas qu'elle vivait, au Nord, dans cet îlôt perdu où Pierre menait son existence solitaire. Le malheur l'avait si rudement atteinte, qu'un moment cette image s'était oblitérée en son esprit. Au reste, quelle apparence y avait-il qu'elle fût appelée à le revoir?

Or, voilà qu'elle le retrouvait, aussi beau, aussi fier que par le passé. Loin de se mettre à l'unisson des rigueurs du monde, ce reclus lui avait témoigné ce respect délicat des grandes âmes qui s'inclinent devant les revers. L'aimait-il? — Jeanne tremblait n'osant se poser une telle question. Pourtant des voix chantaient en elle qui lui répétaient cette affirmation enivrante: "Il m'aime".

D'ailleurs, elle l'aimait, elle. Elle le savait bien, et cet amour, inavoué jusque-là, venait de se révéler sans réticences, de prendre possession de tout son être. D'un mot, il avait fait renaître en elle l'espérance. Ne lui avait-il pas dit, en effet, que le reflux de la fortune serait suivi d'un retour de la prospérité?

.....

C'était à l'un de ces moments de bienfaisante déraison que Mlle deBuheil venait pour la dixième fois au moins, ce jour là, de fouiller du regard l'horizon. Elle rêvait maintenant, heureuse de sa trouvaille, puisqu'elle avait désormais un moyen de

(Suite à la page 42)

AUTOMOBILISTES: N'attendez pas les froids pour faire voir votre voiture pour l'hiver. Les accumulateurs, les distributeurs et les radiateurs ont besoin de soins spéciaux. Voyez aussi à votre graissage d'hiver.

Longue Pointe Motor Sales

Vendeurs autorisés des nouveaux

"STUDEBAKER" et "ERSKINE"

Salle d'Exposition: CLairval 0861
7618 Notre-Dame E.

Garage et Service: CLairval 1171
9712 Notre-Dame E.

Lecteurs et lectrices de la "Revue Moderne" procurez-vous

"Jours éteints"

(*Prix d'Action intellectuelle 1930*)

Par Jean BRUCHESI

Quelques appréciations:

Débordant d'ardeur juvénile, de conviction, d'optimisme, ce livre de souvenirs raconte les activités extra-universitaires des nôtres en France.

(Jean BERAUD dans "La Presse")

Un style alerte, qui s'aiguise parfois d'une certaine malice, et qui s'élève pour rendre hommage à la beauté, à l'intelligence, à la bonté, et surtout à la foi de la France.

("Les Fiches du Mois")

Les "Jours Eteints" de M. Jean Bruchési, dans leur pensée nette et sincère, et leur écriture vigoureuse et véridique se classent parmi les meilleurs livres du jour.

(MADELEINE)

Quelques exemplaires du livre, édité par L'Action canadienne-française, orné d'une couverture en couleurs par Rodolphe Duguay, sont en vente chez l'auteur, 193, avenue Bloomfield, Outremont, et à "La Revue Moderne". Prix: $1.00.

MADAME LA MENAGERE

La Revue Moderne vous offre GRATUITEMENT divers articles de ménage. Pour plus de détails

Voir page 37

COMMENT ENTRETENIR LES PLANCHERS

Courtoisie du Delineator

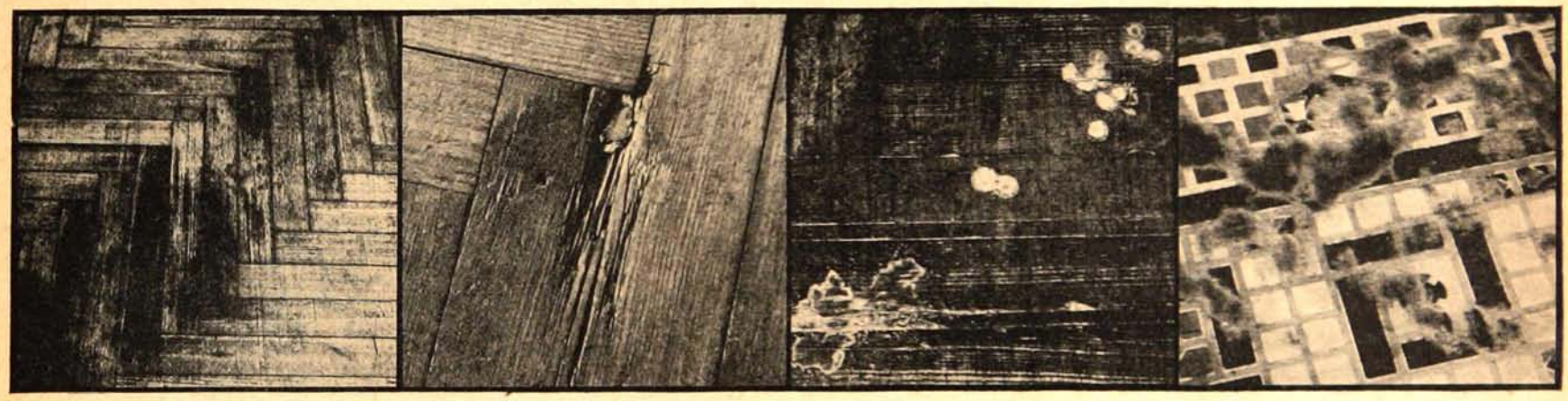


Un plancher usé ou taché comme celui ci-dessous, doit être complètement remis à neuf. L'accessoire sablé enlèvera facilement le vieux fini.

Avant de vernir, de cirer ou de peinturer un plancher, on remplit les fentes et les trous avec du bois plastique. Il sèche rapidement.

La cire liquide fait très souvent disparaître les taches d'un plancher ciré. A défaut de succès, une légère application de gazoline réussit généralement bien. Cirer de nouveau.

Peinturer un linoleum usé, est le meilleur remède. Vous aurez ainsi une surface unie autour de laquelle une bordure au pochoir sera très jolie.



VOICI une question qui intéresse toujours les ménagères. Il est, en effet, très utile de connaître, par exemple, quel est le meilleur fini pour un plancher de cuisine difficile à entretenir, ce qu'il faut faire pour améliorer l'aspect d'un linoleum un peu défraîchi, comment il faut nettoyer un plancher trop ou mal ciré, et ce qu'il faut faire pour réparer les égratignures ou effacer les raies noires des planchers vernis.

Le problème des linoleums imprimés est celui qui semble le plus fréquent. Cependant, la solution en est très simple. S'ils sont vernis et ensuite cirés, ou simplement vernis, si on renouvelle vernis ou cire à mesure qu'ils s'effacent, le dessin ne s'usera pas et le prélart restera des années en bonne condition. Seulement, il est bien entendu que toutes les parties exposées à un constant usage s'usent plus vite. Devant l'évier, le poêle et le buffet, l'usure apparait en taches disgracieuses. La peinture est le seul moyen d'y remédier si on n'a pas la précaution de les prévenir.

S'il n'y a qu'une petite partie endommagée, on peut refaire le dessin, mais c'est une tâche laborieuse et si l'usure est considérable, cela ne vaut vraiment pas la peine.

Il est alors préférable de tout peinturer; naturellement, le plancher est alors d'une seule couleur, mais on peut l'égayer par une bordure au pochoir. On applique ensuite une couche de vernis. Si on aime un fini ciré, on cire le vernis et le prélart a l'aspect d'un neuf.

Les moyens à employer pour enlever les taches du bois franc ou réparer les traces d'usure, dépendent du fini des planchers. S'il est verni, on l'arrose modérément d'une solution de savon doux pour enlever les taches; s'il est ciré, on emploie de la cire liquide; si l'application ne réussit pas, on se sert d'un peu de gazoline, en ayant soin d'opérer loin du feu. Mais la gazoline enlève la cire en même temps que les taches, il faudra cirer de nouveau, ce qui est très facile, et le travail fini, il n'en reste pas la moindre trace. Les taches de linoleums cirés se traitent de la même manière.

Si les planchers cirés sont tachés ou salis en entier, on se sert de cire liquide comme nettoyeur et on frotte soigneusement toutes les taches.

Non seulement elle nettoie bien, mais elle prépare aussi le plancher au polissage. Si le bois est trop sale et en trop mauvaise condition, il vaut mieux enlever la cire au moyen de gazoline et cirer de nouveau.

Pour réparer d'une manière satisfaisante un vieux fini verni, shellaqué ou laqué, trop usé ou décolré, il faut l'enlever complètement. Autrement, le plancher serait très vilain. Tous ces finis peuvent être grattés; on peut aussi enlever le shellac avec l'alcool et le vernis avec l'enleveur de peinture. Un très pratique appareil domestique pour cirer les planchers, est aussi pourvu d'un accessoire pour les nettoyer au moyen d'un rouleau recouvert d'un fort papier de verre, qui s'ajuste et s'enlève facilement et rapidement. A peu près deux pouces de surface, près des plinthes doivent être nettoyés à la main; l'appareil n'allant pas plus près. Cette opération soulève beaucoup de poussière, et il faut bien couvrir les meubles laissés dans la pièce.

Quoique l'ouvrage des planchers ne soit pas celui de la ménagère — et ne devrait pas l'être — il lui est très facile de préparer le plancher avec cette machine et de s'assurer ainsi l'aide et la bonne volonté des garçons de la maison. Le nettoyage est parfait; il ne reste plus qu'à vernir ou à shellaquer et à cirer. Si le bois est bon, le plancher sera comme neuf.

Le bois plastique remplit parfaitement les creux et les fentes des planchers à réparer. Il sèche rapidement, on l'adoucit au papier de verre et on applique le fini comme d'habitude.

Les planchers demandent réellement des soins constants, sans cependant nécessiter un travail ardu. Les cirer de temps à autre, une natte ou une carpette aux endroits où l'on passe le plus souvent, une couche de vernis, de shellac ou de laque dès qu'il est nécessaire, et les planchers sont clairs comme des miroirs.

Ces détails sont les véritables *remèdes* qui font les beaux planchers *brûlants* des maisons bien tenues.

LES DEUX JEANNE

(*Suite de la page 40*)

retrouver Pierre, en laissant passer tout son cœur dans ses yeux.

Deux coups, discrètement frappés à la porte de sa chambre, l'arrachèrent à l'hallucination. Elle courut ouvrir: C'était une femme de chambre qui lui apportait deux lettres arrivées par le dernier courier. Les deux lettres venaient de Granville.

Palpitante, la jeune fille n'osait rompre le cachet. De ces deux lettres, l'une venait sûrement du notaire Bernard. Jeanne reconnut l'écriture. Celle-là pouvait attendre. Elle la jeta négligemment sur sa table de travail.

Mais l'autre? De qui venait-elle? Qui donc, à Granville, pouvait s'intéresser à "Mademoiselle Jeanne de Buheil, institutrice chez Mme Dumarroy"?

Qui, sinon "lui", lui Pierre?

Mais dès la moitié de la page, ses prunelles s'obscurcirent, un flot de sang monta à ses joues, sous la chaleur d'une violente congestion. Et tout aussitôt, elle pâlit extrêmement. Son front, ses narines blanchirent, ses dents claquèrent, et, avec un faible cri, elle tomba, tout d'une pièce, à la renverse, sur le tapis de descente de lit.

Jeanne de Buheil était évanouie.

Heureusement, Antoinette était là, dans le voisinage, où elle avait donné rendez-vous au plus respectueux des fiancés, au lieutenant de vaisseau Jean Le Tianek.

Au bruit de la chute, couvrant le cri de son amie, Antoinette Dumarroy ouvrit vivement la porte et entra. Elle aussi jeta un cri. Jean accourut. Il prit dans ses bras d'athlète Mlle de Buheil évanouie, et la déposa sur son lit, tandis qu'Antoinette effrayée donnait des ordres aux domestiques pour qu'ils allassent, sans retard, quérir le médecin.

Les doigts de la jeune fille tenaient encore la fatale missive. Instinctivement, Jean y jeta les yeux. Elle était brève, cette lettre, et les quelques lignes qu'en lut l'officier lui permirent d'en pénétrer le sens. Alors il comprit pourquoi Jeanne n'en avait pu supporter la lecture. Frémissant d'indignation, il s'empressa de la faire disparaître. Il ne fallait pas que ces odieuses formules frappassent les yeux de la pauvre enfant quand la syncope aurait pris fin.

Lorsque Mademoiselle Dumarroy revint pour prodiguer ses soins a son amie, le lieutenant de vaisseau s'empressa de quitter la chambre. Alors, sans plus s'arrêter aux considérations de discrétion, fort de l'aveu que lui avait fait Pierre, il résolut de transmettre la lettre à celui-ci.

Voici ce qu'elle contenait:

"Mademoiselle,

"J'apprends, par un hasard que je vous prie de ne point croire imaginaire, la triste et intéressante situation qui vous est faite. Ma seule excuse de n'être point intervenu plus tôt est dans mon ignorance. J'ai été trop lié avec votre famille, trop près de resserrer ces liens par des nœuds plus doux, pour n'avoir pas un peu le droit de vous offrir le service d'une constante amitié. Il ne dépend que de vous d'en changer la nature et le nom et les attestations que je trouve dans les paroles qu'il vous plut de m'écrire naguère m'autorisent à espérer que vous ne repousserez pas l'affection d'un homme obligé de se soumettre, hélas! à des exigences sociales qu'il n'a point créées.

Et cette abominable insulte était signée: Paul Hautfrion.

Tout s'expliquait. Jeanne avait lu fièvreusement cette épître. Elle était tombée sous le coup, frappé simultanément à la tête et au cœur.

Cependant, le médecin était accouru. Après avoir considéré pendant quelques secondes la malade, il put rassurer tout le monde. L'évanouissement n'aurait pas de suites fâcheuses. Seulement, il fallait prendre soin d'éviter à la jeune fille toute cause de fatigue ou d'émotion. Jeanne reprit lentement ses sens. Mais elle demeura plongée un peu plus longtemps dans une sorte de stupeur paralysante, qui engourdissait ses facultés dans une hébétude bienfaisante.

Lorsque Antoinette descendit au salon, elle trouva son fiancé en tenue de voyage, une valise à la main. Elle éprouva une certaine terreur devant le visage sérieux et l'air triste de l'officier.

— Vous partez, Jean! s'écria-t-elle, inquiète.

— Dites que je m'absente, chère Antoinette.

— Pour longtemps?

— Non! Qurante-huit heures tout au plus.

— Et où allez-vous?

— A Paris.

Le Tianek n'en dit pas plus long, ne voulant rien livrer de ses projets. Sans autres formes, il quitta la villa, prit la voiture de Saint-Malo, et vingt minutes plus tard, il s'installait dans un train se dirigeant sur Granville.

IX

Le même jour, Pierre L'Olonnois rentrait au Grand-Bouf. Il y rentrait pour mourir.

Il était las, presque honteux de lui-même. Après cette rude vie de marin et de sauveteur, qu'il s'était faite volontairement, il avait le droit de se croire à l'abri des faiblesses humaines. Mais il avait compté sans son hôte, le tyranique et perfide sentiment qui choisit ses victimes sans tenir compte de leur âge ni de leur caractère. En un clin d'œil, l'amour l'avait vaincu et terrassé, et, comme cet amour était sans but, Pierre du moins le croyait, il amoindrissait le jeune homme à ses propres yeux.

Pour chasser l'obsédante pensée, pour recouvrer ce qu'il jugeait être la raison, il s'était octroyé dix jours d'épreuve, pas un de moins, pas un de plus.

Pendant les dix jours, il avait essayé de tous les moyens pour se vaincre. Il n'y avait point réussi.

Les dix jours prirent fin. Il se retrouva à Granville, le soir, à la nuit tombante, au pied de cette même église de Notre-Dame où la tentation mortelle l'avait surpris. Le même angélus sonnait plaintivement au clocher. Derechef, le gouffre l'appela, ou, du moins, il crut y comprendre un appel dans le mugissement du ressac. Mais une réflexion lui vint qu'il n'avait pas encore pris toutes ses mesures.

Il s'était dit que mourir noyé n'était pas sûr. La mort par le fer était plus douteuse encore. Il se décida donc pour l'instrument par excellence du progrès contemporain. Son choix tomba sur le pistolet, l'arme qui ne pardonne pas, parce qu'elle contient et dégage une force aveugle et infaillible.

Et maintenant il était là, comptant les heures qui le séparaient de la mort. Et, brusquement, la pendule commença à sonner lentement les six coups du terme fatal.

En ce moment, comme il étendait la main vers l'arme, l'Olonnois tressaillit. Un pas ferme, viril, résonnait sur les dalles du vestibule.

Qui donc venait ainsi? Il s'était réservé d'être seul pour mourir. Il n'attendait, il ne prévoyait l'arrivée de personne.

Ce lui fut une surprise qui donna à la dernière vibration du timbre le temps de se perdre dans le passé.

Au même instant, la porte s'ouvrit. Jean parut. En un clin d'œil, l'officier vit tous les préparatifs du drame, et se rendit compte de la scène. D'un bond, il se jeta sur le pistolet, et, avant que Pierre fût revenu de son étonnement, il en déchargea les deux coups par la fenêtre ouverte. Un long écho fit trembler les murs et alla s'éteindre bien loin, là-bas, au large, par delà l'archipel, sur la mer.

Jean revint vers son ami, et, se croisant les bras:

— Sais-tu ce que tu allais faire? demanda-t-il avec éclat.

Pierre avait baissé le front.

— Un crime, poursuivit Le Tianek, plus qu'un crime, une lâcheté. Or, tu n'es ni un lâche ni un criminel.

L'Olonnois demeurait sans parole et sans mouvement.

— Grâce à Dieu! j'arrive à temps. Au moment même où tu te disposais à mourir, voilà qu'on a besoin de toi.

Cette fois, Pierre répondit:

— On a besoin de moi?

— Oui, à telles enseignes que c'est là le motif qui m'amène. Car tu comprends bien, n'est ce pas, que sans une raison grave, je n'aurais pas laissé, comme je l'ai fait, ma fiancée et sa famille pour accourir vers toi sans prévenir personne des causes de ma démarche.

C'était au tour de L'Olonnois de parler.

— Voyons, demanda-t-il frémissant, explique-toi; pas de phrases, pas de morale inutile. J'ai eu tort, je le confesse, je le sens à présent. Mais il n'importe! De grâce, quelle est le motif qui t'amène? Est-ce toi qui es en cause, Jean! Parle. En quoi puis-je t'être utile?

— Il n'est pas question de moi.

Pierre tressaillit encore. Il leva les bras, et, s'élançant vers son ami, dont il saisit les mains avec impétuosité:

— Alors, c'est d'"*elle*?

— Oui, fit paisiblement Jean.

L'Olonnois le regarda de ses yeux prodigieusement dilatés.

— Mais parle donc, parle donc! Qu'y a-t-il?

— Ah! tu voulais mourir, Pierre, mourir comme inutile, et, permets moi de te le dire, comme un sot!

— Encore une fois, réclama Pierre, épargne ces préambules et explique-toi.

— Soit, tu aimes Mademoiselle du Buheil?

— Oui, Tu le sais déjà.

— Et je gage que si tu voulais te tuer, c'était par désespoir d'être jamais aimé d'elle?

— C'est vrai, prononça sourdement L'Olonnois.

— Ecoute, Pierre, je ne suis pas un bien grand clerc en matière d'amour, mais je crois que le bon sens est le plus sûr moyen de diagnostiquer cette maladie-là. Je ne saurais t'affirmer que Mademoiselle de Buheil te paie de retour, mais j'estime que lorsqu'une jeune fille devient muette, s'enferme en de longues rêveries, passe son temps à sa fenêtre, une longue-vue braquée sur la mer, et qu'au bout de cette longue-vue, si le temps est clair, elle peut trouver, au nord, l'archipel des Chausey, j'estime, dis-je, qu'il n'est pas très malin d'augurer que cette jeune fille a un secret, que ce secret est de l'amour, que cet amour a un objet, et que cet objet habite quelque part au milieu des îles Chausey. Qu'en penses-tu?

Pierre se taisait. Son visage se rasséréna it; une joie intense s'épanouissait dans ses yeux et sur ses traits.

— Il y a un an, lorsque nous l'avons connue, Mademoiselle de Buheil était fiancée.

— Je sais cela, articula Pierre avec effort.

— Attends! Elle était fiancée à un homme indigne d'elle. Le malheur qui l'a frappée a eu ceci de bon qu'il l'a sauvée d'une union misérable. Mademoiselle de Buheil a-t-elle jamais aimé cet homme. Je l'ignore. En tout cas, cet homme, lui, ne l'a jamais aimée.

— Ceci, je le savais également.

— Comment le savais-tu?

— Comment le sais-tu toi-même? Ne t'interromps point. Je le dirai ensuite d'où je tiens ma propre connaissance de ces détails.

Jean raconta donc à Pierre de quelle manière il avait surpris, ou plutôt deviné le secret du drame intime, enramassant la lettre tombée des mains de Mlle de Buheil.

— Je me rends compte, ajouta-t-il, que c'est là une indscrétion. Mais il est des indiscrétions qui s'imposent, et j'ai pensé que tu me saurais gré de l'avoir commise en ta faveur et peut-être à ton profit.

— Tu as raison, Jean; je t'en remercie de toute mon âme. Cette lettre...?

— La voici, dit Jean, en tendant la missive à son frère de lait.

Pierre lut l'odieux factum, les poings serrés, les narrines frémissantes. Une colère sans nom l'envahissait.

— Ah! cet homme est un misérable!

Tu as bien fait de m'apporter cette lettre, Jean. Ah! oui, j'aurais été un lâche de me tuer au moment même ou elle avait besoin de moi.

Il se passa quelques minutes pendant lesquelles les deux jeunes gens ne purent échanger que leurs exclamations indignées. Puis, plus calmes, ils se prirent à raisonner leurs intentions.

Il fut convenu que Pierre provoquerait Paul Hautfrion sous un prétexte quelconque en évitant de mettre le nom de Mademoiselle de Buheil en jeu.

Toutes choses se trouvèrent ainsi réglées pour le lendemain, le surlendemain au plus tard. Jean prit congé de L'Olonnois à Granville, où tous deux rentrèrent au moment où la nuit était déjà faite. Pierre devait employer la journée suivante à chercher Hautfrion, afin que l'affaire ne souffrit aucun retard. Il avait hâte, en effet, d'en finir avec ce trouble qui mettait son esprit en suspens. Lui si disposé, quelques heures plus tôt, à mourir, se sentait ressaisi, maintenant, par un immense désir de vivre, puisqu'il lui devenait possible d'obtenir l'amour de Jeanne.

Jean fut de retour plus tôt même qu'on ne l'attendait. Il ramenait le camarade, l'ami sûr dont la présence était indispensable, le lieutenant de vaisseau Georges Madeuc.

Lorsque les témoins du comte L'Olonnois demandèrent M. Paul Hautfrion à l'hôtel où séjournait ce galant homme, il leur fut répondu qu'il était parti, dès l'aube, avec un de ses amis, pour une excursion aux îles Chausey.

— A merveille! s'écria Pierre, en apprenant ces nouvelles. Voilà qui supprime les distances. Nous serons tout rendus.

X

Restait le problème du prétexte à invoquer pour décider une rencontre immédiate.

— Nous le trouverons en chemin, dit Madeuc, que ses amis avaient mis au courant de la situation.

(*Suite à la page 44*)

FONDEE EN 1895

La Société Coopérative de Frais Funéraires

Assurances funéraires et entrepreneurs de pompes funèbres

W. A. WAYLAND, Gérant

La maison la plus considérable au Canada

CAPITAL	$100,000.00
ACTIF au 31 déc. 1929	591,922.60
RESERVE au 31 déc. 1929	411,660.88

Prospectus envoyé sur demande

Bureau Général, Tél. HArbour 5555
Bureau du Gérant, Tél. HArbour 5374

302 est, rue Ste-Catherine, Montréal

Chambres mortuaires, HArbour 3656
Bureau du comptable, HArbour 4688

Le Courrier du Mois

Par MARJOLAINE

ROSITA — Vivre sa vie utilement... il n'y a pas d'autre but à poursuivre puisque du coup on trouve le bonheur sous sa forme la plus pure. On le cherche si brillant et si joyeux, le bonheur, quand il est si simple et si paisible, et qu'il serait si doux s'il y avait moins d'égoïsme de par le monde. Il ne faut pas croire pour cela que le temps d'aujourd'hui vaut moins que celui d'hier. Non. Il y a de nos jours un grand élan de bonté qui compense la sécheresse de l'égoïsme et, près de ceux qui écrasent leurs semblables, il y a ceux qui se penchent généreusement sur leurs misères et les ensoleillent d'un sourire du cœur. Ce qu'il est bon de se donner ainsi aux autres! Je vous remercie de votre encourageante appréciation. Les mots peuvent donc devenir de petits grains de blé?— Notre métropole vous a plu? Votre *mieux* m'a fait plaisir, ce, sans aucun parti pris; seulement parce qu'il fait toujours plaisir de savoir qu'on trouve *chez-nous* beau et... même plus beau.— Soignez-vous bien, ma petite amie, ménagez vos forces et redonnez-moi bientôt le plaisir d'une de vos bonnes causeries.

GOBELINE — C'est vrai, votre décision me désappointe, mais je sais si bien que je ferais comme vous, et si bien que j'aurais aussi hésité entre les deux; cependant, je crois votre choix le meilleur. — Là-bas comme ici, ma pensée vous suivra, petite amie, et de temps à autre envoyez-moi un peu du beau soleil de la côte d'Azur.

HELENE DE BALME — Combien je regrette le contre-temps qui ne vous a pas permis de me rejoindre! Et qui sait, maintenant, quand reviendra la chance? Mais la vie est ainsi faite. Malgré de constants efforts, combien rarement nous atteignons notre but... peut-être parce que nos intentions sont en opposition avec celles de la divine Providence. S'il n'y avait pas de sacrifices, où serait le mérite? Cependant toutes ces réflexions ne m'empêchent pas de regretter vivement.— Je vous ai expédié ce que vous m'avez demandé; j'espère que c'est bien cela et que vous en serez satisfaite.— Je vous souhaite le meilleur succès et toutes les bonnes choses que vous désire mon amitié.

BERTHE — Et quelle autre déception! Il est vrai que tous les regrets que j'exprime ici ne nous redonneront rien, mais au moins ils vous diront les sincères sentiments de mon amitié qui aurait été si heureuse d'une si belle et double surprise Quelque jour en passant, vous reviendrez?

AME MEURTRIE — Non, l'argent ne fait pas le bonheur. Seulement, il en est devenu un des plus puissants facteurs et, de nos jours, il lui est si intimement lié qu'il lui semble indispensable. La vie a aujourd'hui d'énormes exigences que l'argent peut singulièrement aplanir; l'important est de savoir s'en servir. Ainsi, vous allez courageusement, et quoi qu'il vous en coûte, raisonner votre cœur, lui faire *comprendre* que son rêve effrondré ne *doit* pas vous écraser et qu'il faut laisser guérir cette blessure parce que la vie vous garde surement le grand bonheur attendu. Comme une vaillante petite fille, vous allez fièrement repousser la faiblesse qui désoriente votre courage. Vous n'avez qu'à analyser la valeur de l'amour superficiel que l'on vous donnait en retour du vôtre, loyal et sincère pour constater combien il était médiocre et trompeur. Il ne mérite pas vos regrets celui-là, et il vaut mieux qu'il se brise dans sa fragilité, plutôt que d'être plus tard, la souffrance de votre cœur de femme. La guérison est possible, elle est même certaine; le temps se charge d'adoucir les pires douleurs. Acceptez donc l'offre généreuse qui vous est faite — combien en auraient besoin qui se heurtent à l'impossible — mais allez à la distraction avec la ferme résolution d'en profiter — de regarder avec les yeux de votre belle jeunesse... de sourire avec l'espérance de vos vingt ans. Réveillez votre enthousiasme, goûtez la beauté des choses en les aimant et vous serez étonnée de la paix de votre cœur *renouvelé*.— Vous avez bien fait de venir, et vous aurez désormais votre place *ici* où avant vous ne passiez qu'en pensée. J'espère que ces lignes vous aideront, qu'elles vous feront du bien, ma petite fille, et... revenez-moi.

NOUVELLE ABONNEE — Bienheureuse indiscrétion qui vous amène à moi et me procure le plaisir de vous donner le "petit coin" où vous serez toujours chez-vous.— Cette correspondance est une connaissance morale dans laquelle vivent l'âme et le cœur de mes correspondantes; je ne les ai jamais vues et pourtant en prenant les lettres, je les *reconnais!* — La fusion comprend le tout et celle-ci est devenue celle-là.— Je recevrai volontiers les petits essais; je lirai, et s'il y a possibilité votre plaisir sera le mien. Je soumettrai aussi votre demande — mais je crois la chose très difficile.— C'est le premier mot de votre lettre qui est le bon; surprise?— Je vous remercie d'aimer le Courrier du mois où j'espère que vous reviendrez bientôt et où vous êtes toujours attendue.

LUCETTE — Non, ma petite amie, ne désirez pas d'être "très vieille", cela viendra et trop tôt... la vie passe si vite! Mais puisque de sérieuses réflexions vous en ont révélé les "côtés tristes", profitez de cette expérience pour donner à la vôtre la valeur qui la fera saine et utile. Elle n'en sera pas plus joyeuse, mais elle aura la douceur de la sérénité de l'âme et de la paix du cœur dans l'accomplissement de votre devoir. Lorsque le soir venu, on peut se rendre le témoignage d'une journée bien remplie, on ne trouve pas le pèlerinage triste ni long. C'est comme pendant les vacances, il n'y a plus de place pour les idées noires. J'espère que vous trouverez dans votre provision de courage, la force de la lutte et de l'effort. Votre causerie ne m'a pas ennuyée. D'ailleurs, j'aime le chant de la pluie et aussi la petite note douce de votre lettre. C'est vous dire que vous êtes toujours la bienvenue.

TOUS LES LILAS MEURENT — Je viens de lire votre lettre et mes yeux sont restés humides de larmes. Parce que *je sens* votre souffrance, ma petite fille, je voudrais trouver les mots qui réconfortent, qui consolent et guérissent. J'appuie sur ce dernier, car c'est de votre guérison morale que dépendra votre bonheur. La situation présente est complexe; vous cherchez votre voie avec angoisse, mais votre torture vous est chère. Vous aimez l'épine douloureuse qui vous blesse, parce qu'au fond de votre cœur la douleur crie:

"J'aime mon mal
"Et j'en veux mourir...

Ainsi tout se complique, tout s'embrouille, c'est la confusion des sentiments et des idées. Dans les circonstances, je crois que le meilleur conseil que je puisse vous donner est celui-ci: Mettez votre cœur en pleine lumière, ma petite fille, ressaisissez votre raison, dénouez sans pitié tous les liens que vous cherchez à resserrer toujours davantage, afin d'échapper à l'emprise de ce passé dont le bonheur a été si éphemère, qu'il n'a pu résister aux assauts des contrariétés de la vie, et qui n'offre donc aucune garantie pour l'avenir. L'amitié est impossible dans ces conditions, ne vous leurrez point... et les ravages sont déjà assez considérables sans risquer un complet désastre. N'effeuillez pas les fleurs du passé au vent des regrets; laissez leur parfum au souvenir et votre jeunesse sourire à l'espérance. Ne creusez point votre peine, ne vous torturez point d'inquiétudes, prenez des distractions, ne faites plus de démarches, mais soyez *vous*, ma brave petite fille qui avez eu un jour le beau courage que j'admire. L'équilibre se rétablira — la santé physique et la santé morale vont généralement de paire — et vous serez heureuse, croyez-moi. Tous les lilas meurent — mais refleurissent.— Je vous comprends... vous pouvez me dire "ce qui vous fait mal"... c'est mon cœur qui vous écoutera et vous parlera. Je vous attends.

MON SECRET — Vous avez raison, l'égoïsme règne en maître et le monde lui obéit bassement. Il est pénible de le constater; mais il le serait davantage s'il en était ainsi d'une manière absolument générale. Heureusement, le flot qui monte rencontre un peu partout la digue qu'édifient lentement les cœurs qui, sachant que d'autres qu'eux vivent sur la terre et leur reconnaissant des droits aux biens de la vie, leur font une place plutôt que de les étouffer lâchement.

La *bonté* n'est pas morte; elle peut être rangée parmi les exceptions, mais elle existe et nous pouvons avoir confiance en elle. Que nos jeunes filles la comprennent et la pratiquent, que la génération future l'aime et la respecte, et le monde est sauvé... de l'égoïsme. Il aura trouvé la beauté et donné sa part d'amour. Ayons confiance, petite amie, l'espérance n'est jamais vaine.— J'aurai la pensée demandée. Bon Courage.

LILIANE — C'est bien peu, en effet! Mais au moins c'est la vie et, le soir venu, au lieu d'être tourmentée d'inquiétudes, vous pouvez goûter un repos réparateur et bienfaisant. Vous pouvez sans doute chercher à améliorer votre situation; mais il faut le faire avec prudence et sagesse, avec la certitude acquise de réels avantages. Les temps sont durs et difficiles... combien de malheureuses familles le savent à prix de misères! Quant aux distractions, si votre bourse en exige temporairement le sacrifice, faites-le généreusement. Il vous reste la lecture, de bonnes marches, les travaux à l'aiguille ou au crochet et celles que peuvent vous procurer quelques familles amies. Comme l'achat de livres serait onéreux dans le moment, je vous conseillerais de vous abonner à la bibliothèque de votre paroisse. Vous pourrez certainement y avoir un choix de lectures intéressantes, instructives et sérieuses que vous entremêlerez de quelques romans si vous aimez... et si cela ne vous fait pas trop *rêver*.— Pour l'autre question, envoyez-moi une enveloppe adressée et affranchie, voulez-vous?— Au revoir, ma petite amie, je ne vous oublie pas et vous lis toujours avec intérêt.

ESMERALDA — J'étais *là* avec vous... j'ai vu les beaux champs verts, les belles montagnes au feuillage rougi, le beau lac au miroir d'argent ,et le grand calme de la nature m'a entourée. Mais on s'éveille de tous les rêves et, déjà, je suis revenue au milieu de mes paperasses, que j'aime bien d'ailleurs. Maintenant, c'est vous qui êtes *ici;* je vous retrouve dans les feuilles mauves et dans la jolie feuille d'érable laurentien détachée pour moi, et je vous remercie de tant de bonnes choses. J'espère que vos vacances vous auront redonné les forces que demande votre travail. Je vois que vous avez été heureusement partagée et que ces jours ont enrichi votre provision de souvenirs. Vous avez raison; il faut reconnaître et apprécier la bonne éducation et la courtoisie où qu'elles se trouvent. Ces qualités deviennent si rares qu'il faut admirer le courage de ceux qui les pratiquent. — Dès aujourd'hui, j'aurai l'intention demandée. Votre peine est doublement légitime; mais combien consolante doit vous être la pensée qu'il n'y a aucun dégât moral à réparer.— Pour les autres questions, je vous attends; c'est convenu?— A bientôt, petite amie, ma meilleure amitié reste vôtre.

MEFIANTE — Il faut d'abord chasser cette crainte et vous raisonner sagement, car ce ne serait pas alors la maladie qui serait à redouter mais bien les idées noires qui frayent presque toujours le chemin à la neurasthénie. Croyez-moi, petite amie, si ce mal est très douloureux, s'il déprime assez fortement pour obliger parfois à un repos complet d'une journée et s'il est agaçant par certains jours brumeux et humides, il s'en tient là. Evitez les mortels courants d'air, ne vous mouillez jamais les pieds, habillez-vous chaudement mais ne réchauffez jamais la partie affectée, le moindre refroidissement aggrave ensuite le mal, faites de bonnes frictions à l'alcool camphré, au capsolin, à l'onguent de moutarde, et les crises diminueront et s'éloigneront. Un peu ennuyeuses peut-être toutes ces précautions, mais combien bienfaisantes! Essayez... et n'ayez plus de vilaines idées. Oui!— Non, je ne crois pas que vous pourriez oublier facilement, mais quand on frôle le danger on court toujours un grand risque. La mort ne nous atteint pas toujours, mais que de blessures dont ne s'effacent jamais les cicatrices! Et n'est-ce pas une raison suffisante pour qu'on se mette en garde?— Revenez-moi, sans jamais craindre de m'importuner, je vous lis toujours avec un sincère intérêt, et dites-moi bientôt que vous êtes redevenue une joyeuse petite amie.

COEUR AIMANT — Non, je ne vous croyais pas "oublieuse". Je comprenais que l'été beaucoup de circonstances imprévues multiplient les retards, que vous vous deviez à de nombreux devoirs d'hospitalité, et... j'attendais. Le plaisir de vous lire m'a été très bon, mais vous avez été malade et votre santé m'inquiète. Voudrez-vous me donner d'autres nouvelles aussitôt que vous pourrez le faire sans fatigue?— Je soumettrai vos envois à qui de droit et je vous communiquerai... la sentence.— Je ferai bien sûr votre message, à la première occasion. Les forces s'épuisent plus vite qu'elles ne se refont... et que peut faire alors le meilleur courage? — Merci, mon amie, de vos mots aimables pour "Gerbes d'automne". Je vous laisse ma pensée qui vous portera mes vœux de prompte guérison.

TRUDE — Quoi qu'il arrive, je **sais**, et la seule pensée qui me tourmente alors est celle de votre souffrance que je *sens* plus intense. Il m'arrive si souvent de voir venir la nuit sans avoir pu tout ce que je voulais. Je vois tant de choses qui ne me demanderaient que quelques heures de travail et auxquelles je ne touche jamais, que je ne pourrais jamais vous tenir compte d'un silence aussi pénible pour vous — sinon plus — que pour moi.— J'aime toutes les saisons, mais c'est l'automne que je préfère. Il me semble que devant sa mélancolie, le cœur vive ses sentiments avec plus de force dans une beauté morale plus élevée, et que dégagé des brumes de la vie trépidante, son ascension lui fasse mieux comprendre en ces jours, que sa véritable vie c'est la chaude lumière et non l'ombre froide. Ma petite amie, ayons une pensée pour les pauvres aveugles qui ne veulent pas voir clair et qui ne pensent jamais à ce qui demeure toujours.— Je voudrais agrandir le cadre de votre "univers", petite fille qui sauriez si bien en profiter et qui savez si bien comprendre les voix du silence. Je voudrais y faire rayonner l'Espérance pour que les heures douloureuses aient les chauds reflets qui apaisent et consolent. Oh! que le bon Dieu choisit bien ses âmes!— Au revoir, ma petite amie, mon amitié garde votre pensée et vous laisse la mienne.

RACHEL — L'épreuve est bien ici bas notre plus fidèle compagne. Nous ne pouvons fixer nulle part notre tente sans y trouver l'ombre et les nuages suspendus en d'éternelles menaces. Les années vont vite, chacune emporte quelque chose de nous. Les sacrifices s'ajoutent aux sacrifices, les départs aux départs et les tombes aux tombes. Que le cœur en recueille tout le long du chemin!— Mais toute épreuve a sa consolation d'espérance ou de paix. Ici, la guérison est possible, je vous assure — la jeunesse du moins a de suprêmes ressources — et j'espère que votre visite vous aura redonné confiance.— Et vous avez revu avec émotion ceux de là-bas? J'ai beaucoup pensé à vous et il m'a semblé que la douceur du cher petit était une compensation à votre douleur, à toutes deux.— Le récit de notre voyage m'a intéressée; je comprends votre joie du plaisir de votre mère et j'espère que sa santé se maintiendra et que la vôtre se rétablira. Que l'automne vous soit clément, mon amie, et bon courage.

YVONNE — Votre place est bien gardée et elle est bien à vous, ne craignez rien. J'avais hâte d'avoir de vos nouvelles... il me fait plaisir de vous lire, de constater votre beau courage — il devient si rare le courage — et votre grande confiance.— Non, je ne trouve pas vos désirs ambitieux; je les trouve plutôt légitimes et naturels, et je souhaite qu'ils se réalisent. C'est vous dire que je vous écoute toujours avec un sincère intérêt. Je vois que vous êtes toujours très active et que vous employez très agréablement vos loisirs. Sans doute, il me ferait grand plaisir de recevoir un si beau souvenir de vous; vous savez gâter vos amies, amie Yvonne. Je ne connais pas l'autre travail; en quoi consiste-t-il? — Non, je ne connais pas votre amie, mais je la lis et j'aime beaucoup sa plume. Je comprends que son amitié vous soit précieuse; elle a autant de cœur que de talent. A bientôt, Yvonne; baisers à votre petite et amitiés pour vous.

MYONNE — Finies les vacances si vite passées! Et avec elles s'en va le bel été et les beaux jours. Nous regrettons toutes ces belles choses il est vrai, mais voilà l'automne, les longues veillées et les bonnes causeries, aussi, je salue joyeusement votre jolie lettre.— Oui, ça va mieux et je ne doute pas que votre souhait se réalise.— Ma santé est excellente, je vous remercie.— Je vous souhaite toutes sortes de bonnes choses, petite amie, et je vous attends bientôt.

PAPILLON ROSE — Il y a en effet une grande tristesse dans la défloraison automnale, mais dites, ne sentons-nous pas déjà le travail du renouveau printanier et la beauté qui meurt n'est-elle pas la promesse d'une beauté nouvelle? L'hiver, c'est l'attente de la prochaine floraison, puisque les fleurs renaissent et que les jardins se refleurissent, et pendant que la terre au repos se prépare à une nouvelle splendeur, nous goûtons le charme du bon chez-nous, des bonnes veillées intimes "au coin du feu". Les randonnées sont finies... maintenant, c'est le retour et vos jolies lignes à ce sujet m'ont fait un grand plaisir. Vous avez prouvé votre sincère amitié, petit Papillon; vous trouverez toujours ici les rayons que demandent vos ailes fragiles et l'amitié que vous garde votre grande amie.

CREPUSCULE — Vous êtes la bienvenue n'en doutez pas. Vous avez tout de suite votre place au Courrier et il m'est agréable d'y recevoir une aussi gentille petite amie que vous.— Je ne possède pas toutes ces qualités, hélas! mais j'essaie d'y suppléer en aimant bien mes correspondantes et en leur donnant sincèrement le meilleur de moi-même.— Il m'aurait fait plaisir de vous saluer ce soir-là, si vous étiez venue à moi; j'espère que l'occasion s'en renouvellera et que nous en bénéficierons toutes les deux... entendu?— Vous ne serez plus seule, ma petite fille, puisque je vous garde près de moi et venez avec confiance, joli Crépuscule, vous ne serez jamais importune. A bientôt.

ORPHELINE PARDONNANT — C'est un beau courage que celui de la sérénité quand la douleur pleure au fond de l'âme et de sourire à ceux qui nous entourent quand les larmes brûlent le cœur. Et que l'énergie reste vaillante à la barre quand on possède la grande Lumière qui fait resplendir le devoir et la charité. Il y a toujours à consoler, à soutenir, à relever. Oh! tendre la main à la faiblesse qui chancelle, jeter un rayon de joie sur la route des malheureux, réveiller ceux qui dorment au bord de l'abîme! Ma petite fille, a-t-on alors le temps de creuser sa peine, d'analyser son bonheur et de regretter ses espoirs déçus? La vie nous paraît bonne même dans sa rudesse, douce même dans sa rigueur; et bien que nous ne comprenions pas pourquoi nous possédons le bien inestimable de la vie quand tant d'autres apparemment plus utiles le perdent, nous devons rester d'infatigables ouvrières. C'est notre tâche, votre tâche; vous ne déserterez pas votre poste, je le sais et j'ai confiance. Au revoir, ma petite amie, et bon courage.

MARIE-AIMEE — Le feuillet n'était pas joint à l'envoi, mais vous avez dû le recevoir depuis et je demande à votre indulgence de me pardonner mon retard... le temps est parfois un cruel avare. — Je crois en la loi des compensations et vous avez trop donné pour ne pas recevoir au centuple. Le temps venu, la paix et la sérénité s'attacheront à votre vie comme ces rayons de lune qui, par les jours d'hiver, brillent au levant pendant qu'au couchant s'éteignent les derniers reflets des derniers rayons de soleil. Je vous souhaite de la santé, des forces physiques et du courage pour continuer votre belle œuvre d'éducatrice. Si le soleil de chez-nous vous est bon, prenez-en mon amie, mon amitié vous l'offre sincèrement.— Entourée des meilleurs soins, "Madeleine" se remettra certainement, ayons confiance.— Un sourire à vos gentils bambins.— Je ferai vos messages.— Merci pour l'article. Mes amitiés.

DONA DEL CARPIO — Oh! la bonne lettre remplie de jolies et douces choses, et ce que ses détails m'ont intéressée! Vous avez été bien aimable de me copier ce compte-rendu, j'ai eu ainsi ma part de beauté et je vous en remercie. Ne vous attristez pas de n'en pas faire partie. Vous avez à votre disposition le trésor de la lecture, la richesse des livres où vit et palpite la pensée des grands écrivains. Les voix canadiennes ont aussi leur valeur et leur charme... les connait-on assez?— Oui, cette personne habite Montréal où elle a toujours vécu d'ailleurs et je la connais et l'estime beaucoup. — Je n'ai pas encore reçu de réponse à ma demande; mais on rentre à peine de villégiature et je recevrai peut-être sous peu.— Il n'y avait pas lieu d'être confuse, je vous assure; c'était bien votre voix douce, c'était toujours votre sourire et j'en ai été si heureuse.— Guérissez-vous, ma petite amie, et revenez bientôt au coin où vous êtes toujours attendue — Je fais votre message.

MIRZA — Bonjour, petite fille. Dona del Carpio attend anxieusement une lettre de vous.

AMITIE AMOUREUSE — L'été s'est enfui avec une incroyable rapidité... promenades et beaux jours sont déjà finis. Malgré tout, la tristesse a eu ses heures et vous en avez eu votre part. Je sympathise avec vous, petite amie, et j'aurai une pensée particulière à vos intentions. Vous arrivez à la dernière minute, vous avez raison, mais à temps pour avoir votre place; et votre plaisir est le mien. Je ne vous oublie pas.

CARITATE — Votre joli nom est un peu long, ne trouvez-vous pas? Est-ce que cela vous ennuierait beaucoup de devenir Charitas tout court? Votre sourire me dit que vous acceptez; je vous en remercie et vous me faites plaisir. Cela ne changera rien entre nous, si ce n'est que notre amitié y gagne, et nous ne nous en plaindrons pas, je sais bien.— Votre gourmandise est amusante, petite amie, mais je me demande où je prendrais le temps car les jours ne seraient jamais assez longs pour tant d'ouvrage.— La température n'est pas toujours agréable: nous avons eu plusieurs jours de froid la semaine dernière mais aujourd'hui le temps est plus doux, et tant mieux pour ceux qui souffrent du chômage. Je suis sensible à votre souvenir pieux durant ces jours de prière; je vous en remercie et j'espère que vous serez exaucée. Quelque jour que vous passiez ici, arrêtez au bureau c'est très facile. Convenu?— Non, je ne connais que la voix de "Ginevra"; elle m'a beaucoup plu... mais je ne saurais dire si nous nous ressemblons. Au revoir, ma petite Charitas, redonnez-moi le plaisir de vous lire bientôt et merci pour la jolie messagère du si gentil message. Je la garde comme souvenir.

STALAGMITE — Comme vous dites bien merci et ce que c'est bon de vous faire plaisir! J'espère que vous me fournirez bientôt l'occasion de vous donner l'hospitalité... pour recevoir plus souvent vos jolis billets, et c'est entendu, mon amitié reste vôtre.

LY ERRE — Vous avez toute ma sympathie dans votre épreuve, ma petite amie. Elle vient à vous profonde et sincère avec toute l'amitié que je vous garde toujours.

CHRYSANTHEME — Ah! que le retour est une douce chose! Je vous le répète ici avec mon merci pour votre magnifique gâterie et toute ma vieille amitié.

MARJOLAINE

PENSEE PERDUE

Elle est si douce, la pensée,
Qu'il faut, pour en sentir l'attrait,
D'une vision commencée
S'éveiller tout à coup distrait.

Le coeur dépouillé la réclame;
Il ne la fait point revenir,
Et cependant elle est dans l'âme,
Et l'on courrait pour la finir.

A quoi pensais-je tout à l'heure?
A quel beau songe évanoui
Dois-je les larmes que je pleure?
Il m'a laissé tout ébloui.

Et ce bonheur d'une seconde,
Nul effort ne me l'a rendu;
Je n'ai goûté de joie au monde
Qu'en rêve, et mon rêve est perdu.

Sully PRUDHOMME

Le trajet de Granville aux îles s'opéra sur le cotre du père Yvon. Il fut silencieux et triste.

Il était à peu près certain que Hautfrion et ses amis devaient avoir pris terre sur la plus grande des Houguenants. Il existe en effet, sur ce point, une sorte de cabaret en plein vent où l'on vient, de toute la côte, manger des huîtres.

C'était là, précisément, que Hautfrion et deux de ses amis, les mêmes que Pierre avait rencontrés au restaurant, s'étaient attablés devant un copieux, quoique fort simple repas. Les écailles empilées eussent suffi à établir la vigueur de leurs appétits, surexcités encore par les souffles salins.

Mais aux huîtres avaient succédé une volumineuse omelette et des poissons consciencieusement passés à la poêle. En outre de la piquette blanche et aigrelette de l'auberge, alternant avec le cidre normand, les promeneurs avaient consommé quelques bouteilles de vins fins emportées par eux des meilleures caves de Granville.

Cette petite extravagance les avait mis en verve. Puis à l'instar des criminels qui reviennent sans cesse sur le récit de leurs hauts faits, Hautfrion, peut-être pour s'étourdir lui-même, avait mis la conversation sur le chapitre récemment ouvert des messives de Jeanne de Buheil.

— Puisqu'il a été question de Mademoiselle de Buheil, je rappellerai, non sans orgueil, que c'est dans ces parages que, il y a un an, elle nous battait tous à la nage.

— Tiens! tiens! tiens!

— Oui, mes très chers, Mademoiselle de Buheil nage comme un poisson. Il est vrai que nous avions fait un pari stupide, celui de nager six kilomètres. A notre honte, je le confesse, nous eûmes le dessous. Ce fut elle qui remporta le prix.

— Et tu ne le referais pas aujourd'hui?

LES DEUX JEANNE

(*Suite de la page 42*)

— Refaire . . quoi? Un pari de ce genre? Assurément, non.

— Mais une expérience analogue? Vous passez pour un excellent nageur.

— Certes, et je me pique de justifier ma réputation. Et, tenez, le temps qu'il fait m'incite à m'offrir une baignade. J'ai bien envie de me payer la fantaisie de tirer ma coupe d'ici au plus prochain îlot.

Ce n'était pas un homme à marchander sur une bravade, que ce Paul Hautfrion. Malgré les hésitations des camarades, sans tenir compte de l'incertitude de la mer, du danger que présentait un bain froid aussi rapproché d'un bon repas, il se dépouilla de ses vêtements, qu'il déposa dans l'embarcation où ses amis s'installèrent, afin de suivre de plus près son entreprise, et, très résolument, il se jeta à l'eau.

. . . . . .

De l'autre côté de la passe, le cotre du père Toulfran, portant Pierre L'Olonnois et ses deux amis, sortait de l'anse du Grand-Bouf pour gagner par le plus court les Houguenants.

— Il y aura tempête ce soir, dit silencieusement l'ancien pilote, qui attachait un œil de méfiance sur la surface noire et troublée de l'Océan.

La navigation devenait très dure, le cotre fatiguait énormément. Des chocs secs, claquant comme des gifles, faisaient tanguer à plaisir l'embarcation. Brusquement, le Tianek mit la main sur ses yeux et jeta un cri:

— Ho! ho! un homme qui se noie!

Tous suivirent des yeux la direction qu'indiquait le doigt de l'officier. A cent brasses à peine, un homme se débattait vainement contre la lame. Le courant que le cotre avait sur le nez l'avait saisi et le ballottait, un remous le faisait tournoyer. L'homme paraissait à bout de forces. D'un instant à l'autre, il allait couler à pic.

A la même distance, par delà le baigneur en détresse, une autre barque se montrait, fort mal gouvernée par son équipage.

Jean laissa porter. Une poussée de vent fit franchir, d'un bond, au cotre, la distance qui le séparait du baigneur en danger.

— Voilà mon affaire, s'écria Pierre, qui venait de dépouiller vareuse et chemise, je vais essayer de le tirer de là.

— A moi! appela l'homme, dont le flot emplit la bouche et les yeux.

Au moment même où il allait disparaître dans le gouffre, Pierre avait pris son élan pour se jeter à la mer. Tout à coup, un rugissement éclata dans sa gorge. Il se rejeta violemment en arrière, comme s'il eût touché la froide et visqueuse masse d'un reptile.

Lorsque le baigneur avait clamé son dernier appel, son visage était nettement apparu, et L'Olonnois, frémissant de colère, avait reconnu dans cet homme précisément celui qu'il allait chercher, ce Paul Hautfrion.

Le Tianek et Madeuc s'étaient levés, ne comprenant rien à la soudaine hésitation de Pierre.

Celui-ci avait saisi le bras de Jean. Il demanda à ses deux compagnons:

— Savez-vous quel est cet homme?

— Non, répondirent-ils simultanément.

— C'est "lui".

Hautfrion, qu'une lame avait recouvert en entier, remontait à la surface. Cette fois, Jean le reconnut.

— Oui, c'est bien lui, murmura-t-il.

Mais déjà L'Olonnois avait recouvré ses esprits et refoulé l'atroce tentation. Il reprit son élan et s'élança dans les flots. De nouveau l'angoisse mordit au cœur les témoins du drame. Qu'allait-il se passer?

Ils n'eurent pas le temps du doute. L'Olonnois, par deux fois, s'était enfoncé dans l'eau noire. Il reparaissait maintenant, nageant avec le cotre. Quand il l'atteignit, son bras gauche souleva une masse inerte, le corps appesanti, flasque et mou, de Paul Hautfrion.

Les trois hommes le tirèrent à bord où ils l'étendirent dans le fond, à l'arrière de l'embarcation.

— Est-il mort? demanda Madeuc aux vieux Toulfran, qui s'était penché sur ce corps blême.

— Non, répondit le vieillard, il n'est qu'évanoui.

— Tant mieux, murmura Pierre d'une voix sourde. Nous le soignerons là-bas. Notre course est sans but désormais; rentrons au gîte. D'autant que ça va se gâter plus tôt que le pensait Yvon.

Un appel venu du large les fit se retourner. Ils avaient totalement oublié l'autre barque, laquelle, saisie par le courant, s'en allait en dérive sur les récifs des Houguenants.

— Allons! ricana Jean, si nous ne leur tendons pas la main pour les remorquer, ces deux polichinelles vont s'écharper dans trois minutes.

Il fallut changer de route. Le cotre, qui serrait le vent, se remit au grand largue, filant par le travers du massif principal, afin de couper le chemin aux deux olibrius en perdition. L'embarcation, guidée par L'Olonnois, qui avait repris la barre, frôla le sable des hauts fonts et parvint à rattraper les étourdis. Un grappin qui leur fut lancé à bord suffit à opérer ce deuxième sauvetage.

Alors le cotre reprit décidément le chemin du Grand-Bouf.

A terre on s'expliqua.

— Vous étiez avec ce monsieur? demanda Pierre aux deux amateurs de canotage.

— Oui, lui fut-il répondu.

— En ce cas, Messieurs, usez de la maison tout à votre aise. La servante sera à vos ordres. Soignez le malade et mettez le sur pied. Vous êtes chez moi.

Les deux hommes, qui n'y comprenaient rien, ne virent là qu'une politesse s'ajoutant à un service.

Au dehors, un premier crépitement sinistre de la foudre retentissait dans le noir des profondeurs du ciel.

XI

Il pouvait être neuf heures du matin, lorsque Paul Hautfrion, un peu confus de son accident de la veille, se décida, en compagnie de ses amis, à aller remercier son hôte du moment. Il avait passé une fort bonne nuit, et à part un peu de fatigue, il était en possession de la plus florissante santé.

L'Olonnois, devenu, pour comble de surprise, l'hôte de tout ce monde, n'avait pas l'intention de finir cela en comédie.

Donc, par cette belle matinée il était là, occupé à laissez tel quel arrêter les dernières dispositions avec ses amis.

Tout à coup, en se retournant, Jean vit un groupe de trois hommes qui se détachait de la maison et s'avançait vers eux.

— Attention! dit-il, les voici.

— Nous n'avons pas à nous déranger pour les recevoir, opina Madeuc.

Quand il ne fut plus qu'à trois pas, Hautfrion se sépara de ses compagnons. Il salua très bas les trois marins.

— Monsieur, fit-il en s'adressant à Pierre, je vous dois la vie et je suis votre hôte. Il m'est d'autant plus doux de vous exprimer ma gratitude que je ne suis qu'un de vos nombreux obligés, et que, depuis près d'un an, j'ai l'honneur de vous connaître un peu par moi-même beaucoup par la légitime renommée de vos héroïsmes.

Il avait dit cela très simplement, très dignement, sur un ton de sincérité qui lui valut des circonstances atténuantes dans l'esprit de Madeuc et de Le Tianek. Pierre lui-même s'étonna de trouver tant de franchise chez un homme qui venait de commettre une infamie. Mais il n'avait pas à pardonner, il ne pouvait pas pardonner. Saluant lui-même, il répondit un peu ému:

—Monsieur, je vous dispense de toute gratitude, surtout de son expression. Vous ne me devez rien. C'est tout à fait à contre-cœur que je vous ai rendu le service auquel vous faites allusion. Je ne vous cacherai pas qu'au moment où je vous ai trouvé dans une fâcheuse situation, j'allais avec mes amis à votre rencontre pour tout un autre motif.

Hautfrion le regarda stupéfait.

— Je ne vous comprends pas, Monsieur.

— Vraiment? — railla Pierre.— Il faut vous mettre les points sur les i?

— Apparemment, car vos paroles semblent indiquer fort peu de bienveillance, et, très sincèrement, même en laissant de côté les sentiments que je viens de vous manifester, je n'ai jamais éprouvé à votre endroit que de l'estime et de la sympathie. Je ne vois donc pas en quoi j'aurais pu vous désobliger.

Ses regards parlaient avec une réelle franchise.

— Soit! Monsieur, dit Pierre. A vrai dire, ce n'est point moi que vous avez désobligé pour employer l'euphémisme dont vous vous êtes servi. Mais, pour aller droit au but et puisque vos amis sont là pour m'entendre, je serai bref et brutal. Monsieur Hautfrion, vous avez commis une abominable lâcheté.

Le jeune homme devint affreusement pâle, sentant le coup et voyant venir la révélation. Il voulut à tout prix l'empêcher.

— Cela suffit, Monsieur, — interrompit-il,— vous aviez raison, ou plutôt vous venez de vous donner raison. Le mot que vous avez prononcé compense le service rendu. Je n'en tolèrerai pas davantage.

Pierre sourit amèrement.

— Il faudra bien, pourtant, que vous le tolériez, Monsieur, car je tiens à ne pas passer aux yeux de vos amis pour un querelleur et un homme de mauvais caractère. Je dois, en outre, aux miens de leur rappeler les motifs pour lesquels je vous traite ainsi.

Monsieur, il y a par le monde une jeune fille belle, pure et bonne, à laquelle vous avez demandé sa main au temps de sa prospérité, et que vous venez d'insulter odieusement dans sa pauvreté présente.

— Assez, Monsieur, interrompit de nouveau Paul, le rouge de la honte au front.

— Assez? vous me le direz tout à l'heure si bon vous semble. Je ne mêlerai point à ce débat le nom de la personne outragée. Je tiens pourtant à vous dire qu'elle n'est pour rien dans ce qui va se passer ici. Un hasard, un pur hasard, m'a mis aux mains

Chronique Musicale

LE PARFAIT DISCOPHILE

(*Suite de la page 7*)

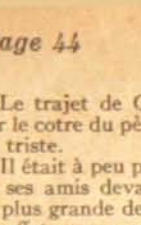
dont la voix rauque sait évoquer toute l'Espagne populaire. "Rien de plus émouvant, dit Henry Prunières, pour qui aime ces chants sauvages joillis de l'âme d'un peuple, échos des chants arabes des anciens âges." (Columbia). Faisons maintenant place aux vedettes américaines: Vaughn de Leath, Sophie Tucker, les Revellers et tant d'autres. Quant au jazz, à côté des grands favoris Paul Whiteman, Jack Hylton, etc., dont les conceptions s'évadent de plus en plus du jazz véritable pour s'européaniser, il faut reconnaître les mérites d'ensembles moins célèbres et moins vantés, mais qui maintiennent la tradition du jazz d'improvisation, de "jazz-hot", tel celui d'un Louis Armstrong, dont les beaux disques sont édités, je crois, par Columbia.

J'ai réservé mes derniers éloges dithyrambiques pour les instrumentistes et les virtuoses solistes... De grands maîtres mettent à notre disposition, quand il nous plaît, les éléments des plus beaux récitals. Les œuvres sacrifient encore trop souvent au goût du public, mais pourquoi bouder notre plaisir? Le jeu de Kreisler transfigure de banales mélodies. La liste serait trop longue de ses réussites. Avec Rachmaninof, il joue la Sonate en ut mineur de Grieg, et avec le violoniste Zimbalist, le double Concerto de Bach. Les magiciens Heifetz et Menuhin nous éblouissent par leur virtuosité. Et comment passer sous silence les divins concerts de Wanda Landowska, les appels irrésistibles de la guitare de Ségovia, l'archet d'un Casals, la flûte d'un Moyse, aussi lumineuse que Mallarmé l'eût rêvée... Et la voix des grandes orgues, auxquelles un musicien hier inconnu: Edouard Commette de Lyon, donne une majesté et une beauté renouvelées. Et pour finir, ces as du clavier: Bauer, Rachmaninof, Cortot, Horovitz, etc., chez Gramophone;Brailowsky et Hockzalsky, spécialistes de Chopin, pour Polydor; Francis Planté, Robert Casadessus, Wiener et Doucet, Poulenc enfin, dont le Trio et les *Mouvements Perpétuels* sont joués à merveille (Columbia).

Il resterait à parler de la diction (citerai-je Denis d'Inès dans Molière et Sylvain dans La Fontaine?), de la musique ancienne, de la musique légère, des archives et discothèques publiques, de la musique exotique et indigène — c'est peut-être ici qu'il faudrait loger la musique du terroir canadien —, sans compter tout ce que j'ai pu oublier, mais cela formerait la matière d'un livre entier, et je renvoie les lecteurs que ces questions intéressent, à l'ouvrage: "Le Phonographe", de A. Cœuroy et G. Clarence, publié chez Kra, à Paris.

Annette La Salle

Soirée parisienne



Au Matou Botté

Chez

Kerhulu & Odiau

1284, rue St-Denis
(près de la rue Ste-Catherine)
Montréal



Cabaret artistique
La plus jolie musique de danse
Programme varié

Ailleurs on se nourrit.
Chez
KERHULU & ODIAU
on mange.

Cuisine française
Spécialités gastronomiques
Vins et Blères
Table d'hôte ou à la carte

HOTELLERIE
Chambres, à partir de $1.50
Garage

LES DEUX JEANNE

la lettre que vous lui avez adressée. Or, sachez bien ceci, Monsieur, j'aime cette jeune fille de toute mon âme, de toutes mes forces. Elle ne sait rien de mon affection. Elle n'a ni père ni frère qui puisse défendre la cause de son innocence et de son deuil. C'est moi qui assume ce rôle et qui veus vous en châtier. En vous sauvant hier, j'ai pris droit sur votre vie. Elle m'appartient, et je vais la prendre entièrement.

Il tira de sa poche un papier froissé.

— Reconnaissez-vous cette lettre, Monsieur?

Paul avait baissé le front. Il garda le silence?

— Fort bien, poursuivit L'Olonnois. Cette lettre porte une signature, et j'en tire cette conclusion que vous avez, au moins, le courage de vos infamies.

— Encore une fois, Monsieur, — rugit Hautfrion, — je vous somme de ne point poursuivre. Vous désirez une réparation par les armes. Je suis prêt à vous la donner. Assez de phrases, et venons en aux actes.

— A merveille! se récria Pierre. La solution sera promptement donnée, car j'imagine que vous devez être aussi vaillant, sur le terrain, en face d'un homme que vous l'êtes dans un salon, en face d'une jeune fille pauvre.

Hautfrion se redressa. Il demanda crânement:

— Où nous battrons-nous, Monsieur?

— Ici même, sur ce rocher, dès aujourd'hui. Le combat ne cessera que par la mort de l'un d'entre nous.

— C'est bien ainsi que je l'entends! répliqua Paul.

— En ce cas, rentrons, si vous le voulez bien. Nous sommes six en tout. Les conditions sont remplies. Le nombre des témoins réuni . . Il y a donc urgence à terminer cette affaire.

Il salua de nouveau et rentra dans la maison. Hautfrion et ses amis étaient demeurés sur le seuil, attendant qu'il plût à Pierre de sortir. Celui-ci ne se fit pas attendre.

Il reparut, précédé de Jean qui portait deux épées de combat enfermées dans leurs gaines de cuir. Madeuc le dépassa à son tour et, faisant signe aux témoins de Hautfrion.

—Quand vous voudrez, Messieurs, dit-il.

On n'avait pas loin à aller. Tout au nord de l'îlot se trouvait la plate forme rocheuse qui servait d'observation à L'Olonnois. Ce fut là que les six acteurs du drame se rassemblèrent.

Pierre était calme et maître de lui-même. Hautfrion, au contraire, sombre, agité, avait marché jusque-là la tête basse, les bras croisés sur sa poitrine. Il était visible que quelque chose d'anormal se passait en lui. Le Tianek détachait a chaînette qui retenait les lames dans le fourreau. Hautfrion fit un pas vers lui, et, étendant la main:

— Il est inutile de tirer ces épées, dit-il. Je ne me battrai pas.

Ce fut avec une profonde stupeur qu'on accueillit ces paroles. Un flot de sang était brusquement monté aux joues de Pierre.

Hautfrion, très pâle, considéra un instant son rival; puis, d'une voix qui tremblait un peu, il fit cependant la ferme déclaration suivante:

— Monsieur le comte L'Olonnois, je ne me battrai point avec vous. Oh! je vous en prie, ne vous hâtez pas de m'appeler lâche! Je vous jure que je ne le suis pas. Je ne me battrai point avec vous pour deux raisons: la première, parce que je suis votre hôte et que vous m'avez sauvé la vie; la seconde, parce que j'accepte l'injure que vous m'avez jetée tout à l'heure.

C'est vrai, j'ai commis une infamie, je me suis conduit comme un pleutre. Pourquoi ai-je agi ainsi? Je me le demande maintenant moi-même, n'ayant jamais eu pour Mademoiselle de Buheil que le plus profond, le plus affectueux respect. Je n'invoquerai pas à ma décharge un accès de folie que peut-être vous refuseriez de croire. Et, pourtant, ce mot folie est rigoureusement exact pour exprimer l'état d'esprit où j'étais quand j'ai accompli cette chose odieuse. Vous aimez Mademoiselle de Buheil; vous êtes digne d'en être aimé. Je ne veux pas courir risque de faire plus grand le malheur de cette jeune fille en violant toutes les obligations de la reconnaissance.

Et puis, plus la faute est grande, plus l'expiation doit être rigoureuse. Je vous demande de mettre mon repentir aux pieds de Mademoiselle de Buheil, et de lui apprendre comment j'entends laver ma faute: Paul Hautfrion préférant passer pour un lâche que de garder plus longtemps sur son cœur le crime d'avoir offensé une femme aussi bonne que belle.

Il avait prononcé ces derniers mots d'une voix sifflante et sourde. Tout son corps tremblait, ses mains se serraient de honte. Deux larmes terribles, larmes de sang, tombèrent lourdement de ses yeux. Alors, se croisant froidement les bras, il s'écria:

— Maintenant, tuez moi, si vous voulez. Je ne me battrai pas.

En vérité, c'était une scène étrange et solennelle. Paul Hautfrion s'était incliné devant son ennemi. Une sueur perlait à ses tempes et sur son visage, et, cependant, il gardait sa pâleur de cire. Tout à coup, il tressaillit et, vivement, il ajouta:

— Tenez! J'ai une preuve à vous fournir. Je la donne. Voici les lettres dont j'avais menacé de faire un si abominable usage. Elles ne contiennent rien qu'une noble jeune fille ne puisse avouer. Prenez-les et rendez-les à leur auteur.

Il fit un pas en avant et tendit tout le paquet retenu par des faveurs roses.

Pierre, frémissant, prit les lettres. Il y avait dans l'expiation de cet homme quelque chose de grand. A le voir ainsi humilié, volontairement humilié, tous les assistants se sentaient troublés. Ils comprenaient ce que le repentir peut mettre de grandeur réelle au front dégradé d'un coupable. Un silence suivit cette déclaration. Les cœurs battaient. Un immense soulagement venait d'être apporté à toutes ces poitrines. Il n'y aurait pas de sang versé. Pierre éleva enfin la voix.

— C'est bien, monsieur. Vous venez de racheter le passé. Je n'ai pas à vous absoudre, puisque vous vous absolvez vous-même. Mes amis et moi, nous perdrons le souvenir d'une défaillance momentanée chez un galant homme. Vous êtes libre de vous retirer.

Il désigna de la main le vieil Yvon Toulfran, debout à l'arrière du cotre, les bras croisés, regardant la scène dont pas une parole ne lui parvenait. Il fit même plus: prenant les devants, il descendit sur la petite plage et avisa l'ancien pilote des dispositions qu'il venait de prendre.

— Père Yvon, lui dit-il, vous allez ramener ces messieurs à terre. Nous regagnerons la côte sur l'une de mes embarcations. Ce sera une promenade pour nous.

Lorsque le cotre, ouvrant ses ailes, eut doublé la pointe de la crique, les trois amis quittèrent la plate forme. Ils n'avaient pas prononcé un mot. Un besoin de se détendre, de secouer les impressions pénibles, entraîna Jean. Il jeta, d'une voix joyeuse, cette exclamation:

— Allons! Dieu soit béni! Tout est bien qui finit bien!

Pierre avait souri. Une vague allégresse lui pénétrait le cœur, mêlée à un doute. Il se demandait, incertain, si vraiment "tout était fini".

XII

L'évanouissement de Jeanne n'avait pas eu de suites fâcheuses. Très fatiguée, la jeune fille était demeurée quelque temps dans cet état d'hébétude qui suit les grandes secousses morales. Puis, le brouillard qui couvrait ses pensées s'était dissipé, la mémoire avait reparu, et Jeanne avait pu soulager par des pleurs son cœur lacéré. Alors, seulement, elle s'était aperçue de la disparition de la fatale lettre. Elle s'en était inquiétée, mais n'avait pu s'en ouvrir à personne.

(*Suite à la page 48*)

LAIT St. Charles sans sucre Borden



Demandez le Livret Gratis

••• Potages à la crème, crèmes de légumes, sauces, pains, gâteaux, tous les plats à base de lait sont plus riches et plus veloutés si on emploie du Lait St. Charles.

• • • •

Jetez le coupon à la poste aujourd'hui pour le LIVRE, GRATIS, contenant 200 recettes éprouvées.

LA CIE BORDEN LIMITÉE
140 St-Paul Ouest, Montréal
Expédiez le Livre de Recettes à

NOM .....

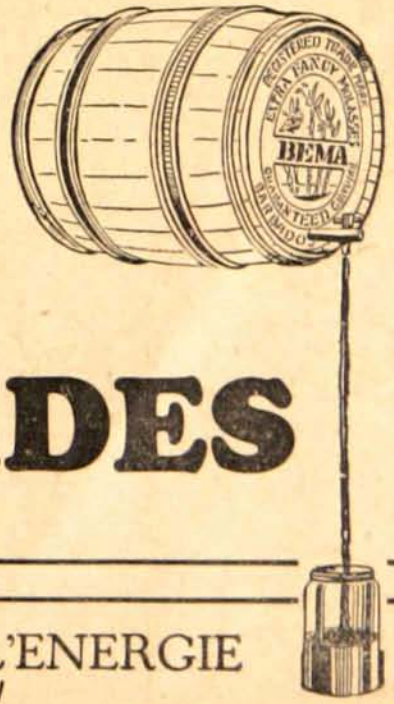
ADRESSE .....

..... 503F

LA REVUE MODERNE

est éditée par Noël-E. Lanoix, Limitée, et imprimée par la Compagnie d'Imprimerie des Marchands Limitée, 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

LA VERITABLE
MELASSE
Extra Fancy
des BARBADES



LA MARQUE "BEMA"

CETTE marque de commerce qui est imprimée sur chaque baril est votre garantie et la garantie de votre épicier que le contenu est bien la mélasse la plus renommée du monde entier.

C'EST LA SANTE, C'EST L'ENERGIE
Servez-la à Chaque Repas!
NE SE VEND QU'EN QUANTITE CHEZ TOUS LES BONS EPICIERS

304F

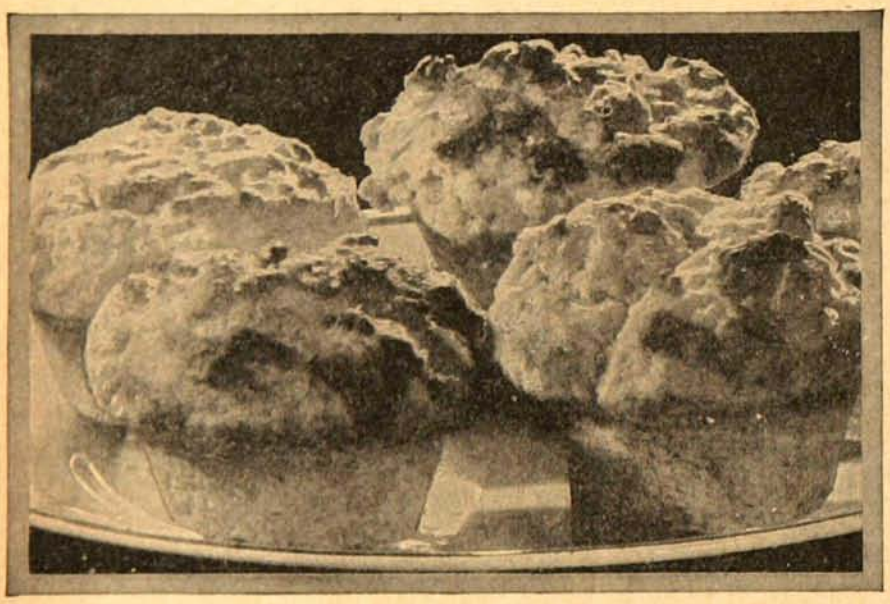
un excellent mets fait RAPIDEMENT . .

EN OUTRE d'être agréables à manger, sains et nourrissants, les Muffins Graham sont aussi très faciles à préparer.

En quelques minutes à peine, ils sont prêts à mettre au fourneau . . . et quelques minutes plus tard, vous pouvez les servir . . . croustillants, dorés, appétissants. Chauds et avec du beurre, ils ont leur place sur n'importe quel menu.

Mais il y a une chose, toutefois, que vous ne devez pas oublier lorsque vous faites des Muffins . . . comme d'ailleurs lorsque vous avez à cuire toute autre pâte . . . c'est d'employer la Poudre à Pâte "Magic", la marque que 3 ménagères canadiennes sur 4* disent utiliser parce qu'elle leur assure toujours de meilleurs résultats.

*Ce fait a été révélé au cours d'une récente enquête faite dans le Dominion tout entier.



Recette de MUFFINS GRAHAM

2 c. à soupe beurre
½ tasse sucre
2 oeufs
1 tasse farine blanche
1 pincée sel
3 c. à thé Poudre à Pâte "Magic"
2 tasses farine Graham
1½ tasse lait

● Défaites beurre et sucre en crème, puis tamisez farine, poudre à pâte et sel, et ajoutez au premier mélange en alternant avec le lait. Mettez dans des moules à muffins bien beurrés et faites cuire à four chaud.

STANDARD BRANDS LIMITED
PRODUITS GILLETT
Toronto Montréal Winnipeg Vancouver
et bureaux dans toutes les principales villes du Canada



●

Si vous cuisez à la maison, le Nouveau Livre de Cuisine "Magic" vous fournira des douzaines d'intéressantes recettes qui vous aideront considérablement dans vos travaux de cuisine.

●



● Vérifiez la présence de cette marque sur chaque boite. C'est notre garantie que la Poudre à Pâte "Magic" ne contient pas d'alun ni d'ingrédient nuisible.

STANDARD BRANDS LIMITED
PRODUITS GILLETT
Fraser Ave. & Liberty St., Toronto, Ont.
Veuillez m'envoyer le Nouveau Livre de Cuisine "Magic". T.RM-10
Nom.....
Adresse.....
Ville ou village.....Province.....

L'éducation des enfants et ses divers problèmes

QUOI qu'ait fait le modernisme, il n'a pu rien enlever à la grandeur et à l'importance des devoirs des parents envers leurs enfants. Sous la poussée d'un intense esprit d'indépendance qui réclamait de nouveaux principes pour une nouvelle génération, l'oeuvre d'éducation morale des enfants a été sensiblement négligée. Le fait est évident. Mais l'obligation qui découle de l'oeuvre d'éducation n'en reste pas moins absolue et impérieuse tant pour le père que pour la mère.

Depuis quelques années, l'autorité familiale a sans cesse perdu du terrain, tandis que, sans que l'on paraisse s'apercevoir du danger, la liberté réclamée par les enfants s'est de plus en plus affirmée. Et de même que la source fraye naturellement un chemin à l'eau qui bouillonne à travers les pierres et les mousses, les défauts enfantins se sont imposés en maîtres. Par une fausse sensibilité et une déplorable faiblesse, l'insouciance des parents s'est retranchée derrière une certaine apathie morale. On n'a plus l'énergie de la lutte, on n'a plus le courage de remplir le rôle d'éducateur que confère la sublime mission, et les familles où l'on enseigne le respect et où l'on pratique la soumission — il en existe encore, heureusement — deviennent de plus en plus rares.

A la belle tendresse forte, éclairée et sage qui autrefois présidait à la formation morale et intellectuelle des petits, a succédé une extravagante tendresse outrée, profondément néfaste, qui sous prétexte de besoins nouveaux d'une époque nouvelle laisse aux enfants toute liberté, toute latitude, et ce jusque dans les excès et dans les abus. On n'apprend plus aux enfants à raisonner leurs goûts, leur appétit, leurs dépenses; on ne leur inculque plus de sains et solides principes, et dans cette moderne atmosphère *surchauffée*, la modération est inconnue. Tout le long du jour, certains enfants se bourrent de friandises; ils boivent des liqueurs et croquent des bonbons. Tous leurs sous se dépensent en crème à la glace, en chocolat, gomme, etc. Ils mangent à satiété, avec gourmandise, jusqu'à en être malades, et comme l'exigence enfantine ne connaît pas de limites, les petits bonshommes fument sans relâche. Ils dévorent cigarettes sur cigarettes, se saturent de poison et deviennent d'incorrigibles fumeurs.

Pauvres enfants mal élevés, qui ne savent que gaspiller l'argent et leur santé, que satisfaire leurs goûts et leurs caprices, et dont on n'a pas su façonner le coeur, l'esprit et l'intelligence par une solide éducation morale! Aucune voix n'a murmuré à leur oreille les mots inoubliables qui guident, qui éclairent et qui dirigent. Ils n'ont pas appris à modérer leurs désirs, à commander à leurs caprices, à vaincre leurs défauts. On ne leur a pas enseigner à être des êtres de raison et de jugement et à cultiver la délicatesse des sentiments et des actions.

Tant d'hommes souffrent plus tard de cet abandon moral qui a tué leurs qualités et leur valeur. Sur quelles bases peuvent-ils, en effet, appuyer leurs efforts tardifs, hélas! trop souvent vains. Tant de parents restent impassibles en face de tant de responsabilités méprisées!

Pourtant, si la volonté du père et de la mère agissait d'un commun accord, si on y travaillait de tout son coeur, comme il serait facile de rétablir l'esprit de famille tel qu'il existait autrefois, de redonner à l'autorité des parents et au respect des enfants leur cachet de beauté et de grandeur. Il n'y aurait plus d'enfants gâtés, mais seulement des enfants bien élevés; et de ce fait, quelle force acquerrait notre belle jeunesse canadienne!

MARJOLAINE

VOUS DESIREZ QUELQUE CHOSE DE PERSONNEL . . .

POURQUOI NE PAS L'AVOIR?

Courtoisie du Delineator

IL N'Y A aucune raison pour que vous ne serviez chez-vous ce que dans les salles de thé on nomme des *spécialités;* seulement, à tous les points de vue, il y aura une grande différence. Ces mets seront préparés de vos propres mains, dans votre propre cuisine, avec l'aide efficace des innombrables fruits, légumes, fromages, viandes et poissons en conserve: boîtes, pots, paquets ou cartons.

Ces conserves sont si habilement préparées que vous n'avez ni à laver, ni à peler, ni à couper; vous n'avez ni le trouble de parer, ni souvent celui de cuire, ni celui des menus détails plus ou moins ennuyeux ou fatiguants, et c'est aussi une grande économie de temps. On dit que les lis ont été créés exempts de la loi du travail. Il me semble que dans le domaine de la nourriture, du moins, la femme moderne trouve ici son modèle et, comme les oiseaux, elle n'a pas besoin de semer, de moissonner et d'amasser dans les granges. L'esprit moderne et l'ingéniosité humaine ont, par la voie du progrès et de l'habileté, résous pour elle tous les problèmes.

Cependant, son intervention reste nécessaire, elle a encore sa part précieuse à faire. Car, toutes ces choses, qui lui viennent miraculeusement des quatre coins du monde, ne servent que de base; c'est la cuisinière de la nouvelle école qui doit les compléter.

Il n'est plus nécessaire d'attendre l'époque d'un mariage ou d'une réception pour apprêter des mets délicieux, de grèver le vieux budget ou de soupirer vainement. Nous achetons — nous servons — nous mangeons. Oui, nous mangeons aujourd'hui des choses qui n'étaient que des *possibilités* inaccessibles, aux jours d'autrefois. Nous avons maintenant à notre disposition une quantité variée de produits en conserve, à un prix qui convient à toutes les bourses, et nous pouvons ainsi préparer des choses délicieuses que nous apprêtons de mille manières différentes, que nous servons de diverses façons, pour les délices de notre famille et de nos hôtes. Nous devons en remercier les manufacturiers de conserves et il serait à recommander d'encourager les *marques* dont la qualité a obtenu une réputation pour ainsi dire *nationale.*

Je crois que des jardins semblables à ceux de la reine d'Arabie, ont fourni les baies merveilleuses que l'on nous offre dans de beaux sirops clairs, au goût fin, si frais, si attirants! Des vergers au printemps perpétuel comme celui qu'habitaient les Hespérides doivent produire les pêches et les poires magnifiques et les ananas dorés qui nous enchantent. La fraîche terre glaise qui nourrit la tomate et qui donne à la goyave son incomparable saveur, réjouit le cœur du jardinier et nous prépare ces douceurs que nous mangeons avec un joyeux appétit.

Les oranges mûries aux pays ensoleillés sont conservées dans des sirops aromatisés au jus de citron et à la grenade, ou servent à la fabrication d'une belle liqueur dorée. Les figues, tendres et succulentes, sont aussi communes sur nos tables que sur les figuiers de la Syrie. Les pamplemousses de la Floride ou de Porto Rico, divisés en quartiers, sont si heureusement mis en conserve qu'ils gardent toute leur saveur. Et les confitures, et les gelées, travail auquel s'épuisaient nos grand'mères, se trouvent maintenant dans une très grande variété et parfaites dans tous les détails.

Alors, lorsque vous désirez quelque chose de spécial, pourquoi ne pas l'avoir? Pourquoi pas, en vérité, quand, parmi toutes ces merveilles, vous n'avez qu'à choisir pour apprêter des plats relativement simples, très vite faits, qui n'exigent pas trop de patience, et qui fournissent les mets particuliers qu'il fait plaisir de servir et de manger.

Qui n'aime les oranges farcies aux cerises, à l'ananas, aux pruneaux, au raisin ou à la pulpe d'orange, dans leur sirop de conserve de si belle couleur topaze, tourmaline ou rubis? Avec des tranches d'ananas et de poires recouvertes de mayonnaise à laquelle on ajoute un peu de crème fouettée, les oranges farcies sont tout à la fois une salade et un dessert, et servies avec un fromage riche, elles sont parfaites.

Les poires conservées dans un sirop à la crème de menthe acquièrent une belle couleur verte et, servies sur une assiette d'argent ou de cristal, elles font les délices des yeux en même temps que les délices du palais. Il y a encore une nouvelle confiture de tomates qui présente le double avantage de ne pas être trop sucrée pour la servir avec la viande et d'être en même temps assez épaisse et à point pour les sandwiches.

Les petits choux à la mode chinoise sont excellents avec le fromage. La cuisson terminée, égoutter les choux, assaisonner de sel, poivre, un soupçon de sauce Worcestershire, disposer sur un plat et verser dessus une sauce au fromage. Faire rissoler au four et servir très chaud.

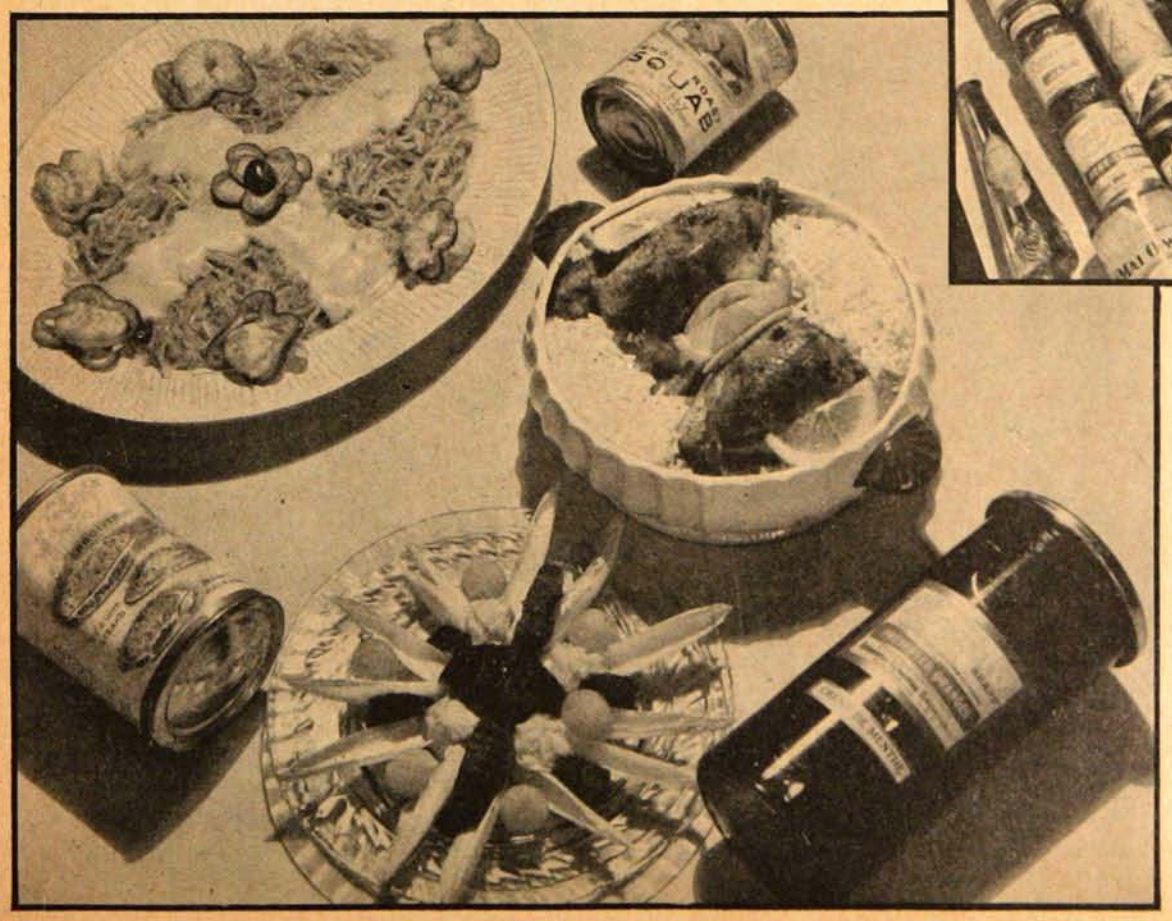
C'est une question très importante que celle de la cuisine, et combien le progrès a ajouté et ajoute constamment à son intérêt et à son charme!

Ceux qui ont déjà vécu dans le sud-ouest et qui ont aimé la cuisine compliquée des Mexicains, peuvent se procurer leurs excellentes préparations épicées, en conserve, prêtes à faire chauffer et à servir avec les rôties et les fèves au lard. La sauce piquante des délicats petits choux apprêtes à la mode chinoise, ou le "chop suey", et les nouilles, sont encore de précieuses ressources qui ne demandent qu'un peu d'imagination pour réussir à leur donner la saveur orientale.

De même avec un peu d'imagination et à l'aide de moyens souvent très simples qui ne demandent ni trop de temps ni trop de patience, de beaux plats appétissants—d'attrayantes *spécialités* — peuvent facilement s'ajouter aux menus ordinaires.

Si vous abandonnez un peu les chemins battus pour explorer les grandes routes et les petits sentiers, vous découvrirez au moyen des conserves, d'intéressantes SPECIALITES de très haute qualité.







QUAND VOUS AVEZ TROP BIEN MANGÉ

"NON RAISONNABLEMENT — mais trop bien" — c'est le cas de plusieurs d'entre nous quand l'on a placé devant nos yeux, à table, l'un de nos plats favoris — nous en concevons ensuite des regrets amers et qui se prolongent.

SODA À PÂTE "COW BRAND"

— une cuillerée à thé dans un verre d'eau fraiche peut remédier au malaise résultant d'excès de table, faciliter la digestion, dissiper cette sensation de lourdeur, cette aigreur et ces brûlements d'estomac occasionnés par une trop grande complaisance envers son appétit.

Le Soda à Pâte "Cow Brand" est du Bicarbonate de Soude pur, qui fait plus que remplir les exigences de la pharmacopée britannique.

✣ ✣ ✣ ✣

SODA POUR LES DENTS



Les dentistes recommandent le Soda à Pâte "Cow Brand" pour nettoyer les dents tant des jeunes que des vieux — il les blanchit, nettoie la bouche et en neutralise les acides, cause de la carie des dents.

FAITES VENIR LES BROCHURETTES GRATUITES

CHURCH & DWIGHT LIMITED
2715, rue Reading — Montréal, P. Q.

Veuillez m'envoyer les brochurettes gratuites — "Un Ami au Besoin" et "Bonnes Choses à Manger".

Nom .....

Adresse .....

.....

(Mettez vos nom et adresse en imprimé)

E 4 9 F

PRONOSTICS D'OCTOBRE

Octobre neigeux et froid
De janvier épargne le bois.

* * *

Octobre sec et charmant
Te pronostique un doux [printemps.

* * *

Le jour de la saint Remi (1er)
Vois quel vent il vente à minuit.

* * *

Il continuera jusqu'à la sainte [Brigide (8)
Et là, s'arrêtera bien vite.

* * *

S'il attend à la saint Luc (18)
La nature devient caduque.

* * *

La saint François sans soleil
Annonce de l'hiver l'éveil.

* * *

S'il pleut à la saint Raphaël
Il neigera devant Noël.

* * *

Octobre le vaillant
Surmène le paysan.

* * *

Récolte rentrée.
Récolte sauvée.

* * *

Quand octobre est froid l'année qui vient ne voit ni sauterelles, ni chenilles.

RECHERCHES SUR LA FATIGUE DE L'ATTENTION CHEZ L'ÉCOLIER

Laufer et Paui-Boncour ont décrit l'agitation, l'incoordination motrice, accompagnant chez l'enfant la fatigue de l'attention. Ils font connaître les résultats obtenus, non dans des conditions artificielles, mais dans la réalité, dans la vie des choses. Des chiffres qu'ils donnent se dégagent un certain nombre de faits:

(a) influence de la matière enseignée: c'est l'arithmétique, puis l'ortographe qui provoquent le plus de fatigue; la leçon de choses et le dessin qui en donnent le moins;

(b) influence des catégories d'élèves: dans une même classe, les bons élèves se fatiguent beaucoup moins vite que les médiocres; les mauvais sont les moins fatigués, ne se donnant aucune peine pour suivre la classe;

(c) influence des jours de la semaine: les plus chargés sont le mercredi et le samedi;

(d) influence des heures de la journée: les heures les plus favorables sont celles de la matinée; à la fin de celle-ci et surtout à la fin de l'après-midi, il y a un déchet considérable et les deux tiers des élèves donnent des signes de fatigue de l'attention. En somme, 70 à 80 minutes chaque jour sont absolument gaspillées;

(e) influence de la méthode d'enseignement: les leçons correspondant au minimum de fatigue sont celles où l'enfant est le plus actif.

En résumé, une revision des heures de travail scolaire et une transformation des méthodes qui, à la contrainte et à la passivité de l'écolier, substituera son activité et son initiative, loin de supprimer l'effort, le rendront plus fructueux. Le "travail utile" pour l'écolier peut ainsi être fixé:

2 heures par jour de 6 à 7 ans;
3 heures et demie de 8 à 9 ans;
4 heures et demie à 5 heures de 10 à 11 ans;
5 heures et demie de 12 à 13 ans.

(Bulletin Sanitaire.)

LES DEUX JEANNE

(*Suite de la page 45*)

Sur ces entrefaites, la bonne Antoinette, lui avait raconté le brusque départ de son fiancé. Elle crut que Jean avait pris lui-même fait et cause pour elle, qu'il avait lu la lettre, et que, mû par son indignation et son amitié, il avait résolu de demander raison, en personne, à Paul Hautfrion de son inqualifiable conduite.

Et Jeanne se mit à trembler sur l'issue de cette affaire. Elle en redouta les suites pour son amie, et s'efforça de lui cacher ses angoisses.

Elle en était là de ses hésitations et de sa sollicitude qui, passant par Jean, allait inconsciemment à Pierre, lorsque, le troisième jour prenant fin, on reçût à Dinard une dépêche adressée à Mme Dumarroy et ainsi conçue:

"Voyage heureusement terminé. Rentrerai demain.

"Le Tianek.

Aussitôt que Jeanne en eut pris connaissance, un grand apaisement se fit en elle. Elle ne s'expliqua pas plus cette soudaine détente de son esprit qu'elle ne s'en était expliqué l'angoisse.

Tout à coup elle se rappela que la lettre de Paul Hautfrion n'était point la seule qu'elle eut reçue trois jours auparavant. Vivement, elle se mit à la recherche de la seconde missive, qu'elle retrouva intacte sur le bord de son secrétaire. La lettre était du notaire Bernard. Elle s'exprimait en termes fort sobres et fit bondir de joie le cœur de la jeune fille. Il écrivait:

"Mademoiselle,

"Victoire! Le chalet est vendu; mais quelle vente! Même dans les contes de fées on ne trouverait rien de pareil. Lisez attentivement, je vous prie.

"L'audience était commencée, les bougies brûlaient. Il devenait patent que le chiffre de trente mille francs lui-même n'était pas atteint, lorsque, tout à coup, quelqu'un risque une proposition de vingt huit mille francs, frais d'actes et de mutation compris. On se regarde et tout le monde paraît désappointé l'avoué de la partie adverse demande que la propriété soit adjugée à ce dernier et plus offrant enchérisseur. C'en était fait de la villa.

"Heureusement, à ce moment même, on entend tomber cette surenchère formidable et qui rend toute compétition inutile:

"— Deux cent mille francs! Nous payons les frais!"

"Or, savez-vous, Mademoiselle, qui faisait cette écrasante proposition, bien propre à exaspérer les concurrents? Un Anglais, un bonhomme excentrique, venu tout exprès d'Angleterre pour "bacler" cette affaire. Sans barguigner, sans marchander, il m'ordonna de faire prendre par mon avoué les conclusions nécessaires à l'achat de la villa. En même temps, cet original me déclare qu'il ne viendra presque jamais en France, et il me prie de lui indiquer un moyen de vous laisser la libre installation de votre personne dans les locaux de ce qui fut votre chalet.

"Ainsi, si vous perdez la propriété de votre demeure, vous gagnez, de ce chef, cent cinquante mille francs environ, lesquels, bien placés, vous rapporteront vos cinq pour cent d'intérêt, soit sept mille cinq cents francs par an.

"Avouez que voilà vraiment un coup de la Providence, et bénissez Dieu de ce qu'il vous accorde sans délai cette indépendance à laquelle vous avez toujours tenu plus qu'à la fortune elle-même.

"Je vous en envoie toutes mes félicitations, heureux de pouvoir enfin vous annoncer un événement favorable. Veuillez en agréer l'assurance et me croire toujours votre bien récent, mais très vieil ami, qui vous baise respectueusement la main.

"Bernard".

La lecture de cette lettre n'était point faite pour attrister l'esprit de Jeanne, tant s'en faut. A la nouvelle qu'il lui restait encore des ressources inespérées, la jeune fille ne put se défendre d'un rapide retour à la confiance.

Cette espérance qui lui envahissait brusquement le cœur, elle ne l'avouait point encore; mais, qu'elle se l'avouât ou non, sa pensée prenait le chemin ordinaire. Tout de suite elle courut à sa fenêtre, et son regard se perdit dans l'horizon du nord.

Longtemps Jeanne s'oublia, accoudée à la barre d'appui.

Tout à coup, elle jeta un cri de joie. La voiture de Dinard s'arrêtait à quelque cent mètres de la villa, à un coude où la vue se trouvait forcément interceptée.

Jeanne venait d'apercevoir Jean Le Tianek descendant de la patache. Elle s'empressa de descendre pour être des premières à interroger le commandant de l'"Alcyone".

Mademoiselle de Buheil lui demanda à brûle-ponrpoint:

— Et ma lettre, monsieur Jean?

— Quelle lettre, Mademoiselle? répondit le lieutenant de vaisseau, que cette question gênait très fort.

Jeanne s'excusa et avoua qu'elle avait supposé que Jean s'en était emparé.

— Mademoiselle répondit-il, vous ne vous êtes trompée qu'à moitié. Un hasard, un pur hasard, veuillez le croire, m'a rendu dépositaire du secret de cette lettre. J'ai cru pouvoir la communiquer à une personne que vos intérêts touchaient plus encore que moi-même. C'est donc lui qui a fait usage de cette lettre au service de ces mêmes intérêts, et je puis bien vous dire maintenant que l'affaire s'est aussi heureusement terminée que possible.

Jeanne avait rougi jusqu'au blanc des yeux aux premières paroles du marin. Les dernières la firent affreusement pâlir. Elle joignit les mains, et, l'interrompant avec vivacité:

— Ah! monsieur Jean, monsieur Jean, qu'avez-vous fait là? "Il" a voulu se battre, n'est-ce pas? "Il s'est battu? "Il" est blessé?

Jean sourit, et, la rassurant du geste:

— Je vous en prie, calmez-vous. Il est certain qu'"*il*, puisque "*il* y a, a voulu se battre, mais, après avoir eu le tort considérable de le pousser dans cette voie et lui avoir servi de témoin dans un commencement d'exécution, j'ai eu le bonheur, je vous le répète, de voir l'affaire se dénouer le plus paisiblement du monde.

Jeanne ne put dissimuler un sourire d'ironique dédain.

— Ah! fit-elle, Monsieur L'Olonnois a accepté les explications que cet homme à pu lui offrir! Voilà une prudence qui me rassure à son endroit.

Jean redevint instantanément sérieux. Il répliqua:

— Ne raillez pas, Mademoiselle. Je vous ai dit toute la vérité. Il n'a point dépendu de Pierre que le sang ne coulât. Mais c'est l'autre, Monsieur Hautfrion, qui s'y est absolument refusé. Je me hâte d'ajouter que les excuses qu'il a faites, les regrets sincères qu'il a manifestés, ne laissent aucun doute dans notre esprit. Aussi bien, Monsieur L'Olonnois se propose-t-il de vous apporter en personne les gages qu'il a reçus de cette expiation très dignement et très spontanément offerte.

Il s'interrompit. Les émotions les plus diverses s'étaient peintes, tour à tour, sur le beau visage de Jeanne.

— Merci, monsieur le Tianek, dit-elle. Je ne vous suis rien. Vous vous êtes pourtant montré pour moi aussi dévoué que le meilleur des frères.

Jean eut un beau rire sonore.

— Bravo! Vous venez de trouver le mot juste, Mademoiselle.

Elle le considéra étonnée.

— Quel mot, Monsieur?

— Dame! celui de "frère". C'est même tout à fait ça puisque vous allez être ma sœur.

Elle ne comprenait pas encore.

Il secoua énergiquement la petite main délicate.

— Voyons, je ne parle pas breton. Vous allez être ma sœur, puisque Pierre est mon frère de lait.

— Oh! s'écria-t-elle en couvrant son visage empourpré de ses doigts.

XIII

Bien des prières montèrent du cœur et des lèvres de Jeanne vers Dieu dans la soirée et la nuit qui suivirent la révélation si gaîment faite par Jean Le Tianek, car Mademoiselle de Buheil n'était pas encore très sûre de son bonheur.

Tandis que Jeanne souffrait, partagée entre la crainte et l'espoir, Pierre, tout aussi perplexe, tout aussi agité, à peine arraché par les circonstances aux résolutions fatales, méditait les projets les plus

LES DEUX JEANNE

divers. Devant lui, sur une table, était posée la liasse des lettres adressées par Mademoiselle de Buheil à celui qui avait été son fiancé. A cette heure, sa grande souffrance venait de la présence de ces lettres entres ses mains. Elles s'offraient à lui comme une énigme et une tentation.

Oui, mais lire ces lettres, c'était, pour le noble et scrupuleux garçon, presque commettre un crime contre Jeanne et contre lui-même, ou plutôt contre l'amour qu'il ressentait...! C'était donner une réalité à son doute, laisser planer sur la sincérité de la jeune fille un soupçon que rien ne justifiait. En vain, la voix du doute lui disait-elle: "Nul ne saura que tu les a lues", la voix de sa conscience répondait: "Tu ne pourras te mentir à toi-même, et le souvenir de ta défiance sera un remords".

Las de cette lutte, L'Olonnois résolut d'en finir. Il se jeta sur son lit d'hôtel et, la fatigue aidant, le sommeil ne lui fut pas refusé. Ce fut même un bon sommeil, réconfortant au possible, après lequel le marin se réveilla brusquement, possédé de ce calme et cette confiance qu'il avait ressentis naguère sur le pont de l'"Alcyone' lors de son voyage à Dinard.

En même temps, la détermination lui était venue, spontanément, sans efforts, de retourner à Dinard le jour même, afin de restituer en mains propres à Mademoiselle de Buheil les malencontreuses épîtres. Au moins, de cette façon, s'il ne parvenait pas à dissiper le doute, il écarterait la tentation.

Il prit donc la liasse, l'enveloppa soigneusement, cacheta le paquet, et d'une ferme et vigoureuse écriture, traça la suscription:

"Mademoiselle Jeanne de Buheil,
Chez Mme Dumarroy,

(Personnel.) DINARD.

Ce paquet, il le mit dans l'une des poches de sa redingote, afin qu'il fût, simultanément, loin de ses yeux et à la portée de sa main. Puis, ne voulant se rendre lui-même à Saint-Malo que dans la soirée, il alla, pour tuer le temps, voir où en étaient les réparations et l'ameublement du chalet de Saint-Pair. Une chance inespérée y conduisait en même temps que lui le notaire Bernard. Ils se rencontrent à mi côte.

— Eh bien! demanda L'Olonnois, avez-vous trouvé le petit... mensonge voulu?

— Parbleu! répliqua l'autre, vous supposez bien que je ne vous ai pas attendu pour cela.

—Ah! Et qu'avez-vous imaginé?

Maître Bernard, très en verve, narra l'épisode. Cette trouvaille d'un Anglais excentrique et maniaque le mettait en gaîté. Elle procura à Pierre un moment d'hilarité rafraîchissante après ces longs jours de tristesse.

Il devisèrent jusqu'au seuil de la villa. Là, Pierre eut une agréable surprise. Les aménagements intérieurs dont il avait confié le soin au vieux tabellion étaient terminés. Le jeune homme promena un regard satisfait sur cet ensemble. L'inspection achevée, l'ancien officier de marine accompagna le notaire jusque chez lui, puis, jugeant que l'heure était enfin venue de partir pour Saint-Malo, il gagna la gare et sauta dans le train.

Il était huit heures lorsqu'il débarqua à Dinard par la voiture. La nuit se faisait, avec cette clarté indécise des beaux soirs d'été.

Pierre se dirigea vers l'extrémité de la plage, là où, sur les rochers entassés, dans un fouillis de verdure, se dressait la villa Dumarroy, dominant la mer. Il ne prit pas la rue qui y menait, se sentant trop ému et trouvant d'ailleurs l'heure trop tardive pour se présenter. Personne ne l'attendant, ce serait agir en intrus que de sonner à pareil moment.

Maintenant, il avait atteint les rochers. Au-dessus de sa tête, à quinze ou vingt mètres, presque à pic, la maison se détachait toute blanche sous la lumière du premier quartier de la lune. Pierre s'arrêta. Il était bien placé pour voir, quoiqu'il ne fût pas sûr qu'il eût pris le côté où s'ouvrait la fenêtre de Jeanne. Mais il avait agi d'instinct, et tout lui disait qu'il ne se trompait point. Il attendit, les yeux fixés sur la villa.

Tout à coup, son cœur bondit dans sa poitrine. De la fenêtre un son s'élevait, le rythme d'un chant s'épandait dans la nuit limpide.

l'haleine des flots, les modulations venaient envelopper L'Olonnois d'une brume d'harmonie.

Jeanne, c'était elle. Il n'en pouvait douter. Il ne l'avait jamais entendue chanter, et, pourtant, il en était sûr. Il y avait dans cette voix quelque chose de "connu" de précédemment ouï, qui transportait, qui bouleversait Pierre. Quelle autre que Jeanne aurait pu trouver de pareils accents!

Pierre demeurait sous le charme.

Et, pourtant, l'évocation prit fin; les dernières notes s'éparpillèrent, se fondirent dans l'espace. Le silence retomba sur le féerique tableau.

Un bruissement très doux monta jusqu'à son oreille. En même temps, il éprouva une sensation de fraîcheur aux pieds. Le sable cédait à la pression. Il se retourna et jeta les yeux en arrière. La mer l'enveloppait, et les premières vagues du flux, prévenantes et courtoises, l'avertissaient qu'il eût à leur céder la place.

Pierre n'avait d'autre issue que la plate-forme supérieure. Il lui fallait se résoudre à escalader la terrasse du chalet.

Il n'y avait pas à tergiverser. Il avait de l'eau jusqu'aux chevilles. L'Olonnois prit donc le seul chemin qui lui restât ouvert. En quatre élans vigoureux, s'aidant de ses mains arquées en grappins d'abordage, il atteignit le sommet des roches. Là, un instant à l'abri, il s'arrêta.

Seulement quand il se vit si près d'"*elle*" qu'il lui suffisait de se tenir debout pour appuyer son front à la barre d'appui de la fenêtre, la tentation fut la plus forte. Il franchit la balustrade de pierre qui limitait la terrasse et, s'élevant à la force du poignet, il s'assit sur la console de la fenêtre. La chambre était toujours vide.

Des éclats de rire et de voix, parmi lesquelles il reconnut celle de Jean, fusaient du rez de-chaussée construit au niveau de la rue. Evidemment Jeanne était là, dans la joyeuse compagnie. Sollicité par l'occasion, il pénétra comme un voleur dans cette chambre virginale, tout embaumée des parfums préférés de la jeune fille. A la clarté de la lune, il marcha jusqu'à un élégant pupitre, dont les cuivres étincelants le guidèrent et dans un tiroir à moitié ouvert déposa le paquet des terribles lettres qu'il avait apportées.

Puis il revint vers la fenêtre, se suspendit à la barre, reprit pied sur la terrasse et regagna son abri de rochers.

Et là, puisqu'il avait six heures à passer, il attendit.

L'Olonnois ne regagna l'hôtel que pour s'y reposer. De grand matin, le lendemain, il reprit le train de Granville.

Au dernier moment, sa timidité, l'avait ressaisi. Mais une résolution nouvelle l'avait emporté. Ce qu'il n'osait pas dire, il l'écrirait. Or, pour écrire, il voulait être au Grand-Bouf.

XIV

Cette nuit du retour ne ressembla en aucune façon à celle de la veille. Pierre la passa à son foyer et reposa avec la plus parfaite quiétude. Il se leva même très tard, ce qui lui permit de constater que si la situation se prolongeait trop longtemps, il perdrait ses bonnes habitudes d'homme matineux et alerte. Il se jura donc qu'à l'avenir il ne s'accorderait plus le bénéfice des grasses matinées. Une fois debout, il songea à réaliser son projet de la veille: écrire à Jeanne.

Alors il se mit en devoir d'énoncer tous les sentiments qui lui emplissaient le cœur. Mais, devant cette feuille de papier blanc, la plume trembla entre ses doigts. Il se demanda s'il lui serait possible d'exprimer avec des mots tout ce que contenait son âme.

Mais il n'eut pas le temps de méditer plus longuement sur son impuissance.

De la fenêtre de sa chambre, dominant la petite crique, il venait d'apercevoir une chose insolite, qui, soudain, changea le cours de ses préoccupations.

Le bateau du père Yvon Toulfran doublait, en ce moment même, la pointe du Grand-Bouf. Quelques secondes plus tard, il jetait l'ancre au pied du rocher. L'embarcation évitant sous le jusant, présenta son arrière et L'Olonnois put voir une femme, debout, qui se préparait à descendre.

Quelle était cette femme! D'où venait-elle? Une fois encore, Pierre n'eut pas le loisir d'approfondir ses réflexions. Yvon était entré dans l'eau jusqu'à mi-jambes. Il tendit sa robuste épaule à la voyageuse, qui, un instant après foulait du pied le sable sec de la côte.

Pierre porta la main à son cœur, qui battait tumultueusement. Cette femme, il venait de la reconnaître. C'était "*elle*", Jeanne.

Comment Jeanne, qu'il avait laissée l'avant-veille à Dinard, ignorante de son passage, se trouvait-elle aujourd'hui aux îles Chausey? Dans son égarement, le pauvre garçon oubliait que, s'il n'avait point parlé à Mlle de Buheil, en revanche, il lui avait laissé de son passage des preuves indéniables.

Il vit Jeanne monter vivement la côte et s'avancer vers la maison. Incapable d'aller au devant d'elle, Pierre marcha pourtant jusqu'au seuil. Il ouvrit la porte au moment même où elle portait la main au marteau tout à fait rudimentaire, inutile d'ailleurs, qui la garnissait.

Et, brusquement mis en présence l'un de l'autre, ils demeurèrent sans voix. En pareil cas, d'ordinaire, c'est la femme qui, la première, recouvre ses esprits. Il en fut de même en la circonstance. Jeanne tendit ses doigts gantés au marin. Il les prit machinalement presque sans conscience. Le coup l'avait étourdi.

— Bonjour, Monsieur L'Olonnois, commença-t-elle.

Pierre balbutia quelque chose. Ce trouble d'un homme fort, vaillant entre les plus vaillants, remua délicieusement l'âme de la jeune fille.

— Vous, Mademoiselle? dit enfin Pierre.

— Oui, moi. Est ce que cela vous étonne?

Il commençait à respirer plus à l'aise. Il murmura:

— Oui.

— Pourquoi? poursuivit Mlle de Buheil, peut-être parce que je n'agis point comme vous, parce que je fais mes visites au grand jour, au lieu d'escalader votre rocher du Grand-Bouf au clair de lune?

L'Olonnois se méprit au sens de ces paroles. Il y crut lire un reproche.

— Pardonnez-moi, dit-il. C'est vrai, je m'en accuse. Mais me croirez-vous, si je vous affirme que je n'ai pas osé? Ce n'est pas ma faute, je vous jure.

Cette fois, la jeune fille se mit à rire, sans contrainte.

— Allons! fit-elle, vous êtes pardonné, grand écolier que vous êtes. Mais quand on fait tant que d'accomplir ces tours de force-là, au moins prend-t-on soin de ne point laisser derrière soi des traces de son passage.

Et comme il ouvrait de grands yeux, n'ayant point encore ressaisi toute sa mémoire, elle lui présenta le fameux paquet de lettres.

— Ceci, demanda-t-elle, n'est-ce pas vous qui l'avez oublié... par hasard?

Pierre sourit tristement.

— Je ne me sentais pas le courage de vous le remettre autrement. Une fois encore, pardonnez-moi le procédé. Aussi

Poils et DUVETS disgracieux enlevés radicalement et pour toujours par "GYPSIA", produit importé de Paris. Nous payons le port et la Douane. Ecrivez pour Notice gratuite avec attestations, à Gypsia Products Co. (M.O.) 55 W. 42 St., New-York.



Cheveux Gris Restaurés

après une Application

PERMADYNE, le nouveau rénovateur des cheveux gris, est d'application facile et absolument inoffensif. Sans que l'on s'en aperçoive, il rend aux cheveux gris leur nuance primitive, il garde son lustre et ne s'efface pas. Procurez-vous cet excellent rénovateur à votre plus proche magasin d'articles pour la chevelure, pharmacie, magasin à rayons, ou écrivez-nous directement.

INECTO-Rapide

Le remède le plus rapide pour les cheveux gris

Ce prompt remède pour les cheveux gris est exclusivement distribué et garanti par nous. Procurez-vous le à votre plus proche magasin d'articles pour les cheveux, pharmacie, magasin à rayons ou écrivez-nous directement.

THE
W. T. PEMBER STORES
LIMITED
Seuls Distributeurs Canadiens
129, rue Yonge, Toronto, Ont.

Nouvelles Lunettes Confortables Seulement **$2.98**

Prix de VENTE Spéciale

-Partout Populaires



L'Amélioration la plus Récente et la Meilleure. Ne laissent aucune marque sur le nez. *Garanties ne pas se briser ni ternir.*

NOUVELLES LUNETTES EN ESSAI DE 10 JOURS

Laissez-moi vous envoyer ces Nouvelles Lunettes Confortables, dernier Style, avec lentilles qui assurent une Vision Claire, pour un Essai de 10 jours. Les plus belles lunettes fabriquées au cours des dernières années. Portées par une multitude de personnes. Partout populaires. De belle apparence. Ne laissent aucune marque à la racine du nez. Légères. Vous permettent de lire les plus petits caractères d'imprimerie, d'enfiler l'aiguille la plus fine, de voir de LOIN comme de PRES. Bel étui Gratuit compris! Satisfaction Garantie. Si vous n'êtes pas étonné et enchanté, si vous ne croyez pas nos lunettes de $2.98 seulement, meilleures que celles que l'on vend ailleurs $15.00, vous pouvez nous les retourner. Vous ne risquez pas un sou.

N'ENVOYEZ PAS D'ARGENT

Jetez seulement le coupon à la poste. Profitez de cette offre avantageuse. Rappelez-vous — pas un sou d'avance. Gardez votre argent et mettez le coupon à la poste aujourd'hui.

DR. S. J. RITHOLZ OPTICAL CO.
28-33, rue Melinda, Toronto

Catalogue considérable des plus populaires lunettes à foyer simple ou double. Tous les genres. GRATIS!

Envoyez ce coupon!
Dr. S. J. Ritholz Co., Rm. 29-33, rue Melinda, Toronto, Ont. — Je désire recevoir vos Nouvelles Lunettes Confortables pour un essai de 10 jours. Cela sans aucune obligation. Je désire aussi savoir comment me les procurer gratuitement et recevoir votre nouveau catalogue.
Nom..... Age....
Rue ou Boîte No.....
Ville..... Prov.....

Les amateurs de chasse peuvent se procurer gratuitement un FUSIL
IVER-JOHNSON
Voir page 37

LA PETITE POSTE

ATTENTION...

Les annonces de la Petite Poste sont publiées à raison de:—

soixante-quinze sous (75c) par insertion.

Cette somme donne droit à dix-huit (18) mots abrégés. La Direction n'accepte aucune formule FANTAISISTE et se réserve le droit de retrancher ce qui ne serait pas conforme au règlement.

Chaque annonceur devra fournir, pour le renseignement de la Direction, outre le pseudonyme, ses nom et adresse véritables — ceci est OBLIGATOIRE. Chaque envoi devra être accompagné du montant requis — bon postal ou timbres.

Les annonces doivent nous être adressées avant le douze du mois qui précède la publication de la revue.

Ceux qui désireront se faire adresser leur courrier à La Revue Moderne, n'auront qu'à ajouter quelques timbres en plus, pour que nous leur en fassions l'expédition. Le courrier non réclamé, après une période de soixante (60) jours, sera détruit.

On devra adresser:—

La Petite Poste,
La Revue Moderne,
320, rue Notre-Dame est,
Montréal.

Désirent des correspondants; les jeunes filles dont les noms suivent —

Mesdemoiselles:

Feuille d'Automne.— (Corr. inst. et dist. de 35 à 55 ans, étrangers ou non, rep. ass.). 320, rue Notre-Dame est, Montréal, P. Q.

Andrée Lalonde.— (Corr. dist. et inst, aimant les sports, de 18 à 25 ans). C. P. 140, Pointe Gatineau, P. Q.

Gabrielle Roy.— (Corr. inst. et dist. à l'aise, de 35 à 45 ans; but: l'avenir le dira). Pointe Gatineau, P. Q.

Sybille.— (Corr. et cor'tes de 20 à 30 ans). Poste restante, Chicoutimi, P. Q.

Mme Louise Marcil.— veuve, âge moyen, inst. dist. rentière. (Corr. hon. sobres, dist. de 45 à 60 ans, but ser.). Station N. rue Ste-Catherine est, Montréal, P. Q.

Iso Gamache.— Brunette dist. inst. (Corr. inst. bonne éduc. de 29 à 37 ans). 320, rue Notre Dame est, Montréal, P. Q.

Fleurette d'Automne.— (Corr. hon. loyal et dist. dans la trentaine). 320, rue Notre-Dame est, Montréal, P. Q.

Mireille.— (Corr. 35 ans et plus). 320, rue Notre-Dame est, Montréal, P. Q.

Lauriane Rives.— (Corr. de 26 à 36 ans, rep. ass.). C. P. 62, L'Assomption, P. Q.

Lise.— 20 ans. (Corr. et corr'tes franc. ou ang.). Poste restante, Thetford Mines, P. Q.

Jeanne Marthe Dubreuil.— 20 ans. (Corr. et corr'tes inst. dist.). Poste restante, Vallée Jonction, Cté de Beauce, P. Q.

LES DEUX JEANNE

bien tout est-il fini, puisque vous avez ces malheureuses lettres entre les mains.

— Au contraire. Tout commence. Je ne suis venue que pour vous les rapporter. Avec vous, on ne peut agir comme avec tout le monde. Rien qu'à la vue de ces lettres, j'ai deviné tout ce qu'elles contenaient de doute et d'hésitation de votre part. J'ai voulu qu'il n'y eût entre nous ni hésitation ni doute. Je ne tenais pas à me laisser vaincre en générosité ou en confiance.

Sa voix trembla tout à coup.

— Et puis, je me suis dit aussi que pour ravoir ces lettres, vous aviez dû jouer quelque terrible partie. Le silence de votre ami Jean m'avait déjà ouvert les yeux. J'ai voulu vous dire moi-même, Monsieur L'Olonnois, tout ce que je vous ai voué désormais de reconnaissance et d'....

Elle s'arrêta. Les mots ne sortaient plus que haletants de sa bouche. Une émotion poignante la secouait.

Pierre l'interrompit d'un seul cri.

— Mademoiselle!

Et, pendant quelques secondes, muets sans se regarder même, ils échangèrent le mutuel aveu de cet amour qui les donnait l'un à l'autre.

Jeanne voulut rompre le tête-à-tête.

— Monsieur dit-elle, depuis un an la mort a frappé sur nous deux. Je pleure mon père; vous, la vaillante femme qui fut presque votre mère. La première fois que je la vis, ici même, elle n'eut pour moi que de l'affection et des sourires. Je lui dois de saluer sa tombe et de déposer sur cette pierre la prière de Jeanne de Buheil pauvre. Voulez-vous me montrer le chemin, puisque vous même y avez si longtemps porté l'hommage de votre douleur?

Y avait-il de l'amertume sous ces douces et tristes déclarations? Pierre tressaillit. Une douleur aigue lui perça le cœur. Jeanne lui reprochait-elle donc de ne point l'aimer, à cette heure?

Incapable de se contenir, il saisit la main de la jeune fille, et pâle ,frémissant, il osa l'appeler par son nom:

— Jeanne!

Elle se retourna. Ce ne fut plus leur silence tout seul, ce furent leurs yeux qui parlèrent. Un immense bonheur brilla dans les prunelles claires de la jeune fille et empourpra son visage. Elle ne retira pas sa main de celle de Pierre, et, lui montrant la porte entre-baillée:

— Entrons chez vous, demanda-t-elle.

Il s'effaça pour la laisser passer. Quand ils furent en face l'un de l'autre, le marin laissa déborder son cœur. Tout vibra dans ce cri, l'angoisse, le doute, l'espérance, la crainte de voir s'évanouir le rêve si proche de la réalité.

— Jeanne, pourquoi m'avez-vous parlé comme vous venez de le faire? Je ne mérite pas vos reproches. Si c'est un crime d'éprouver ce que j'éprouve, pourquoi êtes vous venue vers moi, pourquoi par votre présence, encourager ma folie ou me réduire au désespoir? Il y a un an que je vous ai rencontrée. J'avais renoncé à la vie du monde, je me condamnais à l'oubli sur le rocher. Vous êtes apparue, rayonnante de beauté, et, pourtant, je ne vous ai vue alors que pour apprendre mon nouveau malheur. Vous étiez trop riche pour moi, vous alliez devenir la femme d'un autre homme. A peine entrevue, vous m'échappiez.

Vous ai-je importunée, vous ai-je suivie? Non! Pendant les jours sombres et les longues nuits de notre hiver, je n'ai travaillé qu'à m'arracher votre souvenir. Je n'ai pas pu. Il a résisté à tous mes efforts. Vous étiez là, au fond de mon cœur, toujours belle, toujours riche. Et ce cœur battait sans cesse du même désir: vous revoir, vous retrouver, ne fut-ce qu'un jour, ne fût-ce qu'une heure, vous prouver mon amour, sans vous le dire, et disparaître ensuite de votre route.

Hélas! ce n'est pas moi qui ai le plus souffert. Je vous retrouve pauvre, sans doute, mais plus belle encore, plus digne d'admiration et d'amour. Et voilà que je vous aime et que je vous le dis, moi, qui, hier encore, n'osais affronter votre présence. Ah! pourquoi maintenant vous conduirais-je sur ces tombes! Ne comprenez-vous pas que j'ai rompu le vœu qui me liait à la morte? Ne comprenez-vous pas que l'autre Jeanne elle-même a voulu que j'oubliasse, puisqu'elle ne m'a pas protégé de son aile, puisqu'elle ne m'a pas empêché de vous aimer?

Mlle de Buheil s'était détournée à moitié. Accoudée à la cheminée, elle avait couvert sa figure de sa main droite gantée, et les larmes coulaient entre ses doigts. Pierre avait repris l'autre main; il la tenait frémissante. Emporté par l'exaltation, il, continuait son incohérente déclaration.

— Voyons! répondez-moi, dites-moi quelque chose. Ne l'avez-vous pas affirmé tout à l'heure, je ne suis pas comme les autres. Dites. Me le permettez-vous, cet amour? Vous fait-il horreur ou pitié?

Elle gardait le silence, ne pouvant parler. Jamais bonheur ne lui avait paru si redoutable. Une fois encore le marin se trompa, prenant ce mutisme pour un refus.

— Ah! gémit-il, vous me condamnez! Mais vous ne savez donc pas que cette condamnation, c'est ma mort; que, l'autre jour, quand j'ai cru que vous aviez aimé cet homme, j'ai voulu mourir, et que sans l'arrivée de Jean, je.....

Il avait laissé retomber les doigts qu'il retenait. Il s'éloignait d'elle.

Brusquement Jeanne se retourna. Elle le regarda bien en face. Elle le vit si pâle, si désespéré, qu'à son tour elle eut peur. Alors, elle courut à lui, avec un cri:

— Pierre!

— Jeanne!

Les deux amours n'en faisaient plus qu'un. Jeanne laissa chanter son âme.

— Pierre, mon Pierre! Vous ne savez que votre souffrance, vous ignorez la mienne. Eh bien! oui, moi aussi, je vous ai aimé dès la première heure; dès le premier regard, vous m'avez prise et vous m'avez gardée. Mon Dieu! que serait-il arrivé si ce mariage avait eu lieu? Je serais morte, Pierre, morte, comme l'autre! Et vous me parlez de mourir, vous! Non! non! je ne veux pas que mon rêve finisse!

Lentement, elle rouvrit les yeux. Les paupières parurent hésiter. Un premier reflet du jour y glissa comme s'il fût tombé des yeux de Pierre, et leurs deux souffles soupirèrent en même temps la parole des sublimes ivresses:

— Je t'aime!

.....

Un mois plus tard, Jeanne et Antoinette se marièrent au même autel, à Dinard.

Quand la cérémonie fut terminée, Pierre emmena sa femme, et tous deux s'enfuirent dans le train de Dinan à Granville. Comme ils descendaient du wagon, Pierre dit à Jeanne:

— Veux-tu m'accorder une faveur?

Elle répondit par un baiser.

— Eh bien! reprit Pierre, tout à l'heure, quand j'en ferai signe, tu fermeras les yeux, tu seras aveugle volontaire à mon bras.

La nouvelle épousée consentit. Elle ferma les yeux et ne les rouvrit que sous la caresse des lèvres de son mari. Alors, son regard embrassa tout ce qui l'entourait.

— Mais nous sommes à Saint-Pair, s'écria-t-elle, dans notre....

Elle s'interrompit. Un nuage venait de glisser sur son front.

— Tu dis bien, fit Pierre en souriant, dans notre ou plutôt dans ton chalet. Je ne suis "Anglais" que comme j'étais "ogre", pour les autres. Tu vois que j'avais raison. Le flot est revenu, le bonheur monte.

FIN

Un Remède Souverain Pour les Maladies des Femmes

Un Traitement de 10 Jours

Orange Lily est un remède certain pour les maladies féminines. On l'applique sur la partie douloureuse et les tissus malades l'absorbent. L'obstruction disparaît et le soulagement est non seulement physique, mais aussi mental; les vaisseaux sanguins et les nerfs se fortifient et la circulation devient normale. Ce traitement est basé entièrement sur les procédés scientifiques modernes et agit directement sur la cause du trouble; il est souverain dans tous les troubles féminins, y compris règles douloureuses ou retardataires, leucorrhée, descentes, etc. Prix $2.00 la boîte, suffisante pour un traitement d'un mois. Un traitement d'essai de 10 jours, valant 75c, sera envoyé à toute femme souffrante m'envoyant son adresse. Envoyez 10 cents et adressez Mme LYDIA W. LADD, Dept. 64, Windsor, Ontario. En vente dans toutes les meilleures pharmacies.



Etudes Graphologiques

Par Guy RISSLER

Nous ne publierons plus d'études graphologiques. Cependant, les personnes qu'intéresse cette science pourront, comme par le passé, s'adresser à notre collaborateur dont la haute compétence est bien connue. Nous nous chargerons de faire parvenir directement aux intéressés les études demandées, aux conditions suivantes:

Une ENVELOPPE AFFRANCHIE (et l'ADRESSE POSTALE) devra accompagner chaque envoi.

TOUTE REMISE — mandats ou bons de poste — DEVRA ETRE FAITE au nom de La Revue Moderne.

Ecrire deux à trois pages de sa composition à l'encre, sur papier non rayé. Signature du pseudo. Lettre et non copie d'article.

Pour vingt-cinq sous de plus par étude, il sera donné aux personnes qui feront mention du mois de leur naissance, de leur couleur et fleur préférées, quelques mots d'oracle. C'est la science nouvelle, et la première fois, ici, à Montréal, que d'après les données psychologiques, on dégagera de la graphologie, des possibilités sur l'avenir, — des déductions, bien entendu, non, des prophéties. — Avez-vous un projet, un amour, un désir qui vous bouleverse, formulez en quelques lignes la nature de votre application que vous insérerez au bas de votre étude, en plus des conditions exigées.

ETUDE ORDINAIRE:
75c

ETUDE DETAILLEE:
$1.25

AVEC ORACLE:
$1.50

GUY RISSLER,
La Revue Moderne,
320, rue Notre-Dame est,
Montréal.

T'a'pas ?

par — RACEY —



T'as-pas déjà éprouvé le suprême orgueil du papa à qui il arrive un premier né —



Tu penses qu'il n'y a rien de trop beau pour ce fiston chéri, aussi lui achètes-tu un beau carrosse, de beaux vêtements, des tas de jouets, etc.



Mais après avoir payé pendant dix-huit ans pour ses complets, ses chaussures, ses livres, son collège, ses parties de plaisir, etc., ce n'est plus aussi intéressant



T'as-pas déjà essayé une BLACK HORSE? Ça fait renaître l'admiration pour son rejeton.

106 A

dites simplement — "Bière Black Horse Dawes, s.v.p."!

T'a pas essayé la Kingsbeer

Le MANTEAU DE SPORT EN CUIR

ACME
TRADE MARK

est tout à fait élégant pour les sports — golfe, automobilisme et pour tous les amusements d'Automne et d'Hiver. Chaud et confortable, beaucoup de gens d'affaires lui accordent aussi leur préférence. Le manteau canadien idéal pour le climat canadien.

Demandez à votre marchand les derniers modèles ACME



Manteau de cuir D. B. pour dames, 28" de long, en cuir à gant, doublé de soie artificielle, nuances en vogue.



Manteau Raglan pour dames, 42" de long, en cuir à gant de couleur chocolat. Il est doublé en tissu polo de fantaisie et les manches en lusterine.



Jaquette de sport pour dames, 28" de long, en cuir à gant de qualité de choix, doublé en soie artificielle quadrillée. Nuances en vogue.

Le manteau de cuir, modèle "ACME", se vend en une grande variété de couleurs — marron chaud, rouge, bleue, verte et brune, et il n'est pas seulement remarquable par sa coupe élégante mais surtout résistant par sa durabilité et sa valeur. A l'épreuve des vents glacés.

Pour l'écolier, le manteau de cuir "ACME" est une véritable économie, car en plus d'être presque inusable dans sa durée, il surpasse tout autre tissu comme protection contre les froids d'hiver. Le vêtement d'hiver le plus attrayant et le plus profitable pour l'enfant ou les parents.

ACME GLOVE WORKS LIMITED

MONTREAL